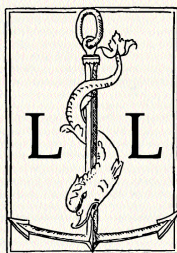


Jean-Michel Louka

... pas sans Lacan

**Dix questions
de clinique psychanalytique**



Lambert-Lucas
L I M O G E S

Ces dix questions de clinique psychanalytique reprennent le fil du séminaire public donné par l'auteur à l'École Lacanienne de la Salpêtrière entre 2003 et 2010.

L'ouvrage aborde successivement la question de la définition de la psychanalyse; de sa pratique et de sa transmission; de la formation des psychanalystes; de leur statut, notamment face aux « psychothérapeutes professionnels » récemment institués par l'État (loi de 1994 et décret d'application de 2010); de l'avenir et du bilan de la discipline, avant d'aborder les thèmes fondamentaux des liens existant entre Freud et Lacan, du transfert et du féminin.

Revenant au passage sur des aphorismes tels que « L'inconscient est structuré comme un langage » ou « Il n'y a pas de rapport sexuel » qu'il remet en contexte et explique dans un langage simple non dépourvu d'humour, l'auteur présente de façon claire et synthétique les apports de Lacan à l'histoire de la psychanalyse.

Jean-Michel Louka est psychanalyste depuis 1977. De la cinquième génération des freudiens et de la deuxième génération des lacaniens, formé à l'École de Lacan et à son Séminaire, il a été l'élève de Serge Leclair. Cofondateur, président puis administrateur de l'École Lacanienne de la Salpêtrière, il est l'auteur de nombreux articles et a récemment publié De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan (2008).

110 pages

10 euros

ISBN 978-2-35935-034-0

Jean-Michel Louka

... pas sans Lacan

Dix questions de clinique psychanalytique

*« Le désir de l'analyste, c'est un désir
qu'il y ait de l'analyse. »*

Jacques Lacan



Préambule

Au fil de mes trente-cinq années de pratique de ce qu'on appelle communément la clinique psychanalytique, depuis que Freud a inventé cette nouvelle discipline qui a pour nom « la psychanalyse », je me dois de constater que j'ai travaillé... *pas sans Lacan* (que l'on peut écrire aussi *passant Lacan*) – et que je travaille toujours, pour autant que ce que je fais puisse s'appeler un « travail », une *praxis* plutôt, oui, c'était d'ailleurs le mot de Jacques Lacan (1901-1981) pour cette étrange activité –, un « travail », je ne sais vraiment...

Les *dix questions de clinique psychanalytique* que je livre ici sous la forme de dix courts chapitres, auront-elles l'impact qu'elles eurent sur moi-même lors de toutes ces années d'un « psychanalyser »... *pas sans* l'enseignement reçu d'un Jacques Lacan du temps de son vivant ? Elles contribueront en tout cas, et au mieux, à témoigner de ce qu'un psychanalyste, bouillonnant avec son psychanalysant dans le chaudron de *l'amour de transfert*¹, est au service des pulsions de vie et non de la pulsion de mort, de la question du *sujet*, du *désir*, de *l'inconscient* et du *sexe*. Ce qui s'appelle, mais seulement après-coup, avoir fait une/sa psychanalyse.

Mort *versus* transmission

La psychanalyse est une discipline mortelle. Elle pourrait disparaître, mourir, sans que beaucoup s'en aperçoivent... C'est une question de *transmission*. Laquelle prend un relief tout particulier lorsqu'il s'agit de la psychanalyse, et pour autant que celle-ci n'est pas une science physico-mathématique au sens expérimental actuel (« science dure »), ou une science dite « humaine » (« molle ») ou encore une médecine.

1. Jean-Michel Louka, *De la notion au concept de transfert de Freud à Lacan*, Paris, L'Harmattan, collection « Psychanalyse et civilisations », 2008. Voir mon site : <http://www.louka.eu>

Elle n'est ni une religion, ni une philosophie, ni même une pédagogie ou quelque idéologie. Raisons suffisantes pour la voir nécessairement « mordre » sur ce monde et, au sein même de cet « immonde », pouvoir y rencontrer encore quelques « mordus » par Freud, par Lacan ou quelques autres...

Jacques Lacan rappelait souvent que Freud s'était préoccupé de la transmission de la psychanalyse. Le comité qu'il avait chargé de cette tâche n'avait rien pu faire d'autre que de se transformer en internationale, l'IPA. On sait ce qu'il advint de cette institutionnalisation de la psychanalyse, ce que Lacan déplora pour l'avoir lui-même éprouvé sous la forme de son « exclusion » de ladite internationale en 1963. Son « excommunication », comme il disait, se référant à celle, dite « majeure » vécue par Spinoza.

Lacan énonçait que Freud avait inventé cette histoire assez loufoque qu'il appela l'*inconscient*, allant même à supposer que l'inconscient pourrait bien être un délire freudien.

En 1978, il finit par dire :

« Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé - puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé - de réinventer la psychanalyse.

Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer. [...]

Alors comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? Car c'est bien de ça qu'il s'agit. C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent. Freud a bien souligné qu'il ne fallait pas que l'analyste soit possédé du désir de guérir ; mais c'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent, et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion.

Comment est-ce que ça est possible ? Malgré tout ce que j'en ai dit à l'occasion, je n'en sais rien. C'est une question de truquage. Comment est-ce qu'on susurre au sujet qui vous vient en analyse quelque chose qui a pour effet de le guérir, c'est là une question d'expérience dans laquelle joue un rôle ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir. Un sujet supposé, c'est un redoublement. Le sujet supposé savoir, c'est quelqu'un qui sait. Il sait le truc, puisque j'ai parlé de truquage à l'occasion ; il sait le truc, la façon dont on guérit une névrose. [...]

J'ai essayé d'en dire un peu plus long sur le symptôme. Je l'ai même écrit de son ancienne orthographe. Pourquoi est-ce que je l'ai choisie ? s-i-n-t-h-o-m-e, ce serait évidemment un peu long à vous expliquer. J'ai choisi cette façon d'écrire pour supporter le nom

symptôme, qui se prononce actuellement, on ne sait pas trop pourquoi « symptôme », c'est-à-dire quelque chose qui évoque la chute de quelque chose, « ptoma » voulant dire chute.

Ce qui choit ensemble est quelque chose qui n'a rien à faire avec l'ensemble. Un sinthome n'est pas une chute, quoique ça en ait l'air. C'est au point que je considère que vous là tous tant que vous êtes, vous avez comme sinthome chacun sa chacune. Il y a un sinthome il et un sinthome elle. C'est tout ce qui reste de ce qu'on appelle le rapport sexuel. Le rapport sexuel est un rapport intersinthomatique. C'est bien pour ça que le signifiant, qui est aussi de l'ordre du sinthome, c'est bien pour ça que le signifiant opère. C'est bien pour ça que nous avons le soupçon de la façon dont il peut opérer : c'est par l'intermédiaire du sinthome.

Comment donc communiquer le virus de ce sinthome sous la forme du signifiant ? C'est ce que je me suis essayé à expliquer tout au long de mes séminaires. Je crois que je ne peux pas aujourd'hui en dire plus. »²

Lacan n'en dira pas beaucoup plus, car nous sommes à la Maison de la Chimie, à Paris, le dimanche 9 juillet 1978. Il vient de conclure le IX^e Congrès de l'École freudienne de Paris, consacré à la *transmission*. Il arrive à la fin de son œuvre et de sa vie. Le 5 janvier 1980, il va dissoudre son école. Il meurt à Paris, le 9 septembre 1981.

Jouissance *versus* désir

Il souhaitait que la jouissance – il disait : le champ de la jouissance – fût appelé le champ lacanien. C'était au cours de son séminaire de 1969-1970, *L'Envers de la psychanalyse*³.

Au début de son enseignement, et durant quand même un certain nombre d'années, Lacan, comme Freud, fait usage du terme de *jouissance*, là où Freud utilise les termes de *Lust* ou *Genuss* qui signifient et sont synonymes dans le langage courant de l'allemand de, joie, plaisir, certes, mais plus encore lorsqu'il s'agit du domaine sexuel : plaisir extrême, extase, béatitude, et surtout volupté quand il faut désigner la satisfaction sexuelle proprement dite.

Mais, à y regarder de plus près, Freud distingue. Il utilise le mot *Lust* pour viser le plaisir, l'envie, le désir. Néanmoins, lorsqu'il veut souligner le caractère, en quelque sorte excessif, dudit plaisir, il se met à utiliser le mot *Genuss*, connoté alors d'une pointe d'horreur, voire de jubilation, disons, morbide. Il s'agit ici, en français moderne, du terme qui lui est équivalent, celui de jouissance.

Si l'on examine l'œuvre freudienne, on peut y lire que Freud n'a pas conceptualisé la jouissance. Cependant, il faut préciser : s'il ne l'a

2. Jacques Lacan, *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 25 (II), juin 1979.

3. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 91.

pas conceptualisée, il en a néanmoins cerné le champ à partir du moment où il repère et conçoit un *Au-delà du principe de plaisir*, c'est-à-dire à partir du début des années 1920. Le champ de la jouissance se situe donc, pour Freud, c'est très net, au-delà du principe de plaisir, principe qui règle le fonctionnement de l'appareil psychique. Le champ qu'il circonscrit est le champ dans lequel se manifestent les phénomènes répétitifs intrinsèquement liés à la *pulsion de mort (Todestrieb)*. Le plaisir qui y est exprimé est un plaisir *dans* la douleur. Soit, une jouissance.

Lacan apportera une redéfinition de cette pulsion de mort freudienne comme étant une pulsation de jouissance, et une pulsation de jouissance qui insiste. Qui insiste où ? Qui insiste au moyen et dans la chaîne signifiante inconsciente. Lacan replace donc toute l'affaire de la jouissance au cœur même du champ et de la fonction de la parole et du langage.

Ainsi, il en découle que le plaisir et la jouissance sont à distinguer. Ils ne sont pas du même registre. Plus même : la jouissance a une caractéristique. Elle se manifeste toujours en excès par rapport au plaisir. Cet excès confine à la douleur. Comment faudrait-il dire au médecin que le patient, dans et de sa douleur, assez fréquemment, jouit ? Incompréhensible pour le médecin. Tout au plus il accepte de croire que son patient fabule, exagère... mais qu'il jouisse... ça alors !

Si la jouissance excède le plaisir, en revanche, le plaisir est une barrière contre la jouissance. Mais le plaisir a bien du mal à faire barrière lorsque l'impératif du Surmoi se met en branle, qui ordonne au sujet : « Jouis ! ». Ainsi, pourrait-on dire, la jouissance, c'est ce qui échappe au plaisir, c'est ce qui l'excède. Le plaisir, parfois donc, est excédé par la jouissance. C'est sans doute pour cela qu'il renonce assez souvent à lui-même, en tant que plaisir. Interroger là-dessus les obsessionnels, mais aussi bien quelques hystériques.

Lacan, ceci le caractérise, a une conception de l'inconscient qui excède la conception purement freudienne. Lacan a une conception de l'inconscient structuré, dit-il, *comme* un langage. « Comme » un langage, ça ne veut pas tout à fait dire « un langage ». Mais, Lacan rencontre aussi que le langage ne permet pas de tout dire. Il va donc se heurter à une difficulté. Celle d'arriver à rendre compte des manifestations de la jouissance qui, précisément, échappent au fonctionnement du principe de plaisir.

La question à lui posée peut s'énoncer ainsi : comment un sujet peut-il manier sa jouissance, si, par définition, l'accès à la jouissance lui est rendu impossible par la loi du plaisir, qui fait mur, et qu'en même temps cette jouissance lui est interdite par la Loi de la prohibition de l'inceste ?

Lacan va rencontrer au décours de son œuvre que « pas-tout est signifiant ». C'est d'ailleurs ce qui l'amène à introduire la notion de jouissance en tant que concept dans son enseignement.

C'est en 1959-1960, dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, qu'il introduit le terme de jouissance qu'il emprunte au discours juridique. Pourquoi au discours juridique ? Eh bien, il faut savoir que c'est l'essence même du droit que de répartir, de distribuer et de rétribuer la jouissance. Et Lacan n'y va pas de main morte. Il dit : « La sécurité de la jouissance des riches à l'époque propre où nous vivons se trouve, réfléchissez-y bien, très augmentée par ce que j'appelle la législation universelle du travail. »⁴ Tout travailleur, j'espère, aura compris.

Lacan dira, un peu plus tard, dans le séminaire de 1966-1967, encore non publié par Miller, *La Logique du fantasme*, à la séance du 7 juin 1967 :

« Un retour au mot lui-même de jouissance est dès lors nécessaire. Ce que permet l'appréhension lexicale, c'est en effet de voir que l'emploi du terme varie d'un versant (celui de l'étymologie) qui indique la joie, à un versant qui indique la possession, et qui suppose que "jouir de" est autre chose que "jouir". Ce qui s'exemplifie le mieux dans la jouissance d'un titre juridique ou boursier, puisque la jouissance d'un titre, c'est pouvoir le céder. »

Mais nous sommes ici, lecteurs, tous savants pour savoir que la définition juridique de la jouissance dont parle Lacan remonte par une filiation de type sémantique et étymologique relativement complexe jusqu'à atteindre l'élaboration augustinienne dans ses textes *De moribus Ecclesiae Catholicae*, *De Diversis Quaestionibus* (la question 30), *De Doctrina Christiana* et *De Trinitate* – ce qui veut dire textes de saint Augustin, père de l'Église.

Il s'agit de l'élaboration du couple de l'*uti* et du *frui*. L'*usufruit*, c'est le terme juridique qui réunit en un seul mot la différence qu'il y a de l'utile à la jouissance.

Saint Augustin distingue deux sortes d'amour. Un amour qui jouit (*frui*) de son objet, et un amour qui utilise (*uti*) cet objet comme moyen afin de parvenir à la jouissance d'autre chose.

Jouir (*frui*) est amour pour la chose elle-même en la situant comme le but absolu, alors qu'utiliser (*uti*) est aimer une chose et s'en servir pour parvenir à la jouissance d'un autre objet.

Mais le *frui* et l'*uti* sont dans un rapport plus complexe, car ils se combinent selon différentes modalités qui vont se ranger selon une échelle de valeurs :

« ... *caritas* [l'amour qui est réservé à Dieu] jouit de Dieu en utilisant le monde. C'est un bon amour en tant qu'absolu qui fait un bon usage

4. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 235.

du monde ; *cupiditas* [le désir sexuel en est partie prenante] jouit du monde en utilisant Dieu. C'est un mauvais amour, car il fait un mauvais usage de Dieu. »

Augustin fait donc la distinction entre une bonne et une mauvaise jouissance en référence à la loi divine. Sans recouvrir les définitions augustiniennes dans le registre propre à la psychanalyse, Freud et Lacan font, à partir de l'incidence de la Loi (celle de l'interdit de l'inceste), une distinction entre une jouissance nocive, néfaste (la jouissance incestueuse) et une jouissance satisfaisante, bonne pour le sujet.

La psychanalyse n'est pas le champ, la discipline ou le monde des choses, ni de l'être. La psychanalyse, c'est le monde du désir et de la jouissance, car c'est par leur biais que l'existence humaine prend son caractère du tragique.

Réfléchissez bien que sans le désir et la jouissance, la vie et la mort n'auraient aucun sens.

Le désir est lié à quoi ? Il est lié à la Loi de l'interdiction de l'inceste. Cette Loi, on peut la dire, pour la psychanalyse, consubstantielle aux lois du langage. Elle interdit la jouissance au sujet parlant. Grâce à cela, le sujet peut accéder à la parole et à son usage.

Mais, dans le même mouvement, la jouissance ne commence à être abordable pour nous, *parlêtres* – selon le terme de Lacan –, qu'à partir du moment où nous arrivons à en parler. Et, c'est précisément cela l'apport lacanien : d'en parler, d'y arriver à la faire passer dans et par la parole, ladite jouissance, eh bien, ça la modifie...

Prenant la suite de Freud, Lacan va se mettre à l'ouvrage afin de montrer comment s'articulent jouissance et langage, langage et jouissance. Lacan va démontrer tout au long de la deuxième partie de son enseignement que la jouissance – l'indicible, l'ineffable jouissance en tant que corporelle – procède... oui, oui, procède et s'anime de la langue. Rien de moins.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que la jouissance, avec Lacan, c'est quelque chose qui va pouvoir être, partiellement en tout cas, cernée par le discours, puisque ladite jouissance ressortit désormais, avec cet infernal Lacan, d'une causalité signifiante.

Cette causalité signifiante de la jouissance est génératrice de quelques conséquences d'importance. Avec Lacan, le champ de la jouissance se diversifie, mais se complexifie aussi. Le champ du sujet va se trouver envahi par différentes modalités d'émergence de la fameuse jouissance qui, d'une, devient presque multiple. Quatre jouissances semblent constituer notre héritage lacanien aujourd'hui.

- La jouissance de *l'Autre*, que Lacan écrit (J(A)). Quel est ici cet Autre, grand A ? Cet Autre, mes auditeurs l'ont approché au cours de mes séminaires publics de ces dernières années, par exemple,

c'est l'Autre en tant qu'il intervient par son corps propre. C'est le corps propre de l'Autre qui est impliqué dans cette première jouissance.

- La jouissance *phallique*, que Lacan écrit (J(ϕ)). Cette jouissance, c'est très clair, c'est peut-être même la plus claire, c'est la jouissance liée directement, chevillée même, au langage. C'est la jouissance du signifiant, des effets de sens du signifiant.
- La jouissance attenante à l'objet petit a, *cause du désir*, comme Lacan l'appelle dans la première partie de son œuvre. On sait que c'est l'opération signifiante qui produit cet objet petit a. Mais ce que l'on sait, en même temps, c'est que cet objet petit a échappe néanmoins à la prise de ladite opération. Il en reste un *reste*, précisément un reste de jouissance, un reste de l'opération de division subjective, que Lacan appelle ici objet petit a. Cette jouissance porte au-delà le nom de l'objet petit a, le nom que Lacan lui donne dans la deuxième partie de son enseignement, celui de *plus-de-jouir*.
- Enfin, une quatrième jouissance est repérable, c'est la jouissance spécifiquement *féminine*. En quoi est-elle spécifiée plus qu'elle ne saurait être spécifique, puisque, tout aussi bien, Lacan laisse entendre que certains hommes, génétiquement, anatomiquement et physiologiquement « hommes » en tout cas, puissent aussi en être le siège, les mystiques par exemple ? Elle est spécifiée d'être située *au-delà (jenseits)* du phallus. Elle est située au-delà, mais une deuxième caractéristique la définit : c'est une jouissance que Lacan appelle *supplémentaire*. Pourquoi ? Réponse : parce que cette jouissance est hors procès de la signifiante, elle est bien au-delà du phallus, hors du règne du signifiant.

Il n'en reste pas moins vrai, mais à entendre sur un autre plan, plus général, le plan du sexuel de la différence sexuelle, que Lacan distingue les deux jouissances que sont la jouissance masculine et la jouissance féminine. Elles ne s'entrecroisent pas entre elles. Elles n'ont, en fait, à ses yeux, ou plutôt à ses oreilles, aucune commune mesure. C'est alors ici le sens où il faut entendre l'aphorisme lacanien du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Et comme mes auditeurs l'ont rencontré au cours de mon séminaire public intitulé « Du sexe » (2002-2003), ces différentes modalités de la jouissance conduiront Lacan à produire une nouvelle théorie de la jouissance sexuelle, centrée toujours sur une élaboration de la présence ou de l'absence ou encore de l'au-delà du phallus. Jusqu'à en faire « tableau »⁵.

La théorie de la jouissance que Lacan introduit dans le champ, disons, freudien, est nouvelle. Elle a porté à conséquences pour les

5. Voir, ici, en Annexe, ce tableau issu du *Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.

lacaniens, dans plusieurs secteurs. D'abord dans celui de la *praxis* analytique, c'est-à-dire la manière symbolique dont traiter du réel. Le *distinguo* lacanien des jouissances permet d'entendre leur polyphonie un peu mieux qu'avec Freud. Mais elle a eu aussi des répercussions sur les fins de cure concernant la constitution (avec l'objet petit a) et la traversée du fantasme, la chute de l'objet petit a et l'effectuation, toujours plus délicate que prévue, du *transfert*. Des répercussions, donc, sur la question de la *castration*.

Des conséquences, encore, enfin, sur ce qu'il en serait, pour la psychanalyse, d'une *éthique*. D'une éthique qui ne tiendrait plus – c'est le moins qu'on puisse attendre pour une telle discipline, unique en son genre, ce qui ne l'apparente alors plus en rien à une science dite « humaine » –, qui ne tiendrait plus à des idéaux, mais à la jouissance. Une jouissance spécifique du sujet, dont le désir, nous y revenons, est corrélé à la Loi. Entendez, toujours, à la Loi de l'inceste qui fonde universellement nos sociétés, en les rendant possibles, sinon vivables... Vous savez quelle serait cette éthique de la psychanalyse pour Lacan. Il l'a appelée « une éthique (non pas du Bien, ou des biens mais) du “Bien-dire” ». C'est-à-dire, en somme, du *désir*.

Du désir, parlons-en

Pour désigner le désir, Freud utilise deux termes : *Wunsch* et *Lust*. *Wunsch*, cela signifie « vœu » ou « souhait ». *Lust*, on le traduit par « envie » et « plaisir ». Mais ces deux termes, en allemand, ne contiennent aucunement une notion de reconnaissance. Il y a pourtant un mot, en allemand, qui qualifie le désir en y incluant cette notion de reconnaissance qui lui est attenante. C'est un mot de la tradition philosophique. C'est un mot que Freud n'emploie pas, évite même. C'est le terme de *Begierde*.

Dans la théorie freudienne du rêve, *Wunsch* est le désir inconscient refoulé. Mais, dans le même temps, *Wunsch* est aussi accomplissement de désir. Le désir n'est pas le besoin. Le besoin (la faim, la soif...), c'est assez clair ; le désir, cela reste toujours un peu énigmatique. Le besoin peut trouver sa satisfaction – *Befriedigung*, en allemand –, dans un objet adéquat, la satisfaction du désir – *Wunschbefriedigung*, dans la langue de Freud – est d'un tout autre registre. Comment tend à s'accomplir le désir inconscient (*Wunsch*) ? L'accomplissement se réalise dans la reproduction onirique ou fantasmatique des signes de perception au moyen desquels une expérience, dite de plaisir – *Lust*, en allemand –, ou dite de déplaisir – *Unlust*, en allemand –, a été mémorisée au sein même de l'appareil psychique, et sous quelles formes ? Sous la forme des traces mnésiques, comme le dit Freud, lesquelles, comme on le sait, constituent ledit appareil freudien. Accomplissement d'un désir, ce qui veut dire freudiennement

parlant, pas d'échappatoire de ce côté-là : accomplissement d'un désir sexuel. D'un désir, en tant que sexuel. La satisfaction du désir a toujours une valeur sexuelle, car le désir est toujours polarisé sexuellement. Et l'objet trouvé n'est toujours qu'un objet re-trouvé. Ainsi, le sexuel ne se réduit plus, avec Freud et sa théorie de la sexualité, au génital. Pas de sexologie freudienne !

Ce qui fait apparaître quoi ? Que la satisfaction du désir – *Wunschbefriedigung* dans la langue de Freud –, est d'abord et avant toute chose, une satisfaction, soit onirique, soit fantasmatique, en tout cas, subjective. Elle vise au premier chef le langage, c'est-à-dire les mots et les jeux sur les mots. Dans *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*⁶, de 1905, l'inventeur de la psychanalyse montre bien que le travail du rêve se sert de tout le domaine des jeux de mots, mais aussi il montre pourquoi le plaisir procuré gît dans la dimension formelle du langage en tant que tel. Ce qui veut dire, encore, que cette satisfaction est parfaitement indépendante d'une quelconque réalisation effective dans ce qu'on appelle un plaisir d'organe qui, éventuellement, pourrait / pourra l'accompagner, mais encore, indépendante de toute rencontre avec l'objet sexuel réel. Vous me direz que s'il est là, ça ne gâte rien non plus...

Hormis *Wunsch* et *Lust*, il y a un troisième terme qu'utilise Freud, c'est *Libido*, issu de l'emploi qu'en ont fait, d'abord les philosophes, puis, plus récemment, à l'époque de Freud, les sexologues. *Libido* était synonyme d'envie, de désir, d'aspiration, de volupté. Freud lui donne une nouvelle définition. C'est, pour Freud, une composante fondamentale de la sexualité. Ce terme a pour attrait supplémentaire de consonner avec le terme allemand *Liebe*, qui signifie à la fois « désir » et « amour ». Mais, il est difficile, chez lui, de trouver un sens univoque à ce concept. Il désigne, avec ce terme, tout aussi bien la convoitise que la luxure, bien qu'à chaque fois il garde en même temps son double sens de plaisir – *Lust* – et de désir – *Wunsch*.

Dans *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* de 1905, la libido est, tout à la fois quantitativement et qualitativement, une énergie qui désigne la manifestation dynamique de la pulsion sexuelle dans la vie psychique. Qu'est-ce à dire ? Freud a une formule très simple, il dit que la libido est au désir ce que la faim est à l'appétit. Ainsi, les pulsions sexuelles ont toujours à faire avec tout ce qui peut se saisir sous le terme de *Liebe*, de désir et d'amour, de *désiramour* dira Lacan.

Dans *Pour introduire le narcissisme* de 1914, puis dans sa *Métopsiologie* de 1915, Freud va circonscrire une opposition. La libido, liée aux pulsions sexuelles, s'oppose, et réciproquement, aux pulsions d'autoconservation du Moi. On est alors dans un dualisme pulsionnel où le Moi devient le « grand réservoir de la libido ». Freud distingue

6. S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1970.

la libido du Moi, celle qui reste investie dans le Moi, de la libido d'objet, celle qui va à la conquête en investissant les objets. Mais elles peuvent alterner, se retourner, s'intervertir, comme par exemple la libido du Moi se réinvestissant en retour sur le Moi en libido narcissique... D'où un narcissisme *primaire* – le Moi comme réserve libidinale – à distinguer d'un narcissisme *secondaire* : le Moi comme instance psychique introduite dans son texte de 1923, *Le Moi et le Ça*, le Ça devenant ainsi le réservoir des pulsions. À quoi il faut encore ajouter que la libido peut modifier ses investissements : elle peut changer d'objet et de but. Exemple : la *sublimation*, dans laquelle le sujet peut arriver à une satisfaction pulsionnelle sans refoulement, à condition... à condition que la pulsion soit détournée de son objet et de son but sexuel au profit d'un investissement d'objets socialement valorisés : l'art, la littérature, les activités intellectuelles et scientifiques... la psychanalyse. La libido peut encore se diversifier en fonction de ses sources d'excitation, celles des zones érogènes du corps. C'est-à-dire que d'autres zones peuvent être érogénéisées, voire le corps en son entier. C'est frappant, chez les femmes principalement, me semble-t-il. La libido, c'est quelque chose, en somme, de très mobile et très plastique : changement à vue d'objets, de buts, et de sources...

Dans *Au-delà du principe de plaisir*, de 1920, on assiste à l'arrivée d'un troisième dualisme pulsionnel. C'est le couple pulsions de mort / pulsions de vie qui déboule. Les pulsions de mort, c'est Thanatos, c'est-à-dire les forces de déliaison de vie ; les pulsions de vie, c'est Éros, c'est-à-dire les forces de liaison de vie. Elles sont toutes ensemble nouées, tout en s'opposant : vie / mort, mort / vie. Mais Freud tiendra jusqu'au bout à ses termes de pulsion de mort et de pulsion de vie. Jamais Éros, par exemple, ne remplacera le terme de *Libido*.

Lacan, comme vous pouvez vous en douter, c'est très différent. Quoique...

Lacan ne va pas puiser à l'unique source freudienne du *Wunsch* pour construire sa théorie du désir. Il fait appel à une autre source, celle qu'avait semblé, méfiant des philosophes, récuser Freud. Celle de la *Begierde*, qui signifie « appétit », « tendance » ou « concupiscent » qui sont des termes par lesquels s'exprime la relation de soi à la conscience. Où trouve-t-on cette signification du terme, sinon chez Hegel au niveau de l'un de ses textes majeurs, celui de *La Phénoménologie de l'esprit*⁷, dans lequel on peut rencontrer cette notion majeure de *re-connaissance*. Ça peut se dire simplement ainsi : « Je me reconnais à partir d'un autre qui sert de support à mon désir, c'est-

7. G. Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit*, livre 2, chapitre 2, « L'attitude de la lutte pour la reconnaissance », Paris, Aubier, 1956.

à-dire que je le prends pour objet de mon désir en le niant comme conscience. »

C'est ainsi que Lacan, dans un premier temps, va définir le désir comme désir de reconnaissance, désir d'être reconnu par l'autre. En effet, quelle est la visée fondamentale, première du sujet, sinon celle de se faire reconnaître par l'autre dans la parole à lui adressée ? C'est un désir, ici, qui est reconnu par le désir de l'autre. Il se voit soumis aux lois de la parole qui sont : le don, la reconnaissance, l'échange, le pacte et l'alliance. Si le sujet reconnaît les lois de la parole qui légitime son désir, le sujet peut, dès lors, trouver à se réaliser dans la rencontre avec l'objet qu'il s'est choisi. Cette thèse, résumée ici, est parfaitement démontrée au niveau de son texte inaugural de 1953, *Fonction et champ de la parole et du langage*⁸.

Mais, dans un second temps, inauguré par son texte de 1958, *L'Instance de la lettre dans l'inconscient*⁹, tout change – et sa définition du sujet, et sa définition du désir. Avant, le sujet n'est pris qu'au sens de la personne. Il peut alors trouver une sorte de complétude de son être au moyen de la parole dite pleine. Ainsi, il se réconcilie avec un désir en lui reconnu. Après, c'est bien différent. Le sujet est conçu et défini comme *divisé par le signifiant* et ses effets. C'est la distinction qui existe entre le sujet de *l'énoncé* (c'est-à-dire le sujet de la phrase, le sujet grammatical) et le sujet de *l'énonciation* (c'est-à-dire le sujet qui parle et prononce la phrase). *Le signifiant représente le sujet pour... un autre signifiant*. Pas un autre sujet, précise bien Lacan. Une distinction d'avec la personne est à ce moment-là bien définitivement établie. Le désir de ce sujet-là, divisé par le signifiant, est parfaitement soumis aux lois du langage, qui sont des lois essentiellement régies par le jeu de la *métaphore* et de la *métonymie*. L'interdiction de l'inceste, c'est la Loi du désir ; celle-ci étant, répétons-le, consubstantielle à ces lois du langage.

Le désir qui était, si l'on peut dire, *de l'autre* (à écrire avec un petit a) devient dorénavant *de l'Autre* (à écrire avec un grand A). Le désir est impossible à dire, pourquoi ? Réponse : parce qu'il se loge, c'est son logis, en même temps que son logement, parce qu'il se loge dans la métonymie de la chaîne signifiante. La métonymie de la chaîne signifiante, c'est très facile à comprendre, c'est le procédé par lequel un concept est exprimé au moyen, tout simplement, d'un autre, mais précision, d'un autre qui lui est relié par une relation nécessaire. Ça pose un problème, parce que ce désir, ainsi logé, le sujet ne peut plus le reconnaître. Il faut le lui interpréter, afin qu'il puisse, lui, le nom-

8. Jacques Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 237.

9. Jacques Lacan, *L'Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 493.

mer. Ainsi, à partir de ses représentations langagières, le désir est porté à l'existence au moyen de la parole. La tâche du sujet en analyse est de repérer les signifiants qui le déterminent. Par ce seul moyen, ô combien plus radical que ne le croit un vain peuple de *non-dupes*, le sujet pourra changer le cours de son histoire.

À l'instar de Freud, mais à sa propre manière, Lacan montre que la réalisation du désir est complètement liée à sa re-présentation signifiante. Ainsi, l'on peut dire que le premier objet du désir, la mère, l'Autre, est le signifiant de sa reconnaissance. Ça pose un sacré problème. Car plus le sujet s'avance dans les voies de la réalisation de son désir, plus il prend en pleine face les effets de ce que Lacan a appelé sa *destitution subjective* et le *morcellement de ses objets*.

Qu'est-ce à dire ? La destitution subjective, c'est le *fading*, l'évanouissement du sujet. Il s'efface ledit sujet, il disparaît où ? Eh bien il disparaît *sous le signifiant* qui le détermine, le représente, alors même que le désir, lui, se réalise par l'avènement, justement, du signifiant. On dit, avec Lacan, que le sujet doit disparaître pour advenir à l'« être » de son désir. Vous remarquerez, en ce sens, que le désir est toujours, *in fine*, désir de mort, puisque le signifiant qui l'amarre comporte toujours un effet de mortification pour le sujet.

Ainsi, comme l'avait déjà remarqué Freud, Lacan confirme que, dans l'accomplissement du désir, il s'agit d'une satisfaction de l'« être » par définition *insatiable*. Il ne s'agit nullement d'une satiété du désir au moyen de la rencontre avec un objet qui pourrait l'assouvir. Le désir, c'est quelque chose qui rate. Et l'acte désirant est toujours à renouveler. C'est épuisant et sans espoir. Mais cet acte est cependant porteur d'un désir nouveau, renouvelé, conquis sur ce que Lacan appelle le *non-réalisé*, c'est-à-dire, pour lui, ce qui est la définition même de ce qui insiste dans l'inconscient. Lacan est donc celui qui a corrélé le désir inconscient insistant à la chaîne signifiante. Ainsi, cette opération lui permet-elle de résoudre l'énigme du désir indestructible – *Wunsch* –, ce fameux désir dont Freud nous entretient à la dernière ligne de *L'Interprétation des rêves*. Le désir, c'est donc, on l'aura compris, quelque chose qui est, pour Lacan, enchaîné au signifiant. Mais comment alors est-il articulé au sexuel ? Pour Freud, c'était simple, puisque, pour lui, le désir est par définition sexuel. Lacan va devoir corréler le désir au sexuel. Pour ce faire, il lui attribue un objet qui est conforme à sa structure métonymique, c'est le *phallus* métonymique, le phallus signifié en tant qu'il manque à la mère. Le texte de référence est ici, dans les *Écrits*, *La Signification du phallus*¹⁰. Signification à laquelle je ne peux que renvoyer.

Nous en resterons là, à ce retour sur la signification incontournable pour l'humain du *phallus*, comme corrélation du désir au sexuel,

10. Jacques Lacan, *La Signification du phallus*, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 685.

nécessaire à la théorie lacanienne du désir. C'est parce que le désir ça rate, ça rate l'objet, perdu pour toujours, que par la question de la jouissance on cherche à y suppléer. La société d'aujourd'hui, la culture, la civilisation même, s'essayent à nous persuader que la jouissance, c'est ce qui serait pour nous la solution à l'échec du désir. On aura entrevu, je crois, que non. C'est même tout le contraire. Quel sera l'avenir de cette nouvelle illusion de la jouissance sans entrave, de la jouissance à tout crin, personne ne pourrait le dire ? Nous aurons seulement à le vivre, pour le meilleur, comme pour le pire. Heureusement, comme dit le proverbe, « le pire n'est jamais sûr » !

Ce que vont, maintenant, nous montrer la série des dix chapitres qui suivent, comme autant de *questions de clinique psychanalytique*, textes précisément datés pour signifier à quelle date ils furent énoncés.

I

Le psychanalyste s'occupe de ce qui ne marche pas

1^{er} décembre 2004

Situons-nous d'emblée, ici, avec Jacques Lacan, à Rome, en cet automne 1974. Il y a donc très exactement trente-sept ans... Nous sommes déjà trente-sept ans après, en 2011. Ce sera l'objet du premier chapitre.

C'est le VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris.

Lacan vient à Rome, pour la troisième fois. D'où le nom que prendra, dans l'histoire lacanienne des textes de son œuvre : *La Troisième !*

La veille, avant le Congrès, Lacan donne une conférence de presse au Centre culturel français de Rome. Il y parle beaucoup de religion... Lacan aura-t-il été, à ce sujet, un précurseur de nos temps actuels ?...

La religion (*re-ligere*, « relier »), et la psychanalyse, on le sait, mais c'est aussi bien de le redire, ne font pas bon ménage (sauf, peut-être, chez une Françoise Dolto). C'est, comme l'avait parfaitement remarqué Lacan, c'est, ou bien l'une, ou bien l'autre. Elles sont dans un rapport d'exclusion l'une pour l'autre.

Lacan pensait que si la religion – dont le retour est, pour le moins, foudroyant, envahissant comme ce n'était pas imaginable, il n'y a que, disons... trente ans –, que si la religion triomphait, comme c'est le plus probable, ajoutait-il, ce serait le signe que la psychanalyse a échoué. La psychanalyse serait donc sur le point d'échouer, puisque la religion est, dans bien des contrées du monde, sur le point de triompher.

On en est presque là. Pas tout à fait quand même.

Raison pour laquelle la psychanalyse, c'est à quelque chose d'extrêmement difficile à quoi elle s'emploie, à quoi elle se voue.

Lacan en parle limpidement en ce 29 octobre 1974, lors de sa conférence de presse, au Centre culturel français de Rome, la veille du

VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris. Troisième passage de Lacan à Rome. *La Troisième* donc, et qui porte ainsi bien son nom.

« C'est quelque chose de très difficile, la psychanalyse. D'abord, c'est très difficile d'être psychanalyste, parce qu'il faut se mettre dans une position qui est tout à fait intenable. Freud avait déjà dit ça. C'est une position intenable, celle du psychanalyste. »¹

On sait que Freud disait qu'il y avait trois métiers impossibles : éduquer, gouverner et... psychanalyser.

La psychanalyse, le « psychanalyser » et donc, le psychanalyste, ce sont les derniers arrivés. Le psychanalyste est ainsi le petit nouveau dans l'histoire. Aucune tradition du psychanalyste. Ce n'est, bien sûr, pas la même chose pour l'éducateur ou le gouvernant. Alors, pourquoi avoir inventé un troisième métier impossible ?

« L'analyse, je ne sais pas si vous êtes au courant, l'analyse s'occupe très spécialement de ce qui ne marche pas ; c'est une fonction encore plus impossible que les autres, mais grâce au fait qu'elle s'occupe de ce qui ne marche pas, elle s'occupe de cette chose qu'il faut bien appeler par son nom, et je dois dire que je suis le seul encore à l'avoir appelé comme ça, et qui s'appelle le réel.

La différence entre ce qui marche et ce qui ne marche pas, c'est que la première chose, c'est le monde, le monde va, il tourne rond, c'est sa fonction de monde ; pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de monde, à savoir qu'il y a des choses que seuls les imbéciles croient être dans le monde, il suffit de remarquer qu'il y a des choses qui font que le monde est immonde, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est de ça que s'occupent les analystes ; de sorte que, contrairement à ce qu'on croit, ils sont beaucoup plus affrontés au réel même que les savants ; ils ne s'occupent que de ça. Et comme le réel, c'est ce qui ne marche pas, ils sont en plus forcés de le subir, c'est-à-dire forcés tout le temps de tendre le dos. Il faut pour ça qu'ils soient vachement cuirassés contre l'angoisse.

C'est déjà quelque chose qu'au moins ils puissent, de l'angoisse, en parler. J'en ai parlé un peu à un moment. Ça a fait un peu d'effet ; ça a fait un peu tourbillon. Il y a un type qui est venu me voir à la suite de ça, un de mes élèves, quelqu'un qui avait suivi le séminaire sur l'angoisse pendant toute une année, qui est venu, il était absolument enthousiasmé, c'était justement l'année où s'est passé, dans la psychanalyse française (enfin ce qu'on appelle comme ça) la deuxième scission ; il était si enthousiasmé qu'il a pensé qu'il fallait me mettre dans un sac et me noyer ; il m'aimait tellement que c'était la seule conclusion qui lui paraissait possible.

Je l'ai engueulé ; je l'ai même foutu dehors, avec des mots injurieux. Ça ne l'a pas empêché de survivre, et même de se rallier à

1. Toutes les citations qui vont suivre sont extraites de la conférence de presse du 29 octobre 1974 donnée par Jacques Lacan au Centre culturel français de Rome. *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 16, novembre 1975.

mon École finalement. Vous voyez comment sont les choses. Les choses sont faites de drôleries. C'est comme ça peut-être ce qu'on peut espérer d'un avenir de la psychanalyse, c'est si elle se voue suffisamment à la drôlerie. »

Superbe indication de Lacan. Premier élément de réponse à notre interrogation angoissée récurrente : *La psychanalyse mortelle ?*

Peut-être pas si mortelle, si elle se voue, suffisamment dit Lacan, à la *drôlerie*. Et pourquoi ? Parce que « les choses sont faites de drôleries ».

Qu'est-ce que la drôlerie ? C'est une parole ou une action drôle, amusante ; c'est aussi le caractère de ce qui est amusant.

Si vous voulez sauver la psychanalyse... soyez drôles ! Donc, ne soyez pas sinistres comme tant de pysy rencontrés, ici ou là, et qui vous feraient déprimer profond tout un régiment de joyeux drilles...

Il ne reste pas moins que, même drôle, la psychanalyse ne triomphera pas de la religion, selon le verdict lacanien. Pourquoi ?

« La psychanalyse ne triomphera pas de la religion ; la religion est increvable. La psychanalyse ne triomphera pas, elle survivra ou pas. »

Bon, eh bien, elle survivra, drôle comme pas une. Même si elle ne peut, comme la religion, prétendre ou espérer être increvable.

« Oui, elle ne triomphera pas seulement sur la psychanalyse, elle triomphera sur beaucoup d'autres choses encore. On ne peut même pas imaginer ce que c'est puissant, la religion. J'ai parlé à l'instant un peu du réel. La religion va avoir là encore beaucoup plus de raisons d'apaiser les cœurs, si l'on peut dire, parce que le réel, pour peu que la science y mette du sien, la science dont je parlais à l'instant, c'est du nouveau, la science, ça va introduire des tas de choses absolument bouleversantes dans la vie de chacun. Et la religion, surtout la vraie, a des ressources qu'on ne peut même pas soupçonner. Il n'y a qu'à voir pour l'instant comme elle grouille ; c'est absolument fabuleux. Ils y ont mis le temps, mais ils ont tout d'un coup compris qu'elle était leur chance avec la science. La science va introduire de tels bouleversements qu'il va falloir qu'à tous ces bouleversements ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, là ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens, on peut dire, vraiment à n'importe quoi, un sens à la vie humaine par exemple. Ils sont formés à ça. Depuis le commencement, tout ce qui est religion, ça consiste à donner un sens aux choses qui étaient autrefois les choses naturelles. Mais ce n'est pas parce que les choses vont devenir moins naturelles, grâce au réel, ce n'est pas pour ça qu'on va cesser de sécréter le sens. Et la religion va donner un sens aux épreuves les plus curieuses, celles dont justement les savants eux-mêmes commencent à avoir un petit bout d'angoisse ; la religion va trouver à ça des sens truculents. Il n'y a qu'à voir comment ça tourne maintenant. Ils se mettent à la page. »

La mort, pour la psychanalyse, c'est ce qui, entre autres, pourrait donc lui venir par la religion, administrée par la religion et, plus précisément, par le triomphe de la religion, de la religion du sens, de la religion qui sature tout de sens, qui noie tout dans le sens.

Pris aujourd'hui en tenaille entre la religion et... la science, la psychanalyse fait, depuis ses débuts, depuis son départ, figure de symptôme.

« La psychanalyse est un symptôme. Seulement il faut comprendre de quoi. Elle est en tout cas nettement, comme l'a dit Freud (parce qu'il a parlé de "Malaise de la civilisation") – la psychanalyse fait partie de ce malaise de la civilisation. Alors le plus probable, c'est quand même qu'on n'en restera pas là à s'apercevoir que le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel. On va nous sécréter du sens à en veux-tu en voilà, et ça nourrira non seulement la vraie religion mais un tas de fausses. »

La religion, c'est quelque chose qui cherche à imposer une vérité qui tienne pour un grand nombre. Une vérité capable de sécréter du sens d'une manière telle qu'on en soit parfaitement noyé. La fonction de la religion, c'est ça : trouver une correspondance de tout avec tout.

« L'analyste – dit alors Lacan –, c'est tout à fait autre chose. Il est dans une espèce de moment de mue. Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en reste là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'au titre de symptôme. Mais vous verrez qu'on guérira l'humanité de la psychanalyse. À force de le noyer dans le sens, dans le sens religieux bien entendu, on arrivera à refouler ce symptôme. »

Le symptôme, c'est ce qui ne va pas.

« Il y a eu un moment dans l'histoire où il y a eu assez de gens désœuvrés pour s'occuper tout spécialement de ce qui ne va pas, et donner là une formule du "ce qui ne va pas" à l'état naissant, si je puis dire. Comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure, tout ça se remettra à tourner rond, c'est-à-dire en réalité à être noyé sous les mêmes choses les plus dégueulasses parmi celles que nous avons connues depuis des siècles et qui naturellement se rétabliront. La religion, je vous dis, est faite pour ça, est faite pour guérir les hommes, c'est-à-dire qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas. Il y a eu un petit éclair – entre deux mondes, si je puis dire, entre un monde passé et un monde qui va se réorganiser comme un superbe monde à venir. Je ne pense pas que la psychanalyse détienne quelque clé que ce soit de l'avenir. Mais ç'aura été un moment privilégié pendant lequel on aura eu une assez juste mesure de ce que c'est que ce que j'appelle dans un discours le "parlêtre". Le parlêtre, c'est une façon d'exprimer l'inconscient. Le fait que l'homme est un animal parlant, ce qui est tout à fait imprévu, ce qui est totalement inexplicable, savoir ce que c'est, avec quoi ça se fabrique, cette activité de la parole, c'est une chose sur laquelle

j'essaie de donner quelques lumières [...]. C'est très lié à certaines choses que Freud a prises pour être de la sexualité, et en effet ça a un rapport, mais ça s'attache à la sexualité d'une façon très très particulière. »

Mais, voilà, nous, parlêtres, sommes rongés par le Verbe !

Lacan, lui, a opté pour la version saint Jean. Quelle est la version saint Jean ? C'est celle-ci : « Au commencement était le verbe. » Évangile de Jean. Alors que dans l'Écriture juive, l'Écriture sainte, dans la Genèse, il est dit que le Verbe n'est pas au commencement, mais avant le commencement. Car Dieu le Père, c'est avec le Verbe, qui préexiste au Monde, qu'il crée le Monde. Par ailleurs, il ne donne pas le Verbe à Adam, il lui apprend à nommer les choses. Ce qui n'est pas pareil.

Revenons à l'option saint Jean de Lacan :

« Alors moi, je suis pour saint Jean et son "Au commencement était le Verbe", mais c'est un commencement qui en effet est complètement énigmatique. Ça veut dire ceci : les choses ne commencent, pour cet être charnel, ce personnage répugnant qu'est tout de même ce qu'il faut bien appeler un homme moyen, les choses ne commencent pour lui, je veux dire le drame ne commence que quand il y a le Verbe dans le coup, quand le Verbe, comme dit la religion – la vraie – quand le Verbe s'incarne. C'est quand le Verbe s'incarne que ça commence à aller vachement mal. Il n'est plus du tout heureux, il ne ressemble plus du tout à un petit chien qui remue la queue ni non plus à un brave singe qui se masturbe. Il ne ressemble plus à rien du tout. Il est ravagé par le Verbe. »

Alors, voilà pourquoi la psychanalyse, ça a quelque chose à voir avec tout cela, et avec la religion, précisément. Psychanalyse et religion partent d'un même point d'appui : le Verbe, bien que différemment. Lacan va, juste après, en témoigner en ces termes :

« Alors moi aussi, je pense que c'est le commencement, bien sûr. Vous me direz que je n'ai rien découvert. C'est vrai. Je n'ai jamais rien prétendu découvrir. Tous les trucs que j'ai pris, c'est des trucs que j'ai bricolé par-ci par-là. Et puis surtout, figurez-vous, j'ai une certaine expérience de ce métier sordide qui s'appelle être analyste. Et alors là j'en apprendis quand même un bout. Et je dirai que le "Au commencement était le Verbe" prend plus de poids pour moi, parce que je vais vous dire une chose : s'il n'y avait pas le Verbe, qui, il faut bien le dire, les fait jouir, tous ces gens qui viennent me voir, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient chez moi, si ce n'était pas pour à chaque fois s'en payer une tranche, de Verbe ? Moi, c'est sous cet angle-là que je m'en aperçois. Ça leur fait plaisir, ils jubilent. Je vous dis, sans ça pourquoi est-ce que j'aurais des clients, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient aussi régulièrement, pendant des années, vous vous rendez compte ! C'est un peu comme ça. Au commencement en tout

cas de l'analyse, c'est certain. Pour l'analyse, c'est vrai, au commencement est le Verbe. S'il n'y avait pas ça, je ne vois pas ce qu'on foutrait là ensemble ! »

Retour au réel, c'est-à-dire à sa manifestation, pour nous humains, dans le symptôme :

« Il ne faut pas trop dramatiser, quand même. On doit pouvoir s'habituer au réel, je veux dire au réel, naturellement le seul concevable, le seul à quoi nous ayons accès. Au niveau du symptôme, ce n'est pas encore vraiment le réel, c'est la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants. Comme êtres vivants, nous sommes rongés, mordus par le symptôme, c'est-à-dire qu'en fin de compte, nous sommes ce que nous sommes, nous sommes malades, c'est tout. L'être parlant est un animal malade. Au commencement était le Verbe, tout ça, ça dit la même chose. »

Bien sûr, pour l'accès au réel, il y a ce que Lacan appelle la voie scientifique :

« Mais le réel auquel nous pouvons accéder, c'est par une voie tout à fait précise, c'est la voie scientifique, c'est-à-dire les petites équations. Et ce réel là, le réel réel, si je puis dire, le vrai réel, c'est celui justement qui nous manque complètement en ce qui nous concerne, car de ce réel, en ce qui nous concerne, nous en sommes tout à fait séparés, à cause d'une chose tout à fait précise dont je crois quant à moi, encore que je n'aie jamais pu absolument le démontrer, que nous ne viendrons jamais à bout ; nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. Là, les pédales sont radicalement perdues ; c'est même ce qui spécifie ce qu'on appelle généralement l'être humain ; sur ce point il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là. C'est en ça que Freud avait raison de parler de ce qu'il appelle la sexualité. Disons que la sexualité, pour le parlêtre, est sans espoir.

Mais le réel auquel nous accédons avec des petites formules, le vrai réel, ça, c'est tout à fait autre chose. »

Lacan qui, comme Freud se méfie de la philosophie, ne se définit cependant pas comme un pessimiste, ou un alarmiste.

Cependant, la philosophie... ?

« Il y a des choses en effet, il y a des petits domaines où la philosophie aurait encore quelque chose à dire. Malheureusement c'est assez curieux que la philosophie donne tellement de signes de vieillissement, je veux dire que, bon, Heidegger a dit deux ou trois choses sensées ; il y a quand même très longtemps que la philosophie n'a absolument rien dit d'intéressant pour tout le monde. D'ailleurs la philosophie ne dit jamais quelque chose d'intéressant pour tout le monde. Quand elle sort quelque chose, la philosophie, elle dit des choses qui intéressent

deux ou trois personnes. Et puis après ça, il y a un enseignement philosophique, c'est-à-dire que ça passe à l'Université. Une fois que c'est passé à l'Université, c'est foutu, il n'y a plus la moindre philosophie, même imaginable. »

Alors, lui, Lacan, comment fait-il son métier pour que la psychanalyse, elle, ne meure pas ?

« Ce à quoi je m'efforce, c'est de dire des choses qui collent à mon expérience d'analyste, c'est-à-dire à quelque chose de court, parce qu'aucune expérience d'analyste ne peut prétendre s'appuyer sur suffisamment de monde pour généraliser. Je tente de déterminer avec quoi un analyste peut se sustenter lui-même, ce que comporte d'appareil – si je puis m'exprimer ainsi – d'appareil mental rigoureux la fonction d'analyste ; quand on est analyste, quelle est la rampe qu'il faut tenir pour ne pas déborder de sa fonction d'analyste. Parce que, quand on est analyste, on est tout le temps tenté de dérapier, de glisser, de se laisser glisser dans l'escalier sur le derrière, et c'est quand même très peu digne de la fonction d'analyste. Il faut savoir rester rigoureux parce qu'il ne faut intervenir que d'une façon sobre et de préférence efficace. Pour que l'analyse soit sérieuse et efficace, j'essaie d'en donner les conditions ; ça a l'air de déborder sur des cordes philosophiques, mais ça ne l'est pas le moins du monde.

Je ne fais aucune philosophie, je m'en méfie au contraire comme de la peste. Et quand je parle du réel, qui me paraît une notion tout à fait radicale pour nouer quelque chose dans l'analyse, mais pas toute seule, il y a ce que j'appelle le symbolique et ce que j'appelle l'imaginaire, je tiens à ça comme on tient à trois petites cordes qui sont les seules qui me permettent à moi ma flottaison. »

Un psychanalyste, lecteurs, comme vous l'aurez compris, à suivre Lacan, c'est quelqu'un qui doit être sérieux, sobre, efficace. Il ne doit pas trop déborder, glisser, trop se laisser glisser sur le derrière, autrement dit, dérapier.

Il s'occupe de ce qui ne marche pas, c'est-à-dire *du réel*. Il s'occupe ainsi de l'immonde. Et s'il s'attelle à l'immonde de ce monde tel qu'il est en train d'advenir, on comprend alors qu'il a fort à faire... Quelque chose comme les fameuses *écuries d'Augias* l'attendent, tâche évidemment herculéenne, mais aussi condition *sine qua non*, sans doute, pour ne pas mourir. Pour ne pas mourir tout de suite, en tout cas. Souhait, au fond, que nous nous faisons, chacun, chacune, pour nous-même, un jour à la fois...

II

Un psychanalyste... vu de la France hospitalière¹

16 novembre 2003

En 1931-1932, mon père, interne en chirurgie, fut sans doute l'un des premiers fondateurs de centres anti-cancéreux en France, aux côtés de son patron. À cette époque, la lutte anti-cancéreuse était essentielle, voire exclusivement, chirurgicale.

Après avoir trempé moi-même quelques années dans l'étude de la médecine, je m'en suis éloigné, définitivement, croyais-je naïvement à l'époque, après le refus de la perspective à laquelle espérait, pour lui, pour moi, mon père : l'internat de chirurgie... Pour finir par passer ma thèse de doctorat... en anthropologie et sociologie de la médecine et de la santé. Sujet de thèse : l'alcoolisme féminin ! Puis vint la psychanalyse... comme doublure, au sens vestimentaire du terme, de l'enseignement supérieur, de la recherche et de... l'hôpital.

Retour alors, non plus à la médecine, mais aux médecins, puis aux chirurgiens. De s'apercevoir que, sans médecins, pas de médecine, comme d'ailleurs, sans psychanalystes, pas de psychanalyse. Une discipline ne vaut que par ceux qui s'y rompent !

Déjà sporadiquement, dès 1996, puis régulièrement à partir de janvier 1997 jusqu'à mai 2001, j'aurai, pour ma part, – entre bien d'autres expériences du psychanalyste à l'hôpital depuis la fin des années soixante-dix –, été le psychanalyste *superviseur* (bénévole) de l'Équipe mobile d'accompagnement et de soins palliatifs de ce grand hôpital parisien.

1. Le présent chapitre prend la suite de quatre articles dont il récrit très partiellement le dernier : (1) « Un psychanalyste à l'hôpital général ? », *Analyse Freudienne Presse*, Automne 1997, n° 15, Nouvelle série, Psychanalyse et Démocratie, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 111-127 ; (2) « Aller au-delà : une expérience publique de la psychanalyse, l'hôpital général », *Essaim*, n° 4, *Nouvelles Formes de résistance à l'analyse profane*, Érès, 1999 ; (3) « Un psychanalyste à l'hôpital général, position et propositions entre la médecine et la psychanalyse », *Le Coq Héron*, n° 174, *Ferenczi clinicien*, Érès, 2003, p. 144-149 ; (4) « On remercie un psychanalyste (Contribution au débat vu de la France hospitalière) », *Oedipe.org*, Le petit journal, rubrique « articles », novembre 2003.

Je dois à l'une des infirmières de cette équipe de m'avoir présenté au service de Chirurgie gynécologique et mammaire, d'abord à la surveillante générale, puis au chef de service. C'est grâce à ces personnes que j'ai pu, en toute liberté, engager mon travail de psychanalyste, dans une sorte de position d'*attaché* (bénévole) à ce service. Cela aura duré plus de quatre ans et demi, à un rythme intensif, sollicité tous les jours, tous les soirs souvent, dimanches et fêtes compris...

J'ai été confronté à un milieu de professionnels hospitaliers, sans aucun doute d'une grande compétence, mais qui ne semblaient à aucun moment se rendre compte de la violence, symbolique, mais pas seulement, que supportaient et généraient leurs actes, comme des conséquences psychiques pour les patientes que la technologisation galopante de leurs gestes médicaux, chirurgicaux ou soignants étaient susceptibles de produire sans qu'ils s'en rendent, trop souvent, le moindre compte.

À l'occasion d'un changement de chef de service, la direction administrative de l'hôpital, sollicitée par l'audacieux nouveau chef de service qui, disait-il, souhaitait voire ma présence *a minima* reconnue, a trouvé là l'occasion de me demander, indirectement, paradoxalement de cesser mon activité et de me retirer du service.

La raison officielle, sans appel ni discussion possibles, était mon absence de statut administratif comme psychanalyste bénévole. À un courrier, désireux de ma part de soulever ce problème de fond concernant le psychanalyste à l'hôpital, il fut répondu par la direction, en aucun cas sur le fond, mais dans un style autoritaire et hautain dont seule l'administration a le secret, que j'étais en situation irrégulière et qu'en aucun cas mes titres ne sauraient régulariser ladite situation. La personne autoritaire évita, manifestement, et tout au long de sa lettre, d'écrire le mot, oui le simple mot de *psychanalyste*.

La Direction générale de l'Assistance Publique - Hôpitaux de Paris fit plus court. Absence complète de réponse... dans un premier temps. Puis, trois mois plus tard, me fit savoir par courrier que « la réglementation appliquée dans nos hôpitaux interdit le travail des bénévoles médecins ou apprentis ». Elle me conseilla vivement de continuer à œuvrer en faveur des malades en m'invitant à prendre contact avec la Délégation aux relations avec les associations, afin que cette dernière me « précise tout le champ considérable des bénévoles dans nos hôpitaux. »

La Présidence du Conseil d'Administration de l'AP-HP à laquelle m'avait renvoyé le Maire de Paris, président en titre du Conseil d'Administration de la vénérable institution, puis son Adjoint chargé de la Santé, répéta, qu'après enquête diligente, le *recrutement* (on ne sait pas très bien ce que cette question – qui n'est pas la question –, de

recrutement vient faire là), était soumis à l'Assistance Publique à des titres, ce que j'étais censé ne pas ignorer. En aucun cas, là non plus, l'incandescent terme de *psychanalyste* ne fut (surtout pas) écrit.

Le Président de la République, initiateur comme on sait d'un nouveau Plan cancer, me fit répondre par un Adjoint de son Chef de Cabinet, lequel me fit savoir qu'il avait saisi le Ministre de la Santé (rien de moins) de mon importante affaire... J'attends toujours la réponse qui a du se perdre dans les vapeurs de la tueuse canicule de cette année-là !

En fait, l'Administration française ne veut rien savoir du *psychanalyste*. Le psychanalyste, cependant, existe. L'Administration, par son *démenti* à répétition, campe ainsi sur une position qu'il n'est pas trop exagéré de dire *perverse*.

Le terme de *psychanalyste* est devenu aujourd'hui, à l'hôpital, un *mot tabou* ! Et d'autant plus tabou qu'il n'est pas précédé de l'expression *par ailleurs*. Vous pourrez entendre un : *je suis psychiatre et, par ailleurs, psychanalyste*, ou bien, *je suis psychologue clinicien et, par ailleurs, psychanalyste*... mais jamais : *je suis un psychanalyste*. Si vous le dites – et je le dis –, on vous rétorquera immédiatement, faites-en l'expérience : « Psychanalyste, ça ne veut rien dire, ça n'existe pas. En fait, dites-moi, vous êtes psychiatre ou psychologue ? »

J'ai conclu, après un certain temps, que ce n'était pas le bénévole qui avait été remercié, mais que j'ai tout lieu de croire, par divers recoupements que j'ai pris soin d'établir, que c'est le psychanalyste dont on s'est, sans élégance, comme souvent, mais avec beaucoup d'hypocrisie comme d'habitude, et à peu de frais, débarrassé.

L'expérience fut cependant intense et enseignante. Néanmoins, il arrive toujours un moment où l'on *expulse* le psychanalyste de l'institution.

Je suis un psychanalyste français, ce qui veut dire que ma langue, que l'on appelle maternelle, est le français.

J'ai trente-cinq années d'expérience de cette *praxis* originale que Sigmund Freud a inventée sous le nom de psychanalyse, comme psychanalyisant, contrôlé, puis psychanalyste et contrôleur moi-même. J'ai plus de soixante-cinq ans.

Ma légitimité, – question cruciale en notre métier où l'université médicale ou de sciences humaines ne peut répondre par la délivrance de ses diplômes qui, en notre domaine disciplinaire, ne garantiraient à peu près rien, seraient-ils nationaux –, je la tiens de pouvoir, parmi mes pairs et à la suite de mes maîtres, me compter.

J'appartiens à la cinquième génération des psychanalystes dans le monde depuis Freud. Je peux ainsi décliner ma filiation : Freud (0) eut, parmi ses premiers élèves, Hanns Sachs (1), qui analysa Rudolph Loewenstein (2), lequel fut l'analyste de Lacan (3). Ce dernier aura,

parmi ses premiers élèves, Serge Leclaire (4). « Le premier psychanalyste lacanien », selon Élisabeth Roudinesco². Je suis l'un des élèves de Leclaire, j'appartiens donc aussi à la deuxième génération des lacaniens. Ayant suivi l'enseignement de Lacan vivant, ce qui s'appelait son Séminaire, ayant pratiqué son école du 69, rue Claude Bernard à Paris, l'École freudienne de Paris (EFP), et ayant fait la démarche de demander à en être *membre*, déclaré comme *analyste praticien* dès 1977, je peux me dire disciple de Lacan et élève de Leclaire. Je ne suis donc pas un enfant illégitime du lignage freudien et de la psychanalyse. Je suis un lacanien.

Aujourd'hui, et depuis quelques années déjà, je m'aperçois que je dispense une sorte de formation à quelques-uns de mes analysés ou de mes contrôlés, formation dont je ne me suis pas tout de suite aperçu moi-même, mais dont j'ai fini par être averti par ceux-là mêmes qui m'en témoignaient quelque chose, parfois à leur insu. Une *transmission* ainsi s'effectue, je me dois de le constater, pour ceux qui viennent, à mon cabinet, me demander une analyse ou un contrôle, et spécialement quand ils prennent soin d'en pousser, avec un certain courage, ce qui n'est pas donné à tout le monde, jusqu'à sa fin ladite effectuation. Alors, mais alors seulement, ils rencontrent, lacanienement, que *l'analyste ne s'autorise que de lui-même*.

Mais, comme on le sait aujourd'hui, cela ne suffit pas complètement, ni à la transmission, ni à la formation. Il y faut les *quelques autres*³...

Une organisation collective doit y pourvoir. Lacan invente l'école afin de faire pièce au modèle inadéquat de l'université (inadéquation qu'avait déjà dénoncée Freud dans son texte de 1926, *Die Frage der Laienanalyse*). C'est pour lui un organisme, à l'enseigne des écoles antiques, un lieu de *refuge*, c'est-à-dire une forme de protection, et une *base d'opération*, c'est-à-dire encore, un moyen de mettre en œuvre l'action de reconquête, aujourd'hui, encore plus qu'hier, nécessaire à la psychanalyse en ce monde⁴.

Dans son acte de fondation de l'EFP, il s'exprime ainsi, ce qui, pour nous, ici fait référence. Lacan y dessine ce qu'est l'école :

2. Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, 2 tomes, Paris, Le Seuil, 1986.

3. *Quelques autres* : voir *infra* page 44 ce qu'en dit Moustapha Safouan.

4. Voir Bernard Accoyer, *Amendement au projet de loi politique de santé publique*, voté le 8 octobre 2003 par l'Assemblée nationale, et depuis l'article 52 de la loi de santé publique du 9 août 2004 sur l'usage du titre de psychothérapeute et ses décrets d'application de mai 2010. Voir aussi Philippe Cléry-Mélin, Vivianne Kovess, Jean-Charles Pascal, *Plans d'actions pour le développement de la psychiatrie et la promotion de la santé mentale – rapport d'étape* remis au Ministre de la Santé, de la Famille et des Personnes handicapées, le 15 septembre 2003, et depuis le projet de loi (sécuritaire) relatif aux droits et à la protection des personnes faisant l'objet de soins psychiatriques, soumis à l'adoption définitive par l'Assemblée Nationale et le Sénat en juin 2011.

« l'organisme où doit s'accomplir un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. »

L'école, c'est donc, en quelque sorte, l'avenir du psychanalyste. Pourquoi ?

Précisément en fonction directe de ce qui se passe aussi pour lui, aujourd'hui, à l'hôpital. Le psychanalyste se fait remercier. Sur le modèle de l'article freudien que vous connaissez bien, le texte a pu ici, à juste titre, déjà s'appeler : *On remercie un psychanalyste*⁵.

À l'heure où l'on a fait entrer à l'hôpital général à peu près tout le monde, hormis les médecins et les soignants qui y étaient déjà : les psychiatres, les psychologues dits cliniciens, les psychothérapeutes gestaltistes, cognitivo-comportementalistes, transactionnels, les sexologues, les neuro-psychologues qui ne sont rien d'autres que des testeurs renforcés au service du médecin, les psycho-oncologues directement subordonnés et assujettis à l'onco-psychiatre de liaison, les infirmières dites cliniciennes formées dans les officines et autres instituts de la psychologie dite humaniste et du développement personnel et qui ne rêvent que d'être des psychologues-psychothérapeutes qui ne disent pas leur nom, les socio-esthéticiens, comme on les appelle, les clowns, les associations loi 1901 et leurs bénévoles à tout faire (sauf l'essentiel : soigner, car cela leur est interdit), les douze mille visiteurs médicaux, rebaptisés délégués médicaux pour bien représenter les intérêts conquérants de l'industrie pharmaceutique, les interprètes, les aumôniers et autres représentants laïcs des trois religions monothéistes, on pense même élargir aux autres..., les Alcooliques Anonymes. Bref, tout le monde est là, autorisé, sauf un : le psychanalyste qui, lui, par contre est prié, instamment, de partir.

Mais qu'est-ce que le psychanalyste peut-il bien déranger à ce point, qu'il devient insupportable ?

L'invitation du psychanalyste

Quelle est depuis ses débuts l'invitation de la psychanalyse, reprise individuellement par chaque analyste ?

Dire tout ce qui nous vient dans la tête (tout ce qui nous tombe dans la tête, *Einfall* dit Freud), c'est-à-dire en somme tout ce qui fait signe. Tout ce qui nous tombe dans, passe par, la tête, plongé dans un dispositif où l'on ne voit pas le visage et surtout le regard de celui ou de celle à qui l'on destine son discours. Il s'agit de parler sans fin

5. En référence à une version précédente de ce texte, publié sur le site Oedipe.org, Le petit journal, « articles », novembre 2003.

prédéterminée, sans avoir à juger de ce qui est utile ou inutile à dire, ou nécessaire pour viser telle ou telle fin. Ainsi, tout ce qui se dit peut prendre un statut égalitaire, et rien ne prédomine, *a priori*, dans le dire.

Même après trente-cinq ans de pratique de la chose, c'est une étrange expérience... Ordinairement, quand quelque chose ne va pas, vous avez pris l'habitude, infantile en somme, si vous ne savez plus quoi comprendre ou comment faire avec ce qui vous tombe dessus, d'en référer à un autre qui, lui, doit bien savoir comment faire, comment penser, comment décider : mère, père, aîné, ami, professeur, médecin, avocat, prêtre, expert, juge, député, etc.

Et vous pensez, très naturellement, qu'il est là pour vous répondre. Et, chose curieuse, chose insensée, lui aussi pense qu'il est là pour vous répondre ! Il sait. Il sait là où vous ne savez plus. Il sait au-delà d'où vous savez. Il vous dira pourquoi c'est comme ça pour vous, et même plus, comment y remédier. Vous devez faire comme ceci. Lui, il sait.

Eh bien, l'invention freudienne, c'est tout le contraire ! La voie ouverte par Freud, c'est ce monde-là, mais à l'envers ! Prenez la parole, prenez le risque de la parole, seul(e). Parlez avec vos propres mots, laissez résonner à vos oreilles vos propres signifiants, articulez-les en présence d'un ou une inconnue qui se doit de se tenir au secret de ce que vous pourrez dire. Faites cette expérience, vous rencontrerez très vite que votre parole va vous mener quelque part, d'elle-même. Et ce ne sera pas en vain que vous aurez eu ce culot, ce courage. De quoi mon *symptôme* fait-il signe ? Moi seul le sait sans savoir que je le sais, mais ma parole, elle, si je ne la filtre, le sait. Je me dois de l'écouter. Autrui ne peut savoir pour moi. Encore moins à ma place. Il ne peut que seulement me permettre d'y accéder... à quoi ? À ce mien savoir. Cela s'appelle rencontrer un/*son* analyste, son bon entendeur.

Qu'il faille renoncer à la jouissance permanente, qu'il faille payer le prix d'un choix : pour le médecin, le malade, par exemple, par rapport à la maladie. Mais, justement, c'est précisément ce à quoi la perversion ne peut se résoudre, ou ne saurait assentir. Le médecin jouit de la maladie qui l'occupe, pas du malade dont il ne s'occupe, malgré les apparences, qu'en le fuyant. Le malade est chronophage, bavard, ignorant, menteur, tire-au-flanc...

À quoi bon parler ? dit l'ordinaire du névrosé. Cela ne réparera pas les brisures du passé, cela ne solutionnera pas l'impasse du présent. Eh bien la rupture qu'introduit Freud est celle-ci : prenez la parole, ce ne sera pas en vain.

Prenez la parole, ce ne sera pas en vain, c'est ce que dit le psychanalyste à l'hôpital aux patients qu'on lui présente. En conséquence de quoi il dérange ainsi tout le monde :

- Le névrosé dépressif qu'est le malade, lui qui ne croit plus en sa parole, laminée, invalidée et annulée, par le discours du maître représenté par le discours médical ;
- Le médecin et le soignant qui baignent tous deux, sans le savoir, dans un océan de perversion, du fait même de la pratique, non interrogeable, de leurs actes autorisés et validés par leurs pairs sur le corps de l'autre.

Silence, on acte ! On est prié, comme les trois petits singes souvent représentés, saisissante allégorie du milieu hospitalier, de fermer ses yeux (on ne voit rien), fermer ses oreilles (on n'entend rien), fermer sa bouche (on ne dit rien).

Bien heureusement pour nous, et pour l'autre, l'orifice des oreilles, c'est à peu près le seul trou du corps que l'on ne peut fermer volontairement ! Et là, l'inconscient s'en donne à l'aise... jusqu'au malaise.

Mais l'analyste qui, non seulement écoute le patient, mais aussi et au même titre, le soignant et le médecin (l'analyste écoute, sans a priori, quiconque se saisit de lui par la parole), l'analyste, à force d'écouter, parfois, entend.

Moi, personnellement, j'ai entendu que pour être l'analyste à l'hôpital, il ne fallait surtout pas *faire l'analyste*. J'en ai tenu compte. C'est peut-être pour cela que j'ai tenu, quand même, un certain temps, avant de me faire congédier...

Et c'est aussi la raison majeure pour laquelle, à l'hôpital, j'ai tenté de sortir ma pratique de tout commerce des concepts socialement fétichisés de la psychanalyse. Car l'on m'attendait au tournant ; psychiatres et psychologues notamment. J'ai été vigilant à ne pas me précipiter là où j'étais professionnellement attendu : dire, une fois de plus, la bonne parole sur la psychanalyse, expliquer ce que c'est, la psychanalyse, ou comment cela fonctionne, ni faire un soi-disant débat. J'ai essayé autre chose que de donner des leçons, et cela a consisté à mettre directement en œuvre une épreuve et une opérativité.

La première mise en œuvre, c'était d'éprouver simplement l'hypothèse fructueuse, *heuristique* de l'inconscient.

Lorsque je commence cette aventure à l'hôpital, il ne s'agit pas de fournir la preuve de l'inconscient face au monde médical qui n'en a cure, la preuve de l'existence de l'inconscient qui n'intéresse personne, mais de mettre en jeu cette hypothèse. Il s'agit *d'épreuve* ; non de preuve.

L'autre mise en œuvre, c'était de mettre à l'épreuve quelque chose qui ne relève pas de la vérité ou de la fausseté des concepts analytiques, de leur orthodoxie ou de leur hétérodoxie, mais plutôt de leur *opérativité*. Il s'agissait, en somme, de voir si ça marche ! Et constater que ça marche, en effet !

C'était ainsi une expérience qui allait un peu au-delà, *au-delà*, ce fameux *jenseits* de Freud. Une expérience qui allait au-delà de ce qu'on désire ordinairement à l'hôpital général, et qui rendait sensible et présent quelque chose du fonctionnement de l'inconscient ; je ne le faisais surtout pas sur un mode démonstratif, universitaire, mais, tout bonnement, en direct.

Le premier effet que j'aurai pu noter au cours de cette aventure aura été une *augmentation considérable de l'espace transférentiel* qui aura tendu à faire exploser la sphère plus que sclérosée des relations telles qu'elles se présentent à l'hôpital, tous les jours, à chaque instant.

Car ce qui régnait – et règne toujours – à l'hôpital général est un modèle sphérique et narcissique, le modèle d'une autarcie narcissique au sein de laquelle serait enfermé et préservé quelque chose du jardin secret de l'intimité.

Faire en sorte que l'on passe à un autre régime de communication que celui qui se plie au discours dominant, et qu'on peut bien dire en ce lieu *sado-masochique*, franchement *pervers*, si l'on peut dire, et particulièrement actif en milieu hospitalier.

Faire en sorte que ce mode de communication dominant se trouve détrôné le temps d'une rencontre. Juste le temps d'une rencontre. C'est peu et pourtant considérable. Que pendant quelques minutes, on puisse témoigner que quelque chose pourrait se dire, qu'on pourrait ouvrir ensemble sur un mode de communication qui soit *Autre*, aller en somme *au-delà, jenseits...*

Voilà quel aura été pour moi l'enjeu de cette aventure de cette espèce de fonction parfaitement artificielle, clandestine comme on me l'a dit, non existante, on me l'a aussi dit, et donc bien *réelle* (au sens où Lacan disait que le réel, c'était son symptôme, et que, comme lacanien, il devient mien à mon tour) de *psychanalyste, attaché au service de chirurgie gynécologique et mammaire de ce grand hôpital de l'Assistance Publique - Hôpitaux de Paris*.

Cauda

Il y a une *cauda*, une queue, un prolongement, en somme, à cette aventure que je n'ai pas voulue voir se terminer en simple queue de poisson, dans l'indifférence habituelle. Une suite, hors les murs de l'hôpital, m'a semblé nécessaire.

Il est assez singulier de rappeler ici que le psychanalyste – dont j'aurai assumé la place et assuré la fonction – aura été remercié au moment même où une communication de sa part était acceptée dans un congrès international de cancérologie qui se tenait à Paris, et intitulé *Eurocancer*. Cette communication, établie sous la forme d'un *poster*, c'est-à-dire d'une affiche d'assez grande taille, rendait compte du travail accompli et des enjeux mêmes de la place et de la fonction

d'un psychanalyste dans le service de chirurgie gynécologique et mammaire à orientation cancérologique de ce grand hôpital parisien, hôpital général de l'AP-HP !

Il me fallut demander l'autorisation au nouveau chef de service. Ce qu'il m'accorda aussitôt, puisque je parlais positivement du service... dans le même temps où il me demandait de me retirer ! À mon départ, sans tambour ni trompette, quelques membres du personnel voulurent avec moi afficher une version réduite du poster dans le service. J'avais également écrit une *lettre ouverte* à tous les membres du personnel, expliquant comment mon travail prenait place dans l'histoire hospitalière et mouvementée des psychanalystes français, à chaque fois isolée, et à chaque fois se terminant par l'expulsion de l'analyste, jusqu'à ce que l'expérience, considérable, bien que limitée, soit reprise, plus tard, dans son style propre, par un autre psychanalyste, qui redéfrichera à nouveau, à sa manière, un terrain largement redevenu à l'état de jachères...

Cette lettre me sera reprochée par la direction de l'établissement. Comment, je m'étais, de moi-même, permis d'*écrire* et de faire *lire* un écrit personnel, hors de tout contrôle, sans autorisation préalable ?! C'était intolérable à l'autorité-recruteuse-sur-titres-exclusifs.

III

D'un titre de « sans papiers » ? ¹

25 avril 2008

Tout analyste est mis à chaque instant, à chaque séance, à l'épreuve de n'être qu'objet – *objet de l'analysant*. Un objet, cependant, paré des plumes du *sujet supposé savoir*. Un objet, néanmoins, réduit à son semblant. Et l'analyste se soumet à cette épreuve d'une position telle qu'il « ne s'autorise que de lui-même » ². D'y ajouter « et de quelques autres » ³ supplémente assurément quelque chose du « s'autoriser », mais ne complémente en rien la formule. Celle-ci est complète en soi. Alors s'engage quelque chose qui pourra peut-être, après coup, être appelé par son nom : *psychanalyse*. Cette expérience aura ainsi été porteuse d'un effet de travail, autrement dit d'un *dé-placement*.

« [...] le sujet, par le transfert, est supposé au savoir dont il consiste comme sujet de l'inconscient et que c'est là ce qui est transféré sur l'analyste, soit ce savoir en tant qu'il ne pense, ni ne calcule, ni ne juge pour ne pas moins porter effet de travail. » ⁴

Qu'il n'y ait d'inconscient que chez l'être parlant veut dire que le langage est la condition de l'inconscient. L'inconscient, ça parle. Et c'est bien ce qui le fait dépendre du langage. Ça parle du non-sens du rapport sexuel, du *il n'y a pas* de ce rapport. Que tout signifiant, du phonème à la phrase, ait vocation à être enrôlé dans un message chiffré, que tout symptôme consiste en un nœud de signifiants, font de la psychanalyse une pratique du déchiffrage, de la *dit-mention* signifiante pure, et un dénouage réel de chaînes, non pas de sens, mais

1. Une première version de ce chapitre, intitulée « Psychanalyste : à quel titre ? », est parue dans les *Cahiers pour une École*, publiés par l'Association pour une École de la Psychanalyse, n° 5, janvier 2001, p. 116-119.

2. Jacques Lacan, *Acte de fondation de l'AFP, 21 juin 1964*, dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 229-241.

3. Jacques Lacan, *Séminaire Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974, inédit.

4. Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 49.

de *jouis-sens*. Le sens est alors, *nolens volens*, ce qui est laissé à l'horizon comme au petit *bon heur* de ceux qui savent... pour l'Autre.

Deux « il y a » sont indéfectiblement liés depuis le commencement de l'histoire du mouvement psychanalytique. « Il y a » d'une part *la psychanalyse*, sa doctrine, son histoire ; « il y a » d'autre part *les psychanalystes* qui la pratiquent, la pensent et la parlent. La division est artificielle, puisque jamais l'une ne va sans les autres. Sans méconnaître la dimension artificielle de cette division, il faut reconnaître que les psychanalystes posent en soi une question. S'ils meurent, la psychanalyse meurt aussi. S'ils ne sont plus que des morts-vivants, la psychanalyse peut enfin s'enseigner à l'université en sciences humaines, à la faculté de médecine ou dans les cours scolaires et universitaires de philosophie. Et d'aucuns pourraient ainsi, sans vergogne, faire valoir leurs diplômes comme habilitation, voire garantie... Mais de quoi ?

Un psychanalyste, à proprement parler, n'est pas un psychothérapeute, sauf par défaut (de la finalité de sa tâche). Un psychanalyste n'est pas un médecin, psychiatre ou autre, sauf par embrouille (des champs du savoir). Un psychanalyste n'est pas un psychologue, même à préciser « clinicien », sauf par excès (... de zèle). La psychanalyse ne peut être servie (servie, resservie, desservie aussi) que par « ses » psychanalystes. S'il en reste... ou s'il s'en produit ! Tâche, là encore, des seuls psychanalystes et qui a pour nom : *transmission*.

Au-delà, *jenseits* (ce fameux *jenseits* freudien de *Jenseits des Lustprinzips*, 1920...) ⁵, au-delà de toute formation-diplôme-grade-titre, médical ou psychologique, ou autre (philosophique, pédagogique, sociologique, mathématique, psychanalytique...), l'analyste vient à se situer : un lieu donc, d'où il opère. Car, seulement de ce lieu, exclusivement de cette place Autre (*das Andere Schauplatz*, dit Freud pour désigner l'inconscient et que l'on traduit par l'Autre Scène), il... *ne s'autorise*. L'analyste, dé-couvert de sa vêtue diplômante, n'exerce plus sous couverture. Il s'autorise au-delà de toute autorité... à l'y autoriser ! Lacan écrit (Acte de fondation de l'École française de psychanalyse, 21 juin 1964, qui deviendra quelques jours plus tard l'École freudienne de Paris), et ré-écrit (*Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école* ⁶), que *l'analyste ne s'autorise que de lui-même*. Gardons cette formule dans sa pureté fondatrice et ne l'affadissons pas, ne l'aplatissons pas pour les petits bonheurs de la colle institutionnelle de ces quelques autres qui ne demandent toujours que...ça !

5. Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920, éd. fr. 1927, 1966, 1981, 1996. OC, XV, 1996, p. 273-339.

6. Jacques Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, dans *Autres Écrits*, déjà cité, p. 243-259.

Un symptôme social, néanmoins, aura traversé la vie des groupes d'analystes tout au long de ce XX^e siècle et le début du XXI^e : les psychanalystes français seront restés comme à l'écart d'une reconnaissance étatique. L'État, malgré sa référence commune, aura été jugé parfaitement inapte à reconnaître, c'est-à-dire, par-là même, à garantir l'analyste qualifié, comme il le fait par ailleurs et couramment pour tous les titres qu'il produit. Seuls ses pairs sont estimés en mesure de le faire. Néanmoins, la résistance des analystes en ce point s'avère d'autant plus remarquable qu'elle procède de groupes, associations, écoles ou rassemblements que bien des choses séparent par ailleurs. Et les premiers et déjà anciens *États généraux de la Psychanalyse* (8-11 juillet 2000) n'auront, à ce propos, aucunement permis d'éclairer ou d'éclaircir cette question, restée en tant que telle comme lettre morte au niveau de cette assemblée planétaire. Pourquoi, donc, sont-ils d'accord sans même (ou presque...) avoir à se consulter dès lors qu'il s'agit de leur rapport, ou plutôt « non-rapport » au pouvoir d'État ? La réponse tient en un mot : à cause du... *transfert* ! Celui-ci, en effet, ne saurait être l'affaire de l'État. Mais, comment donc parler, enfin, à l'État de la question centrale du transfert ? Impossible !

Hier encore, un mouvement, *in statu nascendi*, de quelques psychanalystes tentait de se constituer pour faire face à l'inévitable ascension absorbante des multiples psychothérapeutes armés de leurs cinq cents techniques psychothérapeutiques. Il s'agissait de faire reconnaître par les groupes analytiques eux-mêmes qu'ils ont, *nolens volens*, la charge de garantir, non pas « leurs » analystes, mais la formation qu'ils dispensent en leur sein et dont peut se réclamer telle ou telle personne membre de leurs associations, personne, sujet, qui, par ailleurs, en tant qu'analyste, rappelons-le, *ne s'autorise que de lui-même*... Ces groupes, ensuite, auraient pu devenir les seuls interlocuteurs de l'État, car représentatifs de la communauté analytique. Mais l'affaire est-elle si simple ? Les associations peuvent-elles s'entendre pour défendre ainsi le *titre* de psychanalyste ?

Pourtant, l'analyste ne s'autorise *que* de ce fameux, peut-être un peu trop fameux, trop oublié aussi *de lui-même*... Car il ne faudrait pas non plus que la situation arrive à se renverser et que d'abord l'on aurait un psychanalyste qui ne s'autoriserait que de ces « quelques autres » et qu'après, après seulement, il envisagerait de ne s'autoriser, *soi-disant*, que de lui-même. Ainsi, le « de lui-même » s'avère n'être point, point du tout, sur le même plan, ni dans le même temps, que les « quelques autres ». Il en va d'une question ordinale, autant que topologique.

On ne saurait dès lors méconnaître trop vite en quoi et jusqu'à quel point la psychanalyse se trouve en charge, depuis sa naissance, d'une *extra-territorialité*, non seulement par rapport aux disciplines

connexes (médecine, psychiatrie, psychologie, psychothérapies, philosophie, sociologie...), mais encore par rapport à l'État : Contrôler quoi ? Garantir qui ? Le problème du psychanalyste, c'est qu'il se retrouve situé au-delà (*jenseits*), au-delà de toute cléricature notamment. Et c'est la question du transfert, ici, dans le champ ouvert par Freud, qui se trouve réellement traitée en son fond. Cette question ne peut en aucun cas l'être ailleurs – dans la médecine, la psychiatrie, la psychologie clinique et certaines psychothérapies tout particulièrement. Ailleurs, on ne peut seulement, cette question du transfert, que l'*exploiter* dans une visée de *suggestion*, dont on attend ardemment et logiquement les effets. Pour le psychanalyste, le transfert est le cadre à partir duquel il opère. Ici le transfert s'analyse, là il s'exploite. Car le transfert constamment le situe et le propulse *jenseits*, au-delà de la question du père, au-delà de la question du maître, l'amenant à se soutenir de son nom de psychanalyste.

Ainsi reste la psychanalyse, *extra-territoriale* à tous les champs du savoir. Le psychanalyste, en conséquence directe de ceci, se retrouve in-volontairement, c'est-à-dire structurellement, *au-delà*. Au-delà donc, précisons, de toute espèce de cléricature.

Le médecin – même psychiatre – qui est advenu psychanalyste se retrouve ainsi situé au-delà de la médecine. Et au regard de cette *praxis* qu'est la psychanalyse, son titre de médecin se voit alors invalidé (il n'est plus pertinent en ce champ où il se place). Pourquoi alors certains s'en réclament-ils toujours ?

Le psychologue clinicien qui est advenu psychanalyste se retrouve également situé au-delà de la psychologie. Et au regard de cette *praxis* qu'est la psychanalyse, son titre de psychologue est aussi alors invalidé (il n'est plus pertinent en ce champ). Pourquoi dès lors, certains s'en réclament-ils encore ?

L'*au-delà* dans lequel a à se situer l'analyste, et à s'y reconnaître, signifie que le praticien de l'analyse ne peut se présenter au monde que *dé-nudé* de toute couverture cléricale – doctorat d'État (sic !) en médecine, troisième cycle en psychologie ou autre... (doctorat en psychanalyse, par exemple !). C'est en cela, et en cela seul qu'il peut être un saint qui *décharite*, selon la formule de Lacan dans *Télévision* (1972). Sinon, il reste un clerc. Ni père, ni maître, continuellement il décharite, placé sans relâche en position de *sujet supposé savoir* par l'analysant. Position d'où il ne cesse, *de lui-même*, de se déloger pour faire valoir que si le langage est la condition de l'inconscient, l'inconscient est structuré comme un langage... qui appelle l'interprétation. Et l'interprétation, en psychanalyse, est une lecture à la lettre près. Ne pas en rater une, nous précisait à loisir Lacan.

Mais, dira-t-on, on ne sort jamais de l'interprétation. Elle constitue un jeu sans fin et sans fond qui est le jeu humain. L'histoire ne se

déroule qu'à l'intérieur de l'héritage langagier, de cet incessant et perpétuel dialogue au sein des mots, comme de leur épaisse clarté.

Et c'est bien la lumière de la parole qui donne relief à toutes choses d'une façon telle qu'elle arrive à les rendre claires et intelligibles en elles-mêmes. Et si l'emprise extrême du langage sur toute réalité paraît être aujourd'hui un lieu commun, s'il semble évident que notre monde baigne dans le langage, c'est en raison de la convergence d'une série d'analyses distinctes. De la phonologie structurale d'un Troubetzkoy et d'un Jakobson à l'anthropologie d'un Lévi-Strauss, des jeux sur le langage d'un Wittgenstein au séminaire de Jacques Lacan, du tournant linguistique de la philosophie anglo-saxonne à la pensée d'un élève d'Heidegger tel que Gadamer, les manières de prendre le langage sont multiples.

La religion n'y échappe pas, orfèvre en la matière et sa manière à elle d'y faire avec le langage. C'est sur quoi d'ailleurs Lacan attira l'attention de son public, et plus précisément de ses élèves, une nouvelle fois, lors de la conférence de presse du 29 octobre 1974 donnée au Centre culturel français de Rome, et encore le surlendemain au VII^e Congrès de l'École freudienne de Paris des 31 octobre au 3 novembre 1974. La psychanalyse, quant à elle, se doit d'être *une lecture avec fin*. Une lecture telle que dans l'interprétation analytique, ce soit exclusivement sur le signifiant, pris à la lettre, que porte l'intervention du psychanalyste, et que quelque chose en provenance du réel, appelé *symptôme*, puisse être réduit par l'intervention dans le symbolique, le jeu de mots, l'*équivoque*, qui comportent l'abolition du sens.

Il nous faut donc reconnaître que c'est bien *la question du transfert* qui restera toujours centrale et fondamentale dans l'affaire psychanalytique ; la meilleure et la pire des choses pour l'avancée d'une cure et son aboutissement, l'incontournable et l'inexploitable transfert tel qu'en traite la psychanalyse, et elle seule.

Nous rappelons ici la position qu'énonce Lacan, encore précisément dans *La Troisième*, en 1974, à Rome, concernant la fonction et la place du psychanalyste :

« il s'agirait que vous y laissiez cet objet insensé que j'ai spécifié du a. C'est ça, ce qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais.

[...] Ce nœud, il faut l'être. [...] il n'en reste pas moins que de l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant. Ça, c'est calé ! C'est d'autant plus calé qu'il ne suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant. »

Être ce nœud qui « coince » l'objet a pour l'offrir comme cause de son désir à son analysant, même et surtout sur le mode du semblant, sont-ce là des formules qui permettraient d'entrer en contact et de prendre langue demain matin avec l'État ?

L'État ne peut entendre, ne peut comprendre qu'un discours social, pas le discours analytique. Comment parler à l'État si, derechef, nous sommes dans l'obligation historique et politique de ne pas y couper ? Devra-t-on lui parler *titre* et taire le discours analytique qui nous soutient ? Là encore, la question du transfert s'avère centrale, fondamentale de notre *praxis*, lorsqu'un Moustapha Safouan, dans un texte à propos du titre écrivait ceci :

« Rigoureusement parlant, le titre de “psychanalyste” ne se donne pas. Il se prend, mais le fait de le prendre ne lui donne aucune validité tant qu'il n'est pas reconnu par quelques autres. Nous proposons cette réponse : à toute institution qui considère que la psychanalyse consiste essentiellement dans l'analyse du transfert comme voie obligée de l'expressivité du désir inconscient et que l'analyse didactique reste au centre de toute formation d'analyste. Il appartient à l'État de demander aux institutions qui se proposent de former des analystes sur ces bases-là de lui communiquer les noms des analystes reconnus comme tels. »⁷

Que penser, aujourd'hui, de tels propos après le ravage, mais en même temps le réveil supposé, attendu, d'une partie – voire plus, si les silencieux, par ailleurs bien souvent les plus bavards d'entre nous –, des psychanalystes en rage du mauvais coup qui leur est porté par un ensemble, très probablement concerté, façon iceberg, dont la partie émergée s'appelle la loi de santé publique de 2004 et ses décrets de 2010 sur l'usage du titre de psychothérapeute et le projet de loi réformant la psychiatrie et la santé mentale en France à l'automne 2010, mais dont la partie immergée n'a sans doute pas finie de nous surprendre ?

Il me saute aux yeux, ces derniers temps, que le psychanalyste est, en quelque sorte, lui aussi, lui encore, un « sans papiers » ! La question demeure : Pourra-t-il, demain, le rester ?

Si le psychanalyste n'a comme titre que d'être un « *sans papiers* », il se doit, en revanche, pour asseoir sa légitimité, de dire d'où il tient cette position, c'est-à-dire comment il se compte dans cette histoire.

La mienne, je la tiens de pouvoir, sans emphase, mais avec rigueur, comme je l'ai rappelé plus haut, parmi mes pairs et à la suite de mes maîtres, me compter.

7. Moustapha Safouan, Intervention dans *Litura*, revue de la Fondation européenne pour la psychanalyse, n° 11, mars 2000.

IV

La psychanalyse mortelle ? (Lettre de l'Autre)

2004-2005

Alors ? Mortelle la psychanalyse ?
Qu'allez-vous encore nous chanter là ?
Elle se porte fort bien, la psychanalyse... Non ?

Eh bien non ! Elle ne se porte pas si bien que cela, pas aussi bien, en tout cas, que vous voudriez le croire. La loi de santé publique promulguée par le Président de la République le 8 août 2004 crée une nouvelle catégorie de pys, par défaut de formation de base en psychopathologie clinique théorique et pratique, pour devenir un psychologue acceptable, c'est-à-dire accréditable par l'État.

Là où vous aviez jusqu'alors quatre catégories de pys auxquelles vous adresser pour connaître le tempérament de vos symptômes, vous en aurez dorénavant cinq. Y a-t-il là comme un progrès ? Et qui doit-on remercier ?

Voici votre choix : 1) le psychiatre, docteur d'État en médecine ; 2) le psychologue clinicien, diplômé d'État titulaire du DESS ou du Master 2 ; 3) le psychothérapeute dûment désormais accrédité par l'État ; 4) le psychanalyste, reconnu comme tel parce qu'inscrit sur l'annuaire de son association, mais accrédité d'État comme psychothérapeute, parce que psychiatre ou psychologue diplômé ou suffisamment « formé » à la psychopathologie ; 5) le psychanalyste hors accréditation de l'État parce que sa demande a été rejetée... ou parce qu'il n'a rien demandé, ou estime qu'il n'a rien de rien à demander à l'État.

J'appartiens à cette dernière catégorie. Je crois pouvoir prédire qu'il en restera fort peu, d'ici quelques temps, spécialement après la publication des décrets en mai 2010.

Tout cela aura-t-il été fait pour tuer la psychanalyse en France ?

Pas vraiment ou, à tout le moins, pas directement. Il serait plus juste de dire que cela aura été fait pour... qu'elle meure d'elle-même, par division et étouffement.

Car, soyons réalistes, qui voulez-vous qui ne se précipite pas à se faire « accréditer » comme psychothérapeute ? L'estampille de l'État – synonyme de « sérieux », de non-charlatan, allez donc savoir pourquoi l'État est synonyme de tout cela quand on regarde d'un peu près comment il agit, comment il pratique... ? –, l'estampille de l'État, est-ce que ça se refuse ?

Oui, on le peut, même dans ce domaine. Mais il faut savoir alors que vous refusez, du même mouvement, tout accès aux institutions de soins, à l'hospitalier général public ou privé, au para-hospitalier, à tout le secteur psychiatrique, adulte, adolescent ou enfant... En clair vous ne pouvez plus prétendre décrocher un travail salarié de psy où que ce soit. Il ne vous reste que quoi, si vous êtes psychanalyste ? Il ne vous reste qu'à être un *vrai* psychanalyste, un *pur*, en deux mots, comme le furent, non des moindres, un Sigmund Freud ou un Jacques Lacan. C'est-à-dire un psychanalyste qui fait quotidiennement l'épreuve douloureuse, toujours, de vivre et de travailler exclusivement de son acte, en ouvrant son lieu d'exercice et assumant les charges afférentes de son cabinet privé, en payant la TVA à 19,60 %, la taxe professionnelle et, bien évidemment, ses impôts – sans pour autant prescrire de médicaments psychotropes, même si vous en avez la compétence parce que vous êtes diplômé de médecine, sans pour autant signer de feuilles de maladie du tiers payant de la Sécurité Sociale (la psychanalyse n'est pas la médecine, vous souffrez mais vous n'êtes pas malade au sens des maladies somatiques répertoriées par l'OMS), tiers qui n'a ici rien à faire avec la relation analytique qui exclut tout tiers, justement : l'État, la Sécurité dite Sociale, autant que père et mère, frères et sœurs, maris, épouses, amants, maîtresses, etc.

Car, seule cette *position*, il s'agit bien de cela, permet votre liberté d'analyste – vous n'avez de compte à rendre à personne à ce sujet –, et autorise et garantit d'un même pas la liberté de parole de la personne qui s'adresse à vous pour entrer en analyse, pour, comme l'on dit, faire « son » analyse avec vous.

Tout cela, cette rencontre de deux libertés, aujourd'hui, dans la société telle qu'elle est devenue, une société néohygiéniste de méfiance obligée accordée à l'Autre toujours potentiellement trompeur, une société qui s'auto-pousse donc, nécessairement, au contrôle, à l'évaluation, et à l'accréditation maximale – ou prétendue telle –, celle de l'État, tout cela à un prix. Celui que vous demande votre psychanalyste, et qui doit être essentiellement, prioritairement, orienté à cette fin : protéger cette rencontre, dans le réel, cette *tuchè*, de deux libertés confrontées à la parole, cet intime, ce « concubinage » alla jusqu'à

dire Lacan, hors de la présence regardante, un peu trop regardante pour être honnête d'un tiers. De tout tiers.

Les accrédités de tous bords se privent, désormais, de cette possibilité en se livrant au contrôle d'un tiers, pas n'importe quel tiers, de l'État, lequel, il faut le savoir, n'a jamais demandé que cela, il est d'ailleurs institué pour ça : contrôler ! *Surveiller ET punir*, disait en son temps Michel Foucault.

Le médecin psychiatre et le psychologue clinicien devront ainsi « s'faire » (il y a ici le retour à une topologie non moëbienne de la sphère, avec donc un dedans et un dehors bien délimités, exclusifs l'un de l'autre) s'faire accréditer. On peut penser qu'ils seront assez « formés », au sens universitaire et hospitalier du terme, en psychopathologie, pour être aisément accrédités par les instances étatiques. Pourquoi donc se refuser une telle offre ? Le psychothérapeute a voulu son accréditation étatique, il l'a. À lui maintenant de démontrer sa « formation » : est-il bien formé comme l'État le souhaite ? On verra. Restent les psychanalystes qui n'auront pas été pour rien dans cette affaire, sortes de pompiers-pyromanes de la chose. La plupart n'auront pas de mal à se faire reconnaître, en tant que psychiatres qu'ils n'auront jamais renoncé à être, ou en tant que psychologues qui perdurent comme tels dans les institutions de soins psychiatriques ou généraux. Pourquoi, là aussi, se refuseraient-ils la main tendue de l'État qui vise à officialiser, en même temps que garantir, qu'il s'agit là de « bons » psychothérapeutes auxquels le public peut faire toute confiance ?

Restera le psychanalyste, appelé jadis « ni-ni », qu'il faudra maintenant dénommer « ni-ni-ni » : ni psychiatre, ni psychologue, et ni, même pas, psychothérapeute d'État... Ce psychanalyste « ni-ni-ni » sera, encore plus qu'avant, séparé des autres psys, voire plus encore, car la manip' aura aussi consisté à l'éloigner significativement de ses confrères psychanalystes reconnus préfectoralement et mutés désormais en psychothérapeutes d'État. Division et mort par étouffement, disions-nous plus haut...

Alors, oui la psychanalyse est une discipline mortelle, puisque l'on cherche, – et ce n'est bien sûr pas la première fois, et même, ça n'arrête pas depuis le commencement, Freud y ayant constamment eu affaire –, puisque l'on cherche à la tuer, à l'anéantir par des attaques en règle qui visent à réaliser son élimination par le moyen de la division en ses rangs et l'étouffement dans sa plus pure spécificité.

Pourtant, elle n'est pas morte, puisqu'elle mord encore... Car, d'entrée de jeu, disons-le tout net, clairement, gravement s'il le faut : depuis Platon, c'est la vieille injonction philosophique, philosopher, c'est apprendre à mourir. Eh bien, psychanalyser, en quelque sorte, c'est tout le contraire. Psychanalyser, c'est apprendre à vivre.

C'est la raison pour laquelle, cette psychanalyse, elle mord à pleines dents dans la science comme dans la religion, interrogeant les

fondements d'émergence subjective de la première, montrant les ressorts collectifs de la seconde. Et de temps en temps, à force de mordre, ici ou là, elle arrive à faire des... mordus. Des mordus de la psychanalyse, des mordus par Freud, des mordus par Lacan, et quelques autres... Des mordus qui rencontrent que l'inconscient n'est pas qu'une simple hypothèse, que l'inconscient ça existe, parce que l'inconscient, « le leur », si l'on peut dire, et dans une certaine équivoque signifiante, ils le rencontrent chaque jour sur le divan, dans leurs rêves ou encore dans leur vie quotidienne au travail, aussi bien que dans leur rapport journalier à l'autre.

Mais, pourquoi en veut-on tant que ça à cette malheureuse psychanalyse freudienne ?

Parce que, semble nous répondre Élisabeth Roudinesco,

« la psychanalyse est-elle la seule doctrine psychologique de la fin du XIX^e siècle à avoir associé une philosophie de la liberté à une théorie du psychisme. Elle est en quelque sorte une avancée de la civilisation contre la barbarie. C'est d'ailleurs pourquoi elle a remporté un tel succès pendant un siècle dans les pays marqués par la culture occidentale : en Europe, aux États-Unis, en Amérique latine. Malgré les attaques dont elle fait l'objet et malgré la sclérose de ses institutions, elle devrait dans ces conditions être capable, aujourd'hui encore, d'apporter une réponse humaniste à la sauvagerie douce et mortifère d'une société dépressive qui tend à réduire l'homme à une machine sans pensée ni affect. »¹

Et quel est le modèle actuel de l'homme qui se refuse à être réduit à une machine sans pensée ni affect ? Il semblerait bien que, s'il n'en reste qu'un, ce soit le psychanalyste, c'est-à-dire, cet homme qui se refuse à être accrédité par qui que ce soit, par quelque autorité quelle qu'elle soit, cet homme libre, non « machiné », qui échappe à l'évaluation, au contrôle, à la garantie..., cet homme dont l'unique éthique est celle du *bien dire*, cet homme qui apprend à ne plus céder sur son désir, à sortir de la culpabilité, et à s'autoriser, *in fine*, à manquer à l'Autre...

Cet homme, c'est le psychanalyste.

Le psychanalyste, allons-y, parlons-en. Pas de psychanalyse, sans le psychanalyste, rappelons-le, le seul à lutter aux côtés des pulsions de vie, contre la pulsion de mort, de mort, notamment, de la psychanalyse, programmée *hic et nunc*, ici et maintenant, en France, depuis l'arrivée des décrets d'application qui ne visent qu'à promouvoir le *cognitivism*, la psychothérapie cognitivo-comportementaliste et toute l'idéologie a-subjective, évaluable et contrôlable des sciences « cognées » comme je les appelle, affectueusement bien sûr !

Le psychanalyste, dont je parle, restera-t-il ce psychanalyste contraint, par restriction de son champ de clientèle, à ne pratiquer que

1. Élisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?* Paris, Fayard, 1999, p. 83.

la psychanalyse sous la forme, proprement mythique, dite de la cure-type ?

Jacques Lacan, dans son article intitulé *Les Variantes de la cure-type*², fustige, jusqu'à ridiculiser cette appellation due au psychanalyste français de la génération précédente, Maurice Bouvet ; il dit, dans la séance du 12 octobre 1968, lors du Congrès de l'École freudienne de Paris, tenu à Strasbourg et consacré aux rapports de la psychanalyse aux psychothérapies³ : « cette formule répugnante que nous devons à M. Bouvet : cure-type – pourquoi pas cure-pipe ? ».

Ma réponse est non ! Car, Lacan, dans cet article des *Écrits*, répondra lui-même un peu plus loin⁴ :

« la question des variantes de la cure [...] nous incite à n'y conserver qu'un critère, pour ce qu'il est le seul dont dispose le médecin qui y oriente son patient. Ce critère, rarement énoncé d'être *pris pour* tautologique, nous l'écrivons : une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste. »

Voilà... ainsi énoncé, le point d'où nous pouvons partir, l'axe de ce qui se met en place pour chaque cas en cette discipline. Partons de là, si vous le voulez bien, et si vous voulez m'y suivre.

« La psychanalyse est la cure qu'on attend d'un psychanalyste. »

Rien d'autre ?

Rien d'autre ! Ça suffit déjà pas mal.

... Mais, ceci admis, tout de suite, surgit une première question : Où y-a-t-il *un* psychanalyste ?

On sait qu'il y en a. On sait même qu'il y en a beaucoup. Je veux dire qu'on sait qu'il y en a beaucoup qui y prétendent. Mais est-il si facile de dire à quoi cela pourrait se reconnaître ?

On peut néanmoins supposer qu'il existe, *a minima*, quelqu'un qui devrait savoir ce que c'est qu'un psychanalyste : c'est le psychanalyste lui-même ! Et, jusqu'à présent, l'on peut penser, qu'il n'y a même que lui qui puisse le savoir. C'est même ce savoir qui seul, peut l'y autoriser. Donc pas l'État, pas même son institution psychanalytique, ni même encore son psychanalyste (ce qui n'empêche pas ce dernier d'avoir, parfois, son mot à dire). C'est précisément là que prend tout son sens, et rien que son sens, celui que Lacan visait en faisant figurer la phrase suivante dans les statuts de son École... oh ! Scandale dans le Landernau ipéiste :

« Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. »

2. Jacques Lacan, *Les Variantes de la cure-type*, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 324 et 329.

3. Jacques Lacan, *Lettres de l'École freudienne de Paris*, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, n° 6, octobre 1969.

4 Jacques Lacan, *Les Variantes...*, p. 329.

Bien sûr, pour les non-avertis, il faut préciser immédiatement, que ce « lui-même » ne signifie nullement un « soi-même », que l'analyste ne doit s'autoriser en rien de son petit Moi, ou petit Surmoi, ou de son « je » grammairien, mais de ce « lui-même », c'est-à-dire de cette position tierce en lui, de cette place en troisième personne, que son inconscient occupe.

Néanmoins, la question ne se pose pas tout à fait comme cela pour celui ou celle qui vient lui demander, sinon une analyse, à tout le moins, le tempérament de ses symptômes. Ce que la personne qui vient demander quelque chose à un psychanalyste attend, ça dépend, en fait, de l'idée qu'elle se fait d'un psychanalyste, surtout au départ. Ainsi, toute la question, vous pouvez l'entrevoir dès maintenant, va être, *ipso facto*, versée au compte d'une autre question de la psychanalyse, celle du *transfert* en tant qu'il serait spécifique de la psychanalyse.

De son côté, lui, le psychanalyste, c'est ici l'une des premières choses qu'il a à analyser : Qu'est-ce qu'on attend de moi comme psychanalyste ? Que je fasse un diagnostic ? Que je donne des médicaments ? Que j'organise une hospitalisation en milieu psychiatrique ? Que je donne des recettes ? Que je pratique l'une des cinq cents psychothérapies, mais surtout pas de psychanalyse ? Que je comprenne quelque chose, et tout de suite ? Que j'autorise le sujet à pleurer ? À se plaindre ? À gémir ? À m'engueuler ? À me mentir, me « couillonner » ? À me faire céder, de préférence complètement, sur mes honoraires... ? À s'aimer, j'allais dire, tout simplement ?

En tout cas, ledit psychanalyste, il vaudrait mieux qu'il puisse avoir une idée assez solide de ce que, de lui, on *doit* attendre. Et ça, cela ressortit de sa formation, de la formation du psychanalyste.

Il y a une expérience de ce qu'on attend d'un psychanalyste. Cette expérience a, aujourd'hui, plus d'un siècle d'existence. Est-elle toujours la même, en 2004 (*a fortiori* en 2011 !), que celle qu'elle fût, pour Freud et ses élèves, dans la Vienne des années 1890 aux années 1930, que celle qu'elle aura été, pour Lacan et ses élèves, entre 1953 et 1980 ?

L'expérience de ce qu'on attend d'un psychanalyste aujourd'hui, quelle fonction cela joue-t-il dans ce qu'on a coutume d'appeler la « formation » du psychanalyste ?

La formation ? C'est-à-dire dans ce que le psychanalyste doit savoir de lui-même en tant que psychanalyste. Le sachant il pourra dès lors s'exposer au demandeur dans un mode de présence qu'il rencontrera comme n'ayant plus grand chose à voir, ou à faire, avec ceux, imitatifs, dégradés mais néanmoins narcissiques qu'arborent bien trop souvent, accrédités ou non, les psychothérapeutes, les psychologues ou les psychiatres. À leur décharge, il faut bien dire qu'ils ont, la plu-

part du temps, emprunté cela, ces petites mines sucrées, aux psychanalystes eux-mêmes. C'est donc un juste retour des choses. Regardez-vous, en eux, à ce miroir qu'ils vous tendent ; c'est exactement cela qu'il ne vous faudrait plus être, si vous ne voulez pas mourir au champ d'horreur de la psychanalyse. Ou alors, faites-vous accréditer comme « psychothérapeutes », et vous pourrez plastronner. Vous serez devenus des petits bénis par l'État ; et même des bénis-oui-oui !

Qu'est-ce que l'on sait ? Ce que l'on sait, c'est que le psychanalyste doit répondre à une certaine demande..., mais pas à une autre. Oui ! Mais laquelle et laquelle ? Vous voyez, ce n'est pas, comme l'on répète bêtement, que « le psychanalyste ne répond pas à la demande ». C'est plutôt qu'il ne répond pas à certaines demandes – c'est-à-dire qu'il les laisse à d'autres, toujours bien contents de répondre à toutes ou presque –, pour mieux répondre à une seule, qui est d'ailleurs celle qui correspond, qui s'emmanche au désir de, lui, l'analyste : « Qu'il y ait de l'analyse. » C'est la formule la plus simple qu'avait trouvée Lacan pour dire ce désir de l'analyste.

Rappelez-vous, c'est comme ça que ça a commencé : l'hystérique et Freud, le premier psychanalyste, car le premier médecin à ne plus faire le maître. Pourquoi je dis que ça s'est emmanché ? Parce que l'hystérique et le psychanalyste sont deux chercheurs de vérité. Ils ne l'ont pas, la vérité, ils la cherchent ! Ils sont faits, *littéralement* (même si, compris dans ce terme, l'on entend que, par moment, ça « rôle » un peu), ils sont faits, littéralement pour « s'entendre ». « Avec lui, dit-elle, je m'entends bien. » Même si ça « rôle » un peu. Comme dans le coït !

Chercheurs de vérité donc ! Eh oui, la question de *la vérité*, dans la psychanalyse, est dans le coup. La vérité y est, à chaque fois, à chaque cas, engagée. Et le psychanalyste y est lui-même entièrement dedans engagé. Il ne peut y être, engagé, que du même bord : en vérité. Lacan rappelait toujours qu'on ne pouvait, en ce domaine, se donner des airs. Des airs de psychanalyste, justement. Que ça ne tient pas. Bien sûr, beaucoup se sont précipités à vouloir démontrer le contraire. Ils se sont donnés des airs de Lacan. Tel faisant son séminaire debout, comme lui ; tel faisant des calembours hermétiques à n'en plus finir ; tel cherchant à être encore plus affecté de gongorisme ou de dandysme papillonnant que le maître ; tel s'acharnant à pratiquer, stupidement car systématiquement, des séances encore plus courtes qu'il n'avait déjà subies chez Lacan, etc.

Alors que la vérité, c'est quelque chose qui est de l'ordre de *la présence*. À ne s'y pas tromper. Car c'est de l'ordre de la « présence de la vérité » dont il s'agit, en effet, dans la psychanalyse. Elle est là, présente, bien que très difficilement connaissable, ladite vérité. Et connaissable par soi-même (*Selbsverständlich*, comme dit Freud).

Non, la vérité n'est pas connaissable, en tout cas pas directement, en tout cas qu'à moitié, moitié par moitié, moitié de la moitié, etc. – la vérité, arrivera à énoncer Lacan, ne peut que se « mi-dire » –, ce qui ne l'empêche nullement d'être là, bien présente. Sous quelle forme ? Très simplement et concrètement, sous la forme de ceux que nous « adoptons » (Lacan) comme patients, comme analysants. Car, ces sujets analysants, ils *sont* la vérité. Et c'est de là que tout analyste doit partir. Lacan montrera alors, concernant la vérité, qu'il n'y a *de vérité que du sujet*. C'est pour cela que les sujets sont inconnaisables, puisqu'ils sont la vérité, et leur symptôme l'incarne, ladite vérité. Ce qui ne veut donc pas dire qu'on ne peut rien en savoir. Bien au contraire !

Dès lors une question, si le psychanalyste ressortit d'une présence, et si la vérité s'expose de même, il s'agirait de savoir ce que la présence du psychanalyste a à faire avec la présence de la vérité ? Et d'abord, est-ce la même ?

C'est la même, et ce n'est pas la même. C'est, en tout cas, parce qu'il existe cette présence de l'analyste qui, il faut bien le dire, n'est due qu'à son parcours subjectif, effectué sur le divan, au travers de la question de sa *castration*, que la vérité peut d'autant mieux se rendre présente, car elle se trouve alors, comme s'exprime Freud, *heimlich*, chez elle, en famille, *at home*, si vous préférez l'anglais.

Nous dirons que la présence de l'analyste et la présence de la vérité sont toutes les deux placées sur la même surface topologique moëbienne, dite unilatère, d'une bande dite de Moëbius, un huit intérieur, celle que Lacan utilise pour « montrer » ce qu'il en est de la structure du sujet. Cependant, ces deux présences ne sont pas au même endroit, mais l'une a un temps d'avance sur l'autre, un tour, en son parcours des deux tours de la boucle pour revenir au point de départ. C'est-à-dire que l'une se trouve alors comme à l'envers de l'autre, comme en opposition de phase. Gageons, au mieux, et logiquement, que c'est la présence du psychanalyste qui doit avoir ce tour d'avance dans le parcours.

Le décalage des deux présences n'empêche aucunement la *rencontre*. Bien au contraire, comme l'expérience humaine le démontre tous les jours. Ainsi, c'est parce que le psychanalyste en sa présence a un *temps d'avance*, ce temps d'avance qui lui permet d'avoir un tour d'avance sur le parcours de la bande de Moëbius, qu'il acquiert une qualité de « présence » qui appelle et peut « répondre » à la présence de la vérité du sujet. C'est encore cette présence de la vérité du sujet qui nécessite de définir, de cerner, pour le psychanalyste, une, « sa » position.

Sa *position*, Lacan en dit déjà quelque chose d'assez serré, au moment où, dans le séminaire sur *Le Transfert*, il s'interroge sur la

présence qu'il appelle « réelle », dans la séance du 3 mai 1961, première séance qu'il consacre au commentaire de la trilogie des Coûfontaine, de Claudel. Il s'agit d'y repérer la question du signifiant du manque, le grand *Phi*, le phallus en tant que symbolique :

« Notre fonction, notre force, notre devoir, est certain, et toutes les difficultés se résument à ceci – il faut savoir remplir sa place, en tant que le sujet doit pouvoir y repérer le signifiant manquant. Et donc, par une antinomie, par un paradoxe qui est celui de notre fonction, c'est à la place même où nous sommes supposés savoir que nous sommes appelés à être, et à n'être rien de plus, rien d'autre, que la présence réelle, et justement en tant qu'elle est inconsciente.

Au dernier terme, à l'horizon de ce qu'est notre fonction dans l'analyse, nous sommes là en tant que ça – ça, justement, qui se tait, et qui se tait en ce qu'il manque à être. Nous sommes au dernier terme, dans notre présence, notre propre sujet, au point où il va s'évanouir, où il est barré. C'est pour cette raison que nous pouvons remplir la même place où le patient, comme sujet, lui-même s'efface, et se subordonne à tous les signifiants de sa propre demande. »⁵

D'où une dernière et provisoire question : À quel moment de son entrée dans cette topologie moëbienne, c'est-à-dire à quel moment où il l'a constaté, où il est constaté aussi, par exemple par son rapport à son propre analyste ou son contrôleur, que ça devient manifeste, solide, irréversible, cette présence de l'analyste, cette place, en somme cette *position*, à quel moment on peut, ce « jeune » analyste, lui permettre ou non de se mettre en face de ce qu'on attend de lui ?

Je vous laisse sur cette question, casse-tête de tous les temps des institutions analytiques et de leurs didacticiens.

5. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, 2001, p. 319. N'est-il pas alors étonnant que l'hagiographie savante fasse constamment remonter l'introduction, l'émergence de cette expression « sujet supposé savoir », comme rejetée d'abord, comme « une supposition induite » (Lacan), à la séance du 15 novembre 1961 du *Séminaire IX* suivant : *L'Identification ?* Dernier exemple : Paul-Laurent Assoun, *Lacan, « Que Sais-je ? »* n° 3660, Paris, Puf, 2003, p. 98.

V

Remarques pour une théorie de la clinique La théorie de la clinique lacanienne *pas sans* la théorie de la clinique freudienne

juin 2005 - avril 2007

Depuis la dissolution de l'École freudienne de Paris en 1980 et la disparition de Lacan l'année suivante, un certain nombre d'écrits reviennent régulièrement pour soutenir la possibilité suivante. La lecture d'un certain nombre d'articles laisse même envisager que l'invention du nœud borroméen et de ce qu'il montre de la théorie de la clinique psychanalytique avec Lacan pourrait permettre l'abandon pur et simple des catégories de névrose, psychose et perversion.¹

Le propos de leurs auteurs – qui traitent tous du statut du savoir psychanalytique dans la psychanalyse –, souligne en fait une seule et même chose : on ne voudrait décidément rien savoir de ce qui s'invente.

Lacan cependant invente RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire). Qu'aurions-nous besoin, dorénavant, d'interroger ceux-ci, de maintenir la théorie de la clinique freudienne névrose, psychose et perversion, jugée trop médicale et surtout incompatible avec l'invention que promeut la psychanalyse lacanienne avec le ternaire de Lacan : RSI ? Plus encore cette théorie de la clinique et ce ternaire ne s'avèrent-ils pas bons à penser en exclusion définitive l'un d'avec l'autre ?

C'est sur cette question que je me suis mis à rechercher comment Lacan, dans les toutes dernières années de ses interventions publiques et de son enseignement, autour de 1975, parlait et de la théorie de la clinique et d'RSI. Qu'ai-je (re)trouvé ?

Qu'il en parlait... ensemble ! Loin de laisser de côté la classique et freudienne théorie de la clinique, voire de chercher à l'abandonner

1. Voir entre autres Bernard Casanova, « Éclats de clinique », *Revue du Littoral*, n° 42, « Éclats du fétiche », EPEL, mai 1995, p. 63-70.

lorsqu'il parle d'RSI, loin de négliger RSI lorsqu'il aborde la théorie de la clinique susdite, c'est impliqués l'un avec l'autre, imbriqués l'un dans l'autre qu'il avance ses remarques.

Je pourrais ici prendre plusieurs exemples ; un seul, je pense, suffira à faire entendre la simultanéité que j'évoque.

Nous sommes aux Journées de l'École freudienne de Paris de novembre 1975². Lacan est amené, comme d'habitude, à conclure. Entre autres choses, il fait savoir ce qu'il lui est venu à la suite d'une communication qui portait sur la perversion.

De quoi s'agissait-il ?

« Il s'agissait de la *Verleugnung* et de la perversion. À cette occasion, je me suis aperçu que le terme de "désaveu" que hélas j'ai sanctionné moi-même, n'était pas approprié. À la vérité, je l'ai sanctionné mais ce n'est pas moi qui l'ai avancé. Je crois que le terme de démenti est plus approprié. »

Que constate-t-on ? Que Lacan ne rechigne pas à parler de la théorie de la clinique freudienne névrose, psychose et perversion, et ce toujours en cette époque tardive de son enseignement, en plein « Nœud-bo », à une période donc où le ternaire RSI pourrait rétrospectivement sembler avoir envahi exclusivement tout le paysage lacanien. Pourquoi démenti ? La suite l'explique.

« Un démenti, d'où peut-on le recevoir ? On ne peut le recevoir que du réel, et c'est bien en quoi la vérité y est intéressée, parce que la vérité, je l'ai dit, ne peut que se mi-dire, mais elle ne peut concerner que le réel. C'est de cela qu'il s'agit. »

Le démenti, le sujet le reçoit comme une découverte, et ce qui se découvre pour lui à cet instant lui arrive dans un rapport subjectivement spécifié au réel, un rapport « certain » :

« Le rapport de ce démenti avec le réel est certain. »

Pour préciser cela, Lacan traite d'un concept théorique de la théorie de la clinique freudienne avec ses propres catégories : le réel et la vérité qui, pour lui, est attenante. Même si elle ne peut que se mi-dire, elle est tout de suite « intéressée » lorsqu'entre en jeu la question du réel.

Mais si *Verleugnung*, traduit désormais par « démenti », un démenti qui est reçu par le sujet en provenance du réel, a amené Lacan à introduire son ternaire par la dimension du réel, il ne peut en rester là et c'est l'ensemble d'une structure de la théorie de la clinique freudienne, la perversion, qui va être mesurée à l'aune de son ternaire. Il faut d'abord en passer par le névrotique, l'aspirant pervers, pour dégager l'enjeu.

2. Lettres de l'École freudienne de Paris, Lettre n° XXIV [Journées des 8 et 9 novembre, Archives 1975], Document EFP, juillet 1978, p. 247-250.

« C'est vrai, la perversion existe mais, chose étrange, nous ne savons pas comment. Nous savons seulement que le névrotique aspire à y trouver sa satisfaction et qu'y aspirant, il n'y réussit pas. »

Avec le névrotique l'imaginaire fait retour. Lacan peut dès lors revenir à la perversion, maintenant dans un double rapport, et à R (un rapport d'inclusion) et à I (un rapport de... non-rapport, une exclusion).

« Est-ce à dire que la perversion est de l'ordre de l'imaginaire ? Certainement pas puisqu'aussi bien comme je l'ai dit tout à l'heure, la perversion à l'occasion est incarnée. Elle l'est même souvent. C'est peut-être en quoi elle participe de quelque transgression.

Mais elle participe aussi du même coup de quelque mirage, puisqu'aussi bien c'est à quoi ai-je dit, le névrotique aspire. Ce qu'il y a d'inouï, c'est qu'il espère y atteindre.

C'est bien en quoi on voit que la vertu de l'espérance est sans espoir. »

Ainsi Lacan, loin d'abandonner ici, mais encore ailleurs, les structures freudiennes de la théorie de la clinique, les conserve pour s'en servir dans le repérage des coordonnées de son ternaire RSI.

La théorie de la clinique psychanalytique de Freud n'est pas abandonnée, elle est interrogée à partir de sa propre expérience de la théorie de la clinique, et à condition de laisser cette théorie de la clinique travailler avec RSI, mais travailler comme l'on dit qu'en vieillissant un meuble « travaille »...

Contemporaine des Journées de novembre 1975, la première séance du 18 novembre 1975 du séminaire *Le sinthome* confirme notre enquête.

À ce séminaire, Lacan maintient ensemble ternaire RSI et théorie de la clinique freudienne.

« Ce n'est pas que soient rompus le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel qui définit la perversion, c'est qu'ils sont déjà distincts et qu'il en faut un quatrième qui est le sinthome en l'occasion, qu'il faut supposer tétraédrique ce qui fait le lien borroméen, que perversion ne veut rien dire que version vers le père et qu'en somme le père est un symptôme ou un saint-homme comme vous le voudrez. »³

Dès lors, on constate que Lacan ne paraît pas avoir été tenté, même sur le tard, de prendre l'option que certains auteurs lacaniens suggèrent dans leurs propos : faire rupture avec la classique théorie de la clinique freudienne, névrose, psychose et perversion, au profit d'une théorie de la clinique d'RSI.

3. Jacques Lacan, *Le sinthome, séminaire 1975-1976, Le Séminaire, Livre XXIII*, Paris, Le Seuil, 2005, 1^{re} séance du 18 novembre 1975, p. 11-25.

Ainsi qu'il l'a toujours mis en œuvre depuis la conférence (inédite) du 8 juillet 1953, *Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*, il ne traite pas de l'un des trois registres sans les deux autres, pas plus qu'il n'aborde l'une des deux théories en question sans l'autre. Il cherche ainsi à tirer le maximum de profit heuristique. Sa méthode consiste, quoi qu'il arrive, à ne pas lâcher la théorie de la clinique psychanalytique de Freud. Les structures de la théorie de la clinique existent dans le discours, névroses, psychoses, perversions s'y rencontrent, mais comment elles existent, cela est un peu plus difficile à cerner. On sait que cette remarque est particulièrement vraie pour la psychose et la perversion. Concernant la perversion, en ces Journées de novembre 1975, Lacan fait part de cette difficulté, qui reste entière.

VI

Du féminin et de la dimension réelle du transfert

4 décembre 2005

« Il ne faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre, con ou pas. »

Jacques Lacan, *Encore*, p. 50.

Ainsi, je sais que je ne vous convaincrain pas, d'entrée de jeu, que le féminin, c'est la dimension réelle de l'amour de transfert. Je n'ambitionne, seulement, que de vous le faire sentir, entendre, approcher un tant soit peu.

1. La notion d'être

Tout au long du séminaire *Encore*, de 1972-1973, Lacan est aux prises avec la notion d'*être*. L'être tel qu'Aristote nous l'a glissé sous les pieds, depuis à peu près vingt-quatre siècles, lequel être s'est vu prolongé, depuis plus de deux mille ans par les développements du christianisme.

Lacan, lui, ne verra dans la question de l'être que la cassure de l'expression *l'être sexué*. Il n'acceptera, on le sait, comme seul être que l'être parlant, le *parlêtre*, comme il dit.

Enlevez le *sexué* de *l'être sexué*... vous obtenez *l'être*, dont personne ne sait clairement ce que c'est, au fond, mais dont tout le monde, à un moment ou à un autre, a rêvé. *L'être, c'est un rêve*. Un rêve d'être. Des êtres, alors, à partir de ce moment-là, ça pullule. Il y en a partout. En tout cas, cela devient bien ce que c'est, un être, c'est *hors sexe* ! Comme l'Être premier parmi tous, le *primum inter pares*, l'Être Suprême, *Dieu*, quoi !, pour l'appeler par son nom, imprononçable, c'est *le type même de l'être asexué*. *L'être ça appelle l'amour* et

l'appelle, qui plus est, dans *l'infinitude*. Ça ne s'arrête plus jamais. Puisque l'amour est, lui-même, hors-sexe. L'amour, ce n'est pas le désir, ces deux-là n'étant pas plus la jouissance, laquelle, elle, d'un côté comme de l'autre peut alors s'en donner à cœur-joie ...

2. L'amour s'en mêle

Mais voilà que l'amour s'en mêle, s'y mêle, s'en emmêle. Car l'amour, voyez-vous, de l'être, aime l'âme. Drôle d'idée, mais c'est comme ça.

À quoi tout cela nous est dû ? À la psychologie, c'est-à-dire ce à quoi elle se résume de s'y réduire : ce que l'on appelle les supposés psychologiques. La psychologie, c'est bien simple, c'est ce qui a pris ouvertement le relais d'Aristote et de l'aristotélisme, que le christianisme s'était fait un devoir, un devoir intéressé bien sûr, de maintenir au fil des siècles.

« Les supposés psychologiques grâce à quoi tout cela a duré si longtemps, je suis de ceux qui ne leur font pas une bonne réputation. On ne voit pas pourtant pourquoi le fait d'avoir une âme serait un scandale pour la pensée – si c'était vrai. Si c'était vrai, l'âme ne pourrait se dire que de ce qui permet à un être – à l'être parlant pour l'appeler par son nom – de supporter l'intolérable de son monde, ce qui la suppose y être étrangère, c'est-à-dire fantasmatique. Ce qui, cette âme, ne l'y considère – c'est-à-dire dans ce monde – que de sa patience et de son courage à y faire tête. Cela s'affirme de ce que, jusqu'à nos jours, elle n'a, l'âme, jamais eu d'autre sens. »¹

3. L'âme âme l'âme... hors-sexe

Lacan va alors se permettre, une fois de plus d'équivoquer, de se soutenir, à cet instant, de sa notion de *lalangue*, et de ce que celle-ci lui autorise, sans aucune difficulté..., sinon d'écriture :

« mais simplement en me permettant de dire qu'on âme. J'âme, tu âmes, il âme. Vous voyez là que nous ne pouvons nous servir que de l'écriture, même à y inclure jamais j'âmais.

Son existence, donc, à l'âme, peut être mise en cause - c'est le terme propre à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant en effet que l'âme âme l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire. Le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est hommo-sexuelle, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire.

Ce que j'ai dit tout à l'heure du courage, de la patience de l'âme à supporter le monde, c'est le vrai répondant de ce qui fait un Aristote déboucher dans sa recherche du Bien sur ceci, que chacun des êtres qui sont au monde ne peut s'orienter vers le plus grand être qu'à confondre son bien, son bien propre, avec celui même dont rayonne

1. Jacques Lacan, *Séminaire, Livre XX, Encore* [1972-1973], Paris, Le Seuil, 1975, séance du 13 mars 1973, p. 79.

l'Être suprême. Ce qu'Aristote évoque comme la φιλία, à savoir ce qui représente la possibilité d'un lien d'amour entre deux de ces êtres, peut aussi bien, à manifester la tension vers l'Être Suprême, se renverser du mode dont je l'ai exprimé – c'est au courage à supporter la relation intolérable à l'Être suprême que les amis, les φίλοι, se reconnaissent et se choisissent. L'hors-sexe de cette éthique est manifeste, au point que je voudrais lui donner l'accent que Maupassant donne à quelque part énoncer cet étrange terme de Horla. Le Horsexe, voilà l'homme sur quoi l'âme spécula. »²

J'espère que vous comprenez un peu mieux en quoi ces notions aristotéliennes – sur lesquelles nous vivons toujours, le monde étant beaucoup plus aristotélien, encore aujourd'hui, qu'on n'est prêt à le croire –, ces notions d'*être*, d'*âme*, d'*âmmmmour*... C'est-à-dire de quoi ? Eh bien, de tout ce que ce monde a entretenu pour faire *barrage au sexe, au sexuel, au sexué*. De tout ce champ ou chant du monde, c.h.a.m.p et c.h.a.n.t, qui se veut et se tient *hors-sexe*, dans l'*asexué* radical bien que défensif, ce qui veut dire, toujours à recommencer. Je ne sais pas si vous y avez un peu songé, mais ce qu'on appelle la Morale (morale générale, morale des familles, morale bourgeoise, morale sexuelle, en somme toutes les morales concevables et, de les avoir, par endroits, localement rebaptisées « éthiques » ne change rien à l'affaire), ce qu'on appelle la Morale, n'est rien d'autre que cet aristotélisme christianisé qui perdure depuis plus de vingt siècles pour nous protéger du sexe. Du sexe ? C'est-à-dire du *trou*, de la *faille*... en un mot du féminin et de la jouissance supplémentaire y attenante, quelques fois possible, pas toujours, bien qu'indicible, mais *éprouvable*... quelle horreur ! Et, comble du comble, par chacun des sexes anatomiques, bien qu'en proportion variable. Question, on le sait, de *pas-tout*. Pas-tout dans la fonction phallique... ce que la Morale, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, réproouve. *La Morale aime bien le phallus*. C'est son *objet de prédilection*, et la *jouissance phallique son horizon de maîtrise*. Dans quel but croyez-vous que ce qu'on appelle désormais les sciences juridiques – c'est-à-dire, tout bonnement le Droit – ont été inventées ? Sinon pour s'occuper, dans un but de justice distributive, de « répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance » ?³

4. S'absenter à elle-même, à lui-même, atteindre au féminin

Voilà où nous en sommes arrivés. Ou bien on est dans l'*asexué*, le *hors-sexe* avec la *fonction phallique* qui a pour visée de boucher le trou et qui ne débouche que sur la jouissance du même nom, jouis-

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, séance du 21 novembre 1972, p. 10.

sance exclusive, mais pas toujours ; ou bien on est dans le sexué, ce qui se heurte immédiatement au fait qu'*il n'y a pas de rapport sexuel*, sous entendu inscriptible dans la structure, bien que les femmes... quelques femmes... et même certains hommes... à se situer du côté du pas-tout phallique, à faire ce « choix », éprouveraient quelque chose qui, quand même, viendraient quelque peu, de temps en temps, écorner un petit peu la formule canonique lacanienne du « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Ce qui veut dire quoi ? Ce qui veut dire que là, dans ces circonstances, quelque chose du corps de l'Autre, du *corps de l'Autre comme Autre*, différent sexuellement, c'est-à-dire aussi unique dans sa différence même, serait atteint, au moyen d'une *jouissance pas-toute phallique*, au moyen d'une jouissance qui, en cet instant, sans identifier la jouisseuse (excusez-moi, je ne sais pas l'appeler autrement pour l'instant), sans identifier la jouisseuse avec quoi ? Avec le grand Autre, puisque si c'était le cas, la jouisseuse en question, nous l'appellerions... Dieu. Non, la jouisseuse en question n'est pas Dieu, sauf dans la folie, mais alors elle est quoi ? Elle est une pas-toute *La femme*, c'est-à-dire qu'elle accepte d'*accueillir-éprouver* l'existence en elle de cette part d'elle-même, qui l'absente à elle-même en tant que sujet, cette part qu'ici, *encore*, nous appelons le *féminin*, chez elle, une femme... comme chez lui, un certain homme qui n'est pas, pour autant, un homme incertain !

5. ... se mêment dans l'Autre, ἵστυερία

« Mais il se trouve que les femmes aussi sont amoureux, c'est-à-dire qu'elles âment l'âme. Qu'est-ce que ça peut bien être que cette âme qu'elles âment dans leur partenaire pourtant homo jusqu'à la garde, dont elles ne sortiront pas. Ça ne peut en effet les conduire qu'à ce terme ultime - et ce n'est pas pour rien que je l'appelle comme ça - ἵστυερία que ça se dit en grec, l'hystérie, soit de faire l'homme, comme je l'ai dit, d'être de ce fait homosexuelle ou horssex, elles aussi - leur étant dès lors difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se mêment dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir Autre pour en être. »⁴

6. L'hystérie

ou le pousse-au-jour horssex de l'amour

Donc, à bien lire Lacan, si cela nous est possible, ici, qu'entendons-nous ? Que *l'amour, si ça consiste à âmer l'âme de l'Autre*, du partenaire, homme ou femme, ça ne réussit pas très bien aux femmes, – mais est-ce que ça réussit mieux aux hommes ? –, puisque ça les

4. *Ibid.*, séance du 13 mars 1973, p. 79.

pousse à l'ὄστερια, ça les pousse à l'hystérie, pourquoi ? Parce que l'amour court toujours... à la *déception*, à la *trahison*, à l'*extinction*, et que l'hystérie, pour échapper à cette vérité, cela consiste à faire l'homme, c'est-à-dire du même, selon la formule lacanienne, soit à être *l'homosexuelle*, voire même plus, puisque ça les pousse des fois, au-delà, c'est-à-dire franchement *horsexe*, – ce qui veut dire hors de leur sexe –, dans une homosexualité (avec un seul « m ») avérée, exclusive, idéologiquement revendicatrice à la gloire du même sexe, du seul sexe que *j'âme* et qui *m'âme*... etc, etc.

7. Le lesbianisme, ou le retour de la question du féminin

Dans cet amour qui *âme l'âme*, c'est-à-dire *l'être de la femme*, l'être indifférencié de la femme, il n'y a pas de place pour le féminin, la question du féminin, laquelle, paradoxalement, réapparaît dans *l'homosexualité féminine* qu'elle vient le plus souvent hanter. Pourquoi ?

Parce que, dans l'homosexualité féminine, le *lesbianisme*, si vous voulez, la question de *la jouissance du corps de l'Autre* réapparaît, et elle est toujours là susceptible de venir comme *écorner l'amour*. C'est une question angoissante parce qu'elle fait réémerger *l'impasse du même*, du *m'âme*, de la *mamme*... de la *mère*, pour une femme !

L'amour, c'est alors ce qui *confond l'âme et la femme*. Il dit qu'il aime la femme, alors qu'il n'âme que son âme, qu'il lui *suppose*, qu'il lui *impose*, celle-ci étant supposée se confondre avec celle-là. Une femme se différencie de l'âme qu'on lui suppose. *Une femme ex-siste à son âme supposée*. J'allais dire, bien heureusement...

« Pour que l'âme trouve à être, on l'en différencie, elle, la femme, et ça d'origine. On la *dit-femme*, on la *diffâme*. Ce qui de plus fameux dans l'histoire est resté des femmes, c'est à proprement parler ce qu'on peut en dire d'infamant. »⁵

C'est peut-être *infamant*, mais ça *les rétablit comme femmes*, c'est-à-dire *différentes*. Différentes de l'âme qu'on leur prête pour qu'on les *âme*...

Et l'âme, vous l'aurez compris, c'est tout juste, précisément, *ce que l'on interpose entre elles et leur corps* afin de se protéger du féminin, de la jouissance Autre des femmes pas-toutes. Ils disent, les hommes, dans leur grande bonté paternaliste, LES protéger d'elles-mêmes... ce qui veut dire *les soustraire au féminin en elles*, cette *part insubjectivable* d'elles-mêmes, qui est aussi cette *source inextinguible d'angoisse*... pour eux, les hommes.

5. *Ibid.*

8. ... car la vraie amour débouche sur la haine

Il ne faudrait donc plus croire à l'amour. *Rencontrer*, plutôt, toute rencontre, sous-entendue dans le *Réel*, que comme *contingente*. Car l'amour ne vise que l'abord de l'être. *L'amour, c'est l'amour de son âme*. Laissons ici l'équivoque signifiante qui ne distingue ni ne départage de quelle âme il s'agit. La sienne ou la mienne ? L'amour, on le sait, est un parfait Narcisse. Car...

« Le rapport de l'être à l'être n'est pas ce rapport d'harmonie que depuis toujours, on ne sait trop pourquoi, nous arrange une tradition où Aristote, qui ne voit que jouissance suprême, converge avec le christianisme, pour lequel c'est béatitude. C'est là s'empêtrer dans une appréhension de mirage. L'être comme tel, c'est l'amour qui vient à y aborder dans la rencontre.

L'abord de l'être par l'amour, n'est-ce pas là que surgit ce qui fait de l'être ce qui ne se soutient que de se rater ? [...]

L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ? Et la vraie amour – assurément ce n'est pas l'expérience analytique qui a fait cette découverte, dont la modulation éternelle des thèmes sur l'amour porte suffisamment le reflet – la vraie amour débouche sur la haine. »⁶

9. Du réel de transfert

Il existe une dimension réelle, ce qui veut dire, prise dans le Réel, qui s'attache au transfert. Plus précisément, à l'amour de transfert, *Übertragungsliebe*, pour parler comme Freud, *hainamoration de transfert*, pour parler comme Lacan.

J'ai pu la repérer et la cerner, en un mot, la montrer, en 2008, dans mon livre *De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan*⁷. Cette dimension était déjà déductible, car sa place était comme par avance marquée et dans l'œuvre toujours à relire de Lacan et, plus fondamentalement encore, dans la méthode qui opère à partir du nouveau paradigme introduit par Lacan dans la psychanalyse freudienne, celui qui ressortit d'RSI, et qui veut dire le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire.

Trois consistances, égales en valeur, nouées en un *nœud borroméen* à trois qui a cette particularité qu'en coupant l'une de ces trois consistances, les deux autres, donc les trois, se retrouvent également libres.

La méthode de Lacan, à partir de ces trois consistances est la suivante : il s'agit, à chaque question fondamentale qui se présente à

6. *Ibid.*, dernière séance du 26 juin 1973, p. 133.

7. Jean-Michel Louka, *De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan*, déjà cité, p. 229.

la psychanalyse, de permettre à celle-ci, la psychanalyse, d'aborder cette question, comme *toute question, dans les trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire*.

La question du transfert, à notre sens, ne pouvait déroger à cette règle.

À l'analyse de ladite question, force nous a été de repérer, comme Lacan le fait lui-même, deux transferts, ou plus exactement deux dimensions du transfert. La première dimension est la *dimension imaginaire du transfert*. C'est celle qui est bien repérée par Freud, au détriment de la menée et de la réussite de ses cures. Freud bute sur le transfert, il y rencontre la meilleure, mais aussi la pire des choses pour la cure.

C'est à propos de cette dimension, qui n'est autre que l'amour dans sa nature la plus couramment *narcissique*, l'*amour ordinaire*, comme dit Lacan, qui vise l'être et l'âme de l'être en question, mais qui n'est que *répétition*, « transfert » de l'amour adressé aux parents de l'enfance. C'est à son propos que Freud invente le terme d'*amour de transfert*. Ce transfert, c'est avant tout le transfert de Freud.

La deuxième dimension est la *dimension symbolique du transfert*, mal dégagée chez Freud, elle reste confondue avec la précédente. Ici, c'est le transfert de Lacan qui, avec sa notion du *grand Autre* introduit la spécificité du Symbolique, c'est-à-dire, la fonction et le champ de la parole et du langage. Quand je parle à l'autre, je fais exister, au-delà de l'autre, l'*Autre, lieu, trésor des signifiants*.

Il s'en est déduit, pour nous, qu'il devait exister une troisième dimension du transfert, *inconnue de Freud, non nommée comme telle par Lacan*, que l'on ne pouvait dénommer qu'en tant que *réelle*, c'est-à-dire *impossible*, Lacan lui-même allant jusqu'à parler du « *nœud du transfert* », lorsqu'il aborde le nœud borroméen dans le milieu des années soixante-dix. Et pour nouer un nœud borroméen, il y faut bien trois consistances, Réel y compris... C'est cette dimension réelle dans ce qui peut toujours garder le nom d'amour de transfert, pour autant que dans l'amour, tout imaginaire réduit, il se rencontre aussi *une dimension réelle de l'amour, c'est-à-dire de l'amour comme impossible*. C'est cette dimension dans le Réel que nous avons étudiée tout au long de notre ouvrage. Car, avec cette dimension du *Réel de transfert*, c'est à *l'école du réel* que nous nous retrouvons, avec ceux qui ne fuient pas dans l'Imaginaire.

10. Le féminin... enfin !

Aujourd'hui, avec vous, lecteurs, j'essaye de faire un pas de plus, en dénommant cette dimension réelle du transfert : *le féminin*.

Pourquoi le féminin ? Parce que, le féminin, ce n'est pas la féminité, laquelle prend son statut de l'Imaginaire. *La féminité, c'est*

quoi ? C'est ce qui fait oublier cette question du féminin en recouvrant le trou que celui-ci ouvre, à chaque moment de la vie, et tout spécialement quand se présente l'angoissant problème de la relation à l'Autre et, plus spécialement, au *corps de l'Autre* qui l'incarne.

Là surgit une question, que nous appelons le féminin, question qui fait *trou dans la féminité*, question que la féminité a pour tâche, habituellement de recouvrir par tous les *artifices* autorisés ou prescrits localement par les valeurs de la Culture en vigueur. C'est-à-dire, ni plus ni moins, par les fantasmes partagés par une majorité qui s'impose dans une Culture donnée.

La féminité a une fonction de bouche-trou... pour la femme. Mais quelques hommes, qui ont fait le « *choix* », terme de Lacan, de se situer dans le pas-tout phallique, sont soumis aussi à cette question du féminin. Sauf, qu'ils n'ont pas, pour ne pas y sombrer, le simulacre de la féminité pour s'en *remparder*. Ils y sont exposés d'autant plus et, s'ils essayent d'y convoquer la féminité, cela a pour immédiate conséquence de les efféminer tout à coup. Et l'on comprend qu'ils n'y tiennent pas plus que cela, puisqu'il ne s'agit pas de ça non plus. Ce que l'on a pu appeler un « *homme féminin* », ou le féminin d'un homme, n'a rien à voir avec un homme efféminé. Ni la féminité d'un homme, ce qui, on l'a vu, n'a aucun, ou presque, aucun sens dans la problématique présentée ici. Pas plus qu'avec un homme châtré. Et la question de l'homosexualité, voire de la transsexualité, reste étrangère au problème qui nous occupe. Nous ne sommes, ici, avec le féminin d'un homme, aucunement dans le champ de la psychose ; pas plus dans celui de la perversion.

11. L'homme : S barré poinçon petit a [$\$ \diamond a$], soit un fantasme

Ce que vise le *tableau dit des quanteurs de la sexuation*⁸, c'est de montrer que, sous la barre transversale, il s'agit du côté de l'homme – qui n'a aucun privilège à faire valoir à ce titre – c'est le \$, et le Φ « qui le supporte comme signifiant, ce qui s'incarne aussi bien dans le S1, qui est, entre tous les signifiants, ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, et qui, quant au sens, en symbolise l'échec »⁹. Cet homme, \$,

« n'a jamais affaire, en tant que partenaire, qu'à l'objet *a* inscrit de l'autre côté de la barre. Il ne lui est donné d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qu'il et la cause de son désir. À ce titre, comme l'indique ailleurs dans mes graphes la conjonction pointée de ce \$ et de ce *a*, ce n'est rien d'autre que fantasme. Ce fantasme où est pris le sujet, c'est comme tel le support

8. Voir le tableau dit des « quanteurs de la sexuation », *Séminaire, Livre XX, Encore...*, p. 73, en Annexe du présent ouvrage.

9. *Ibid.*, séance du 13 mars 1973, p. 74.

de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne le principe de réalité. »¹⁰

Voyez que ça ne vous relève pas son homme... non ?

Un homme ne fait, dans l'acte d'amour, dans la jouissance, que « réaliser », c'est-à-dire *imaginariser*, c'est ça que ça veut dire « réaliser », son fantasme. S'il le met en acte, et sans tenir compte de l'Autre, du corps de l'Autre, c'est autre chose, on entre là, dans le champ de la perversion...

La femme est soumise, comme tout le monde, au « il n'y a de libido que masculine ». Mais il n'y a pas *La* femme. Une femme n'est *pas-toute* la femme. Lacan place une barre sur le « *La* » de *Lá* femme (v. tableau en fin d'ouvrage). Une femme, comme le mythe féminin de Don Juan, dicit Lacan, le montre, doit être prise, une par une. Il y a donc « *une* » femme, puis « *une* » femme, puis « *une* » femme. *Chaque femme est une, pas-toute la femme*. Et ce *La* place tout de suite une femme avec le signifiant de A en tant que barré (A). Une femme a, de facto, *un rapport privilégié avec le grand Autre*. Sa jouissance, lorsqu'elle peut un peu échapper à la jouissance phallique, qui est là, bien présente, et qui vise chez l'Autre, son *phallus*, sous la forme du *signifiant phallique qui le supporte*, lui, l'homme, ce signifiant qui n'a pas de signifié, cette part, dis-je, qui échappe au phallique, lui fait éprouver l'Autre, et spécialement le corps de l'Autre qui l'incarne, dans une jouissance dite *supplémentaire*, dont elle ne peut rien dire, puisque cette jouissance est *hors symbolique*, sinon qu'elle l'éprouve.

Une femme, une par une, a donc rapport avec Φ , ce qui ne fait majoritairement aucun doute, mais elle peut aussi avoir rapport à $S(A)$. Une femme... ? Une femme et quelques hommes qui viennent à faire le choix de s'inscrire dans le pas-tout phallique.

Pour conclure

Eh bien pour conclure, je vais vous faire bondir, peut-être pour quelques-uns, quelques-unes..., ce sont ces femmes et ces hommes, dans le *pas-tout phallique* qui demandent une analyse. Pourquoi ? Parce que, depuis longtemps, dans leur histoire, ils ont remarqué, ils s'en sont étonnés même, ils en ont souvent « bavé », car on le leur a « fait payer », ils ont remarqué, comme ils disent, qu'ils n'étaient pas tout à fait « comme les autres ». Chacun à sa manière, dans son style, à son pas, *dans le jus de ses symptômes*, se croyait même, comme ils s'expriment, « anormal » ! C'est un comble !

Alors elles/ils viennent demander *une analyse à un analyste*. Ils ne viennent pas demander des médicaments psychotropes, ils ne viennent

10. *Ibid.*, p.75.

pas demander qu'on leur arrange cela par une technique psychothérapeutique. Non. Elles/ils demandent bien *une analyse*, et *ils savent très bien de quoi il s'agit*. Ils ne peuvent être accueillis et entendus que par un/une analyste qui a, pour lui/elle-même, *rencontré le pas-tout*. C'est même cette dimension réelle du transfert, c'est-à-dire *impossible*, cette énigmatique question du féminin, qui va les faire *tenir bon ensemble*, dans cette *rencontre*, et pour un moment. Sinon, aucune chance de faire autre chose avec lui, avec elle, *qu'une psychothérapie de plus*. *C'est-à-dire une analyse de moins*.

C'est sans doute la raison pour laquelle, il y a beaucoup plus de femmes en analyse, comme vous l'avez peut-être remarqué, que d'hommes.

VII

Le transfert

18 mai 2005

N'est-il pas remarquable que ce terme de *transfert* fut écrit par Freud dès 1888, et qu'il le fut, écrit, qui plus est, en français ? – *transfert*, donc ! C'était sur la commande des rédacteurs du fameux dictionnaire médical de Villaret qui faisait, en France, à l'époque, référence. Et à propos de quoi ? À propos de l'hystérie ! D'un article de commande sur l'hystérie. Cependant, il ne l'emploie pas, ce terme de transfert, dans l'acception qu'il va prendre sept ans plus tard dans les *Études sur l'hystérie* (*Studien über Hysterie*), de 1895¹. Par ce terme, Freud vise à cette époque le changement du côté du corps, un changement d'hémicorps, pour un symptôme hystérique.

Alors que dans les *Études...*, il se met à employer le terme d'*Übertragung*. Chose remarquable, ledit transfert, il le compare à ce qu'il nomme « un faux nouage ». Bref, quelque part, l'hystérique se trompe... sur le nœud... le nœud qui la cause. Cependant, à partir de ce texte des *Études...*, le « transfert » va définitivement signifier ceci : que le psychanalyste est immanquablement impliqué dans toute psychanalyse d'un sujet.

Qu'est-ce, alors, qui est reconnu lorsqu'on reconnaît l'existence de ce phénomène du transfert ? Ce qui est reconnu, par Freud le premier, c'est que le « transfert », c'est quelque chose de littéralement dérangeant. Cela dé-range ce qui était plus ou moins bien rangé. En fait très mal rangé. Parfois trop bien rangé, impératif parental et impératif familial obligeant ! Quel est cet opérateur du dérangement ? Disons le tout net : c'est *l'amour*. L'amour – et donc aussi bien la haine – qui surgit et qui va, au sens strict, se « porter » sur le psychanalyste (c'est le verbe allemand *tragen* qu'emploie Freud ; *tragen* et donc *Übertragung*).

1. Sigmund Freud et Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895), trad. Anne Berman, Paris, Puf, 1956, 2002, 2005.

Mais Freud se rend bien compte que le transfert fonctionne doublement : 1) il est ce qui permet de révéler le passé du sujet, un peu comme un catalyseur, terme qu'utilise Ferenczi ; 2) mais, malheureusement, en revanche, c'est aussi ce qui est responsable de ce qui fait résistance au récit de ce même passé.

Quel est cet amour dans une analyse ? Freud l'appelle *amour de transfert*. Est-ce pour autant un faux amour, un faux nœud ? Voire un faux nez ? Une illusion supplémentaire ? Non, répond Freud avant Lacan. Dans son texte de 1915, *Observations sur l'amour de transfert*², il se demande alors si ce transfert n'est pas la copie, la répétition d'un ancien amour. Oui, c'est ça, dans la mesure où toute énamoration répète une autre énamoration qui prend sa source dans des modèles infantiles, mais... et surtout, ce n'est pas que cela. Là est l'important. Là est même l'essentiel. Et il conclut : « on n'a aucun droit de contester à l'énamoration apparaissant dans le traitement analytique le caractère d'un amour "authentique". »

J'en conclus alors, rigoureusement, avec vous, à cet instant, qu'il s'agit – s'il y a vraiment analyse –, d'un amour bien réel, d'un amour complètement réel, d'un *amour dans le Réel*, qui ne se confond pas avec l'amour imaginaire, – celui qu'on s'imagine –, disons-le névrotique (qui est à considérer comme une sorte de victime de l'effet de ce qui s'appelle les imagos, les images, aimées et/ou haïes des parents et grands-parents, des frères et sœurs, des oncles et tantes, des professeurs, etc., qui ont jalonné notre enfance) et d'où est parti l'analysant au début de son analyse, ni avec l'amour dans le symbolique du genre : « quand je suis avec lui, je m'entends bien, en lui parlant, même s'il se tait... », c'est-à-dire la question du grand Autre dans le symbolique (*Quand je parle (au petit autre, à mon semblable), je fais exister le grand Autre, lieu du Symbolique, Trésor des signifiants (s'il m'écoute)*), dit en substance Lacan. D'où, vous l'aurez compris, concernant cet *amour dans le réel*, la gravité de la chose...

Mais le transfert est-il quelque chose qui se réduit à de l'amour, même dans le réel ? Même si, au complet, on se rend compte qu'il est tissé des trois dimensions de cet amour : *amour dans l'imaginaire* – sérieusement mis à mal et puissamment réduit au décours d'une analyse –, *amour dans le symbolique* – le rapport de parole d'un(e) qui parle à l'Autre, *sujet supposé savoir* – car il s'agit au fond du savoir, deuxième élément de la théorie du transfert chez Lacan, le premier étant l'objet petit *a* –, Autre qui écoute pour, qu'en retour, le premier ou la première s'entende, entende enfin, et pour la première fois souvent, ce qu'il/elle est en train de dire, et de dire depuis parfois un bon bout de temps –, *amour dans le réel*, *hic et nunc*, ici et

2. Sigmund Freud, *Observations sur l'amour de transfert* (1915), trad. Anne Berman, in *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1970, p. 116-130.

maintenant, de cette forme de *l'amour dans l'impossible*, cet amour qui *unit en désunissant* dans sa progression vers la différence absolue, à chaque séance un peu plus, analyste et analysant ?

Non, car avec l'apport de Lacan, il va nous falloir préciser qu'en fait, le *transfert* n'est pas parfaitement identifiable à *l'amour de transfert*. Il ne peut pas s'en passer, certes, à condition de s'en servir, pour détourner ici une phrase lacanienne concernant la question du père.

Comme l'a montré Lacan, le *désir* s'est ici invité au festin. Mais alors, le transfert serait-il plus identifiable au désir ? *L'objet petit a*, comme le montre constamment Lacan lui-même, est-il seul responsable de ce quelque chose qui, plus que le Paradis, évoque bien plus souvent l'Enfer ?

Non plus. Pourquoi ?

Parce que le *transfert* c'est quelque chose de bien particulier quand il est mis en acte dans une analyse. Car le *transfert*, c'est quelque chose qui se situe, qui se tient, qui campe, à la *frontière* de l'amour et du désir. Le transfert, en quelque sorte, c'est un *porteur de frontières*. Et dans les deux sens, je vous prie.

Quand Lacan avance, en 1960, à la première séance de son séminaire du même nom, qu'il n'y a pas de contre-transfert, parce qu'il n'y a pas d'inter-subjectivité, c'est aussi pour signifier qu'il n'y a qu'un transfert – il y a le transfert, un point c'est tout ; le transfert dans lequel les deux protagonistes, l'analysant ET l'analyste sont pris, sont faits comme des rats, comme l'Homme aux rats !

Les deux protagonistes sont pris ensemble dans les rets de ce *Janus bifrons* qu'est le transfert. Janus bi-frons, en effet, d'un côté, de l'amour, de l'autre du désir.... Mais pas les mêmes et pas à la même place.

Explication

De l'amour

Une chose est sûre, avérée, éprouvée : les deux partenaires baignent dans l'amour et le désir. Mais l'analysant, au départ arrive d'un train en provenance de l'enfer de l'amour infantile névrotique, mélange détonnant autant que désespéré d'amour et de haine concassés depuis la traversée de l'enfance et de l'adolescence.

De ce point de vue-là, l'analyste doit – se doit – d'avoir un temps d'avance, pour autant qu'il est censé avoir été un tant soit peu analysé... *Castration imaginaire*, moins petit phi ($-\phi$) : castration des images, des imagos, des figures idéales, des illusoirs figures du Père, de tout père, comme du maître, de tout maître. L'analyste, c'est le moins que l'on puisse attendre de lui, il n'y croit plus. Il a payé pour rencontrer cela. Il est sorti de cette croyance génératrice de catas-

trophes psychiques. Il sait que le grand Autre, en tant qu'imaginaire n'existe pas. Qu'il n'y en a que des erzats, des simulacres, des illusions, des trompe-l'œil, des trompe-l'oreille, en somme des « trompe-couillons » !

Ledit analyste doit aussi avoir rencontré et appris à y faire avec le grand *Autre*, version symbolique, sa nécessité et ses limites car, comme vous le savez, celui-ci, le grand Autre, est barré (A). Il n'est pas plein, complet, ni sur le plan imaginaire, ni sur le plan symbolique. Il est troué. S de grand A barré (S(A)), écrit Lacan.

Dans ce dernier registre, il y a un trou dans la langue. On dit que le langage est dé-complété d'un signifiant qui manque, l'ultime signifiant, le signifiant qui se voile, se dérobe quand vous l'appellez en l'Autre, et qui réfère au phallus symbolique, grand phi (Φ), l'organisateur de toute signification. Lequel se présente comme le signifiant du désir, primordial en ce qu'il est le « signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant »³.

L'analyste se doit, en fait, ainsi, d'être parvenu sur les rives de ce qu'on appelle la *castration symbolique*. Il sait que, même si la vérité parle, parle... jusqu'à plus soif, elle ne fait, à chaque fois, que se midire et jamais personne ne peut avoir le dernier mot. Le dernier mot manque. Même au maître. Et c'est pour cela qu'on parle.

Pendant longtemps, au cours de la cure, dans l'Imaginaire et le Symbolique, les deux protagonistes ne sont pas dans un même rapport à ces deux registres I et R. Il y a un différentiel dans le rapport, – ils ne sont pas aux mêmes places –, à quoi s'ajoute un différentiel dans la temporalité : ils ne sont pas au même temps concernant lesdits rapports à I et à S.

Reste que les deux se retrouvent cependant pris, ensemble, dans un impossible que j'ai appelé à l'instant, *l'amour dans le réel*. Troisième registre de l'amour qui les anime. Cet amour dans le réel, vous l'entendez bien, n'est pas à concevoir comme un amour ordinaire, un amour courant, celui dont le sujet méconnaît plus ou moins qu'il n'est qu'une réédition d'un amour passé à peine transformé. Celui dont il dit que c'est un amour possible, comme il l'espère, à tout le moins, il le rêve et s'épuise à le réaliser comme possible.

C'est aussi, notons-le au passage, cet amour dit possible que la religion sanctifie dans le mariage venant alors renforcer l'illusion des amants d'être unis par Dieu-le-Père, c'est-à-dire de faire Un, grâce à ce Tiers et divin élément – enfin ! – ce qui a pour effet de renforcer encore leur aliénation imaginaire. C'est, *in fine*, ce que l'État qui, faisant aussi tiers, a repris point par point de la religion dans le mariage civil, scellant laïquement l'union des époux devant la loi républicaine.

3. Jacques Lacan, *La Signification du phallus*, 1958, *Écrits*, 1966, p. 685-695.

Non, ici, ce dont il s'agit, c'est d'un amour d'emblée impossible, ou à mieux dire, *un amour dans l'impossible*. D'autant plus ravageant, risque-t-il d'être, que, précisément, il gît dans l'impossible. Ci-gît, dans l'impossible, notre amour impossible. Notre amour réel !

Reprenons et distinguons clairement, rigoureusement.

Le premier est un amour *improbable*. Beaucoup d'obstacles sur sa route le rendent improbable, parce que c'est un amour dans l'imaginaire, un amour de l'image, un amour de l'image de l'amour, un amour de l'image inconsciemment idéalisée de l'amour, autrement dit, c'est un fantasme d'amour. C'est pour cela que c'est un amour toujours espéré, un amour qui passe son temps à vivre dans l'espoir, un amour qui s'aime en aimant l'amour.

Le second est un amour *impossible*, c'est une torture dans le réel, mais qui revient toujours à sa même place d'impossible. C'est aussi un amour qui fait *trou* dans l'amour de l'image, dans l'amour imaginaire. Il n'arrête pas, constamment, de contribuer à le trouser, à l'emporte-pièce ou en le déchirant. On lui en veut pour cela. On lui en veut même beaucoup pour cela, car il désillusionne, déprime et enfin désespère l'amoureux ou l'amoureuse de l'image de l'amour. Il arrive qu'on le lui fasse payer. En arrêtant son analyse, par exemple. Ou en mettant de la distance avec son analyste, sous une forme ou une autre.

C'est dans ce second amour, dit ici dans le réel, qu'analyste et analysant sont ensemble pris, et, là, l'analyste n'a aucun temps d'avance. Et ils sont à des places identiques. Bien que l'on puisse quand même dire que l'analyste, lui, se doit d'en avoir été averti par l'expérience de sa propre analyse... Si analyse il y a eu, bien sûr, et poussée jusqu'à son terme, ou plutôt sa fin, en fait son accomplissement.

Du désir

Seulement, voilà, le *Janus bifrons*, en a justement un autre, un « front » sur lequel il opère autrement : c'est celui de l'*objet*, et de son *manque*, c'est-à-dire celui du *désir*.

Et le désir est sans représentation directe. Sinon par le biais contourné de l'amour dans l'imaginaire, auquel cas il se dégrade dans la demande. Le désir, c'est quelque chose qui pousse avec la pulsion, c'est aussi quelque chose qui se dit, et peut même, comme l'analyse y incite, se parler, ne pas renoncer surtout à se parler. Même si c'est de travers, d'une manière tordue la plupart du temps : par dénégation, ou sous la forme d'un trope du style : « Va, je ne te hais point » d'une Bérénice qui s'adresse à son Titus.

Car la propension à l'injonction de l'autre, c'est toujours : « Tais-toi, sur ton désir, tu déranges, tu *me* dé-ranges. » Le désir qui se dit, ça crée toujours le malaise chez l'Autre. Ça crée de l'angoisse. Raison

pour laquelle, vous le savez, angoisse et désir entretiennent toujours un étroit rapport.

Le désir, c'est quelque chose qui peut se définir dans son rapport intrinsèque à l'ordre biologique des besoins et à l'ordre langagier de la demande d'amour. Sauf que c'est ni l'un, ni l'autre, ou plutôt c'est entre les deux, participant des deux, sans s'y identifier aucunement.

Le sujet désire, car la satisfaction de ses besoins vitaux passe par l'appel adressé à un Autre. Mais ceci a une conséquence immédiate : cette dépendance à l'Autre, statut de l'humain en sa prématurité naturelle, dénature d'emblée la satisfaction, qui n'est jamais celle attendue, et qui se transforme alors en demande d'amour. Donc d'aliénation redoublée. « J'ai faim, tu me donnes de la nourriture, mais tu ne me donnes pas l'amour dont j'ai faim ! »

Le *transfert* se situant à la frontière du désir et de l'amour, avions-nous dit plus haut, nous autorise maintenant à saisir en quoi nous rencontrons une telle complexité, toujours surprenante, au niveau de *l'amour de transfert*. En effet, ce dernier n'est pas chez l'analysant limité en son action à ce qui se passe à son propre niveau, mais, doit-on encore et encore y insister, mais aussi quelque chose qui se trouve chevillé directement avec ce qui se passe chez l'analyste lui-même. Et ce qui se passe chez l'analyste, cela s'appelle comment ? Cela se nomme : le *désir de l'analyste*.

Souvenons-nous du séminaire de 1960-1961, intitulé *Le Transfert*. On y voit Lacan nous montrer l'articulation de l'amour et du désir. Lacan nous la montre avec ce qu'il appelle la *métaphore de l'amour*. Il y désigne un premier terme, celui de l'amant et du désirant, c'est la même chose en grec, *eron* (car *erastes* c'est plutôt l'aimant) ; puis un deuxième terme *eromenos*, l'aimé, le désiré, c'est pareil en grec. On est ici avant l'ère chrétienne qui a tout brouillé avec l'amour pur qui confine au rabattement de la question du désir sur l'obscénité de la chair, la chère chair... Et le prototype de l'amour, littéralement désincarné, sur Dieu.

Alors, comme nous le savons, une métaphore, c'est une substitution de deux termes, de deux signifiants : eh bien ici, celui qui est, ou se veut coûte que coûte, en position d'aimé-désiré substitue à cette position d'aimé-désiré, celle d'amant-désirant. C'est cela la métaphore de l'amour, un retournement, et c'est à ce point précis que se produit la signification de l'amour.

Qu'est-ce à dire ? Je suis désirant, je veux croire que l'autre, désirant, est devenu me désirant, car dans les bûches de ce feu, là, qui s'enflamment par mon désir, je perçois une main qui se tend vers moi.

C'est bien ce qui se produit dans une analyse. Car cet *amour dans le réel*, dont je parle ici, cet *amour impossible* qui enlace dans un ensemble invivable, quasi insupportable par moments, analyste et

analysant, est un amour qui réintègre en son sein le désir, qui s'y confond, qui ne fait qu'Un, comme dans la Grèce de l'époque où se déroule *Le Banquet*, dialogue platonicien. Un amour qui lie pulsion et langage, un amour infernal, un *désiramour*, comme a cru bon, un certain moment, de le nommer Lacan, qui en fit même un verbe : « je te désiraime, tu me désiraimes », etc. : *désiraïmer*.

L'analyste, aimé – ou haï, cela ne change rien à l'affaire –, vous le remarquerez, est virtuellement *aimant*. Il est votre « amant », osons le terme. N'est-ce pas pour cela que Lacan parlait de l'analyse comme d'un concubinage ? C'est assez parlant, non ? *A minima*, on peut démontrer qu'il est aimant-désirant, ne serait-ce qu'à vous écouter, sinon, pourquoi ferait-il ce métier impossible ?

Ceci dit, et on le sait d'expérience, la position du sujet désirant, c'est celle, fondamentalement, du *manque*.

Alors, il faut miser sur l'amour de transfert, lui octroyer gentiment tout ce qu'il demande durant son temps d'*éclosion*, qui est pour chaque sujet différent, très différent subjectivement : de un jour à plusieurs mois, voire plusieurs années... Car, chemin faisant du transfert, le sujet est conduit par l'opération de la métaphore de l'amour, progressivement, voire quelques fois brusquement ou brutalement, vers la vérité, et, au mieux, jusqu'à *la vérité de son désir*. Mais attention ! Cette vérité de son désir n'est pas nécessairement un bien pour le sujet, car elle n'est pas de l'ordre d'un bien. Elle n'est pas de l'ordre des Biens. Et elle ne veut même pas du tout son bien, cette vérité, au sens courant de l'expression commune.

Pourquoi ? Tout simplement parce que, encore une fois, son désir, c'est précisément ce dont il *manque* !

Pour en arriver là, il faut, absolument, que l'analyste soit à cette place rigoureuse qui doit être la sienne : celle où il saura, pour son analysant(e), y faire valoir son manque fondamental. C'est à ce seul prix que le psychanalyste exerce sa fonction, à savoir : révéler au sujet l'objet de son désir à partir de la demande d'amour. Pour y parvenir, il faut que les deux protagonistes acceptent de se laisser prendre, un temps, – mais lequel ? Celui d'une analyse –, dans cet amour que j'ai désigné d'*amour dans le réel*, c'est-à-dire, d'amour impossible, d'amour dans l'impossible, et qui revient toujours à la même place. Troisième dimension de l'*amour de transfert*, troisième rond, troisième corde de l'amour qui permet aux deux autres de se nouer avec lui en un *nœud borroméen du transfert*. Le nœud du *sujet du désir-amour*.

Là où l'État, comme la Religion, cherchent à nouer seulement deux dimensions de l'amour, l'imaginaire (l'amour courant) et la symbolique (l'engagement de la parole que l'on écrit sur le registre de l'Église ou de l'État civil), la psychanalyse est cette discipline qui

propose au sujet de nouer les trois dimensions de *l'amour*, appelé en cette situation et dans ces circonstances, *amour de transfert*.

Car le *transfert*, comme nous venons de le voir, doit être abordé dans sa totalité, c'est-à-dire dans cette triplicité de nouage qui se décline en ses trois dimensions : imaginaire, symbolique et réelle. La *dimension réelle du transfert*, c'est alors celle qui ne méconnaît plus l'existence, la consistance et le trou que produit *l'amour dans le réel*, cet amour infernal qui enlace les deux protagonistes dans la situation analytique. C'est un amour infernal, pour autant que c'est cette dimension de l'amour, généralement niée, ou longtemps déniée par le sujet en analyse, qui est la seule à réintégrer la question sexuelle comme la question humaine, cruciale, fondamentale, centrale, et que Lacan a ramassé dans sa formule célèbre, restée jusqu'à aujourd'hui, indépassable, et qui s'énonce ainsi : *Il n'y a pas de rapport sexuel*.

C'est parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu inscriptible dans la structure du sujet humain, que le *désir*, c'est ce qui gît au cœur de *l'amour dans le réel*, de cet amour très particulier qui enlace un temps analyste et analysant et fait ainsi ex-sister, c'est-à-dire qui fait se situer ailleurs que dans le rapport sexuel qui n'existe pas, la *dimension réelle du transfert*. Car, notons-le, pour finir, c'est ce que Lacan a appelé la *présence du psychanalyste* qui en est ici l'unique opérateur. Présence du *désir de l'analyste*, à sa place de sujet supposé savoir. Rappelons-nous cette phrase du séminaire *Le Transfert* :

« c'est à la place où nous sommes supposés savoir que nous sommes appelés à être et à n'être rien de plus, rien d'autre que la présence réelle et justement en tant qu'elle est inconsciente. »

Cette dimension est à prendre en compte en fin d'analyse comme le paradigme, le modèle, de tout amour à venir, après la fin de l'analyse. Si cette dimension restait ignorée ou déniée, le risque serait alors intense de ne connaître, après la fin de l'analyse, que les amours d'antan, les amours névrotiques de l'imaginaire infantile, et qui n'ont fait que montrer leur échec comme leur douleur, déterminant le sujet à venir nous consulter. Ce que Lacan appelle de mots terribles, « l'amour courant », ou « l'amour ordinaire », l'amour qui ressortit d'un imaginaire non-troué, doit être traversé et dépassé. Sinon, il n'y aura ainsi et à nouveau, exclusivement, que désespérante *répétition*.

Et dans ce cas, me direz-vous, à quoi bon s'être tant et tant investi(e) dans sa psychanalyse, si ce n'est que pour répéter son rêve d'un amour que l'on croit et que l'on veut toujours possible, mais qui ne peut que s'avérer impossible ? En effet, vous avez raison, à quoi bon ?!

Si l'analyse débouche aussi sur un art d'aimer... il faut que ce soit autrement ! *Désiraimer* autrement.

VIII

Féminin point d'orgue

7 avril 2010

« Féminine » : voilà où nous en sommes dans notre cheminement sur la question du féminin. À passer du féminin, substantif, à *féminine*, qui est l'adjectif qualificatif féminin de féminin. D'un substantif à un qualificatif, qui indique, au féminin, une qualité... elle-même féminine ! Cela a l'air d'être peu... mais c'est en fait beaucoup !

Qu'est-ce que cela montre ? Que le féminin, tel que nous l'avons abordé dans notre recherche, peut encore avoir son féminin, en ce terme d'adjectif qualificatif de *féminine*. Du féminin, donc, toujours au-delà du féminin...

Comment comprendre ce *féminine* qui émerge ainsi et qui resta invisible durant tout ce temps, durant donc cinq ans de recherche et de séminaire public ? Comme une dimension, dont mon séminaire public de cette année 2009-2010 aura montré combien c'est au pluriel qu'il faut recenser donc lesdites *dits-mensions* formant, réunies, ce qui apparaît comme étant le féminin.

Ces dimensions, ces *mensions*, *mansions* (latin *mansio*, « demeure ») ces *maisons du dit*, ces demeures pratiquement autonomes dans lesquelles se meut, habite le féminin, sous les diverses formes où l'on peut le rencontrer, c'est-à-dire en faire la rencontre, ici ou là (au sens de la *tukè* d'Aristote, opposée à l'*automaton*). Il s'agit ainsi d'une rencontre, dans le Réel.

On aura repéré cette année *six* majeures dimensions, féminines, du féminin, formant comme un *point d'orgue*. Rappelons-les :

1. Du féminin à l'aise dans le lesbianisme

Sidonie Csillag¹, la « jeune homosexuelle » du cas de Freud en 1920², a fait d'emblée apparaître que le féminin, dans le champ

1. Ines Rieder et Diana Voigt, *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, trad. de l'allemand par Thomas Gindele, Éditions Epel, 2003.

d'exercice de l'homosexualité féminine, ou plutôt le lesbianisme, peut y trouver là l'une de ses demeures paradoxalement privilégiée. On sait que Lacan nommera perversion la position sexuée de Sidonie. Ce féminin que poursuit Sidonie, sans l'atteindre, est un féminin qui choisit la voie de l'amour. C'est un amour narcissique, c'est l'amour narcissique de son sexe, soit le féminin en elle dans l'Autre, en tant que du même. Cet amour n'est pas seulement narcissique, il est aussi amour courtois, pur amour, amour sexuel, voire de l'amour illimité. C'est, en tout cas, un amour dans le réel, car c'est un amour impossible. C'est un amour d'une grande fragilité, aussi est-il sujet au passage à l'acte (se réduire à l'objet petit *a*, autrement dit pur déchet), comme à l'*acting out* (du transfert sans analyse, mais la réclamant). Ce féminin, ou plutôt cette recherche, cette tension vers du féminin, c'est encore, chez une Sidonie Csillag, une position de maître. Sidonie est un maître... une maîtresse qui maîtrise tout de et dans sa vie ! C'est un maître qui enseigne. Sidonie délivre une leçon d'amour, par l'exemple vivant qu'elle incarne en existant.

Sidonie Csillag, maîtresse de tout, maîtresse de toutes, maîtresse chien, en aimant elle-même en chien, en se refusant à la jouissance (phallique) dont le chemin corporel qui y mène la dégoûte, en y échappant pour s'affirmer en maître, nous donne une leçon sur le féminin. Sidonie est tout-amour... mais elle n'a pas de corps.

2. Du féminin dans son rapport au tout / pas-tout phallique : jouissance phallique / jouissance de l'Autre

L'exclusion du phallique chez Sidonie a mis la question du féminin comme en impasse. Impossible pour avancer de faire l'impasse sur la dimension phallique, dimension dans laquelle il fut montré que le féminin y a aussi ses aises, mais pas les mêmes. Plus exactement, les deux dimensions phallique / pas-tout phallique y ont leur place, car elles s'articulent d'un « pas l'une sans l'autre ».

Le féminin s'est alors montré comme un reste, ce qui reste de la division qui s'effectue du « pas-tout » phallique, sorte de diviseur – il divise les hommes et les femmes, il divise aussi les femmes entre elles –, la possibilité, en d'autres termes de la jouissance supplémentaire du pas-tout phallique dont témoignent certaines femmes sans pouvoir en dire quelque chose de plus, possibilité de cette jouissance dite « féminine » du pas-tout phallique, distinguée d'avec la jouissance « toute-phallique » de l'homme, attribut cependant aussi de toute femme, via *his majesty the clitoris*. C'est alors un tout-phallique écorné, parce que divisé, par un « pas-tout » phallique. Le résultat,

c'est ce que nous nommons la part de jouissance des femmes eu égard aux hommes. Mais il y a un reste, c'est celui de l'opération de division qui ne tombe pas juste, c'est précisément cela le féminin...et pour les deux sexes !

Les jouissances se supplémentent : la jouissance dite féminine du pas-tout phallique, cette potentielle jouissance Autre d'une femme supplémente sa jouissance clitéro-phallique de femme. Le féminin, c'est un substantif qui va venir nommer, c'est-à-dire trouver l'imaginaire jusqu'à l'insupportable de la fascination ou du rejet, de l'envie ou du mépris, nommer-trouver le reste d'une opération de division des jouissances.

- Il y a un *Réel* qui se dit ainsi : « il n'y a pas de rapport sexuel », sous-entendu inscriptible dans la structure, autrement dit on ne fait l'amour qu'avec son inconscient, via son fantasme, on n'est donc aucunement en rapport avec la différence sexuée de l'autre.
- À la place de quoi, il y a un *Imaginaire* qui se précipite à remplir le vide, et comble provisoirement le manque, avec ce qu'on appelle *l'amour*.
- *La jouissance* s'en mêle et réclame ses droits à la satisfaction, c'est-à-dire la mise en jeu du parcours des pulsions, et ceci sous deux formes, la *jouissance phallique* de l'homme et de la femme, hors-corps, plus une Autre jouissance, dite *supplémentaire*, jouissance dite encore féminine, que tout sujet, indépendamment de son sexe bio-anatomique peut parfois éprouver, mais dont il ne peut rien dire, étant *hors-langage*. Majoritairement ce sont les femmes qui l'éprouvent, mais à certains hommes cela peut aussi arriver... Ces derniers sont cependant, à l'expérience psychanalytique de la cure, très minoritaires.
- *Le féminin*, c'est ce qui reste, je précise, dans le Réel, de l'opération de division des deux jouissances qui ne tombe pas juste, pour autant que la jouissance phallique c'est ce qui va subir l'action de cet opérateur de division (et non pas donc comme supposé « rassembleur ») qu'est la jouissance Autre, ineffable, bien que ressentie... mais pas par tout le monde.

3. Du féminin comme figure d'objet *a*

C'est ainsi que nous avons eu la surprise de cerner le féminin comme ressortissant de l'objet *a*. Ressortissant, car ce n'est pas un objet *a*, ce n'est pas l'un des quatre objets *a* pulsionnels (le sein, les *fæces*, le regard et la voix)... mais une figure de l'objet *a*, tels que peuvent l'être toute une série d'objets. Furent cités la cendre et le rien, parfois nommés par certains lacaniens, cinquième objet *a*. Le féminin, comme le rien, fait figure d'objet *a*. Le féminin c'est du rien, c'est un rien. Et

même nous sommes arrivés à dire, énoncer, que c'est beaucoup plus encore. Le féminin, c'est *trois fois rien*. « Il s'en est fallu de trois fois rien pour que l'autobus ne l'écrase ». Comme ce trois fois rien, le féminin, trois fois rien lui-même, s'avère être vital, dans certaines circonstances. Ainsi, ce qu'on appelle « la Vie », ne saurait se priver de ce trois fois rien que l'on appelle énigmatiquement le féminin et que la plupart des hommes passe son temps à refuser, déniait pour le contourner une part cruciale de la sexualité humaine.

Le psychanalyste, c'est l'invention de Freud pour répondre à ce trois fois rien, vital, du féminin. Y répondre, et avant tout l'accueillir comme jamais. Comme jamais il ne le fut dans l'Histoire. L'accueillir et y répondre dans cette position d'un métier de ce fait impossible, dit Freud lui-même, avec celui de gouverner et d'éduquer.

Le psychanalyste, c'est celui, celle, qui aura acquis, au moyen de son analyse personnelle poussée jusqu'à sa fin (et non pas seulement son terme) la capacité à supporter cette position pour permettre que le féminin s'avance vers lui, elle, afin de se faire accueillir, entendre, reconnaître, admettre enfin comme ce trois fois rien sans lequel il n'y a plus de vie érotique possible entre les humains de tous les sexes que l'on voudra, de toutes les positions déclarées de sexes et de genres confondues. Qu'enfin, que quelque chose du féminin passe, au sens de sorte de l'impasse où on veut le cantonner.

4. Du féminin serré par les trois passions de l'être puis coincé dans le triskel du nœud borroméen

Le féminin, c'est aussi quelque chose qui réfère à *l'amour*, à la rencontre amoureuse, au déclenchement de l'amour, au plaisir / déplaisir de l'amour. C'est quelque chose, non seulement de désirable et qui suscite le désir, qui l'interroge aussi, mais encore quelque chose qui est à l'origine, à la source première de l'amour... et donc de la haine tout aussi bien, disons de *l'hainamoration* (Lacan). De l'hainamoration de transfert. Il y faut, pour cela, une rencontre. Cette rencontre, c'est celle avec l'analyste. Mais, ce dernier ne peut, lui, se permettre d'être dans cette effusion s'il désire qu'il y ait de l'analyse, une chance d'analyse. Il doit taire l'amour, seule façon d'éviter le piège des trois passions : *l'amour, la haine et... l'ignorance*. Alors l'analyste, même touché, même porteur du féminin, ne donne rien, car il n'a rien à donner. Il doit accepter de se consumer (pas consommer !), et non pas brûler de cet amour que déclenche l'entrée en scène de la question du féminin. Lacan invente un mythe à cette occasion, celui de la bûche humide qui se consume dans l'âtre mais ne brûle pas. L'analysant approche sa main de celle-ci et en espère, en fantasme que de la bûche brûlante va jaillir une autre main s'enflammant en venant à la rencontre de la sienne. Ainsi l'analyste, objet, se fait bûche

humide et néanmoins brûlante sans pour autant flamber, son humidité l'en empêchant. Position du psychanalyste. La troisième passion, l'ignorance, permet à Lacan d'y introduire la question du savoir dans cette affaire.

Nous avons tenté cet étrange rapport lors de ce séminaire public 2009-2010. Le ternaire du polyèdre de la séance du 30 juin 1954 du séminaire *Les Écrits techniques de Freud* fut, par nos soins, rabattu sur le ternaire du nœud borroméen à trois consistances tel que présenté à Rome, dans « *La Troisième* » au VII^e Congrès de l'EFP des 31 octobre - 3 novembre 1974^{3 4}.

Il s'avéra alors évident, face au public, de conclure que le féminin est bien une figure de l'objet *a*, autant cause du désir que plus-de-jouir, coïncé par les trois consistances du nœud borroméen, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire qui le cernent, le serrent aussi, mais encore soumis à la virulence alternée des « dessus-dessous », tournoyante et changeante des trois passions de l'être qui s'exercent au sein même de la contrainte du nœud. Et le féminin, c'est encore à y regarder de plus près, ce qui l'enserme, de ce triskel au centre qui le coince manifestement au centre du nœud, les trois points de recoupe au plus près du petit *a* : SI, RS, RI, soit, à nouveau, respectivement, l'amour en position de passion unique, exclusive dans la rencontre, puis l'ignorance également en cette même position, et la haine de même. Ces trois points de rencontre forment, reliés, un triskel, trois points clés coïncant l'objet *a* féminin. Dernière indication, on peut voir, sur le nœud, que le triskel quienserme, coince le petit *a* féminin, est lui-même bordé par trois plages de jouissance : entre R et I (le corps), la jouissance de l'Autre, grand A, la jouissance du corps de l'Autre ; entre R et S, la jouissance phallique ; et entre I (le corps) et S le sens, la « jouis-sens », la jouissance du sens !⁵

5. Du féminin, comme Alcibiade : un lieu d'absence de l'*Ablehnung der Weiblichkeit* (récusation du féminin)

Alcibiade, dans *Le Banquet*, de Platon, c'est lui, l'homme du désir, car il est dans la position du féminin qu'il incarne. Alcibiade ne craint pas la castration imaginaire, il est déjà dans la castration symbolique, ainsi il ne renonce pas à parler. Le point d'identification du psychanalyste est posé là, sur Alcibiade, et non pas sur Socrate, comme on aurait pu

3. Jacques Lacan, *Les Écrits techniques de Freud* (1953-1954), *Livre I*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 297.

4. Lettres de l'EFP, n° XXIV, déjà cité.

5. On se reportera pour plus de détails aux notes complètes de la séance du 6 janvier 2010 de mon séminaire, intitulée « Le psychanalyste passant le féminin » sur mon site www.louka.eu

le penser à lire superficiellement Lacan en son séminaire de 1960-1961.

Comme Sidonie Csillag qui dit « je la veux, parce que je la veux » (la baronne Léonie von Puttkamer), Alcibiade dit « je le veux, parce que je le veux » (Socrate) ! Pur désir, sans ratiocinations inutiles autant que leurrantes. Léonie laisse faire concernant Sidonie ; Socrate y va d'un « détrompe-toi, Alcibiade, je ne suis rien ». Socrate qui veut, en pédagogue, le bien d'Alcibiade n'est pas analyste. Léonie von Puttkamer l'est plus, laissant s'épuiser Sidonie à rencontrer qu'elle n'est et n'a pas plus les *algamata* en elle que Socrate lui-même. Alcibiade est, ici, l'homme féminin du désir, je dirai que Sidonie aussi... ! Ainsi, Socrate s'engage-t-il dans deux erreurs dont l'analyste doit se garder : 1) Faire savoir son savoir, enseigner, en quelque sorte, c'est-à-dire démontrer ; 2) Il ne laisse pas à Alcibiade le soin de se rendre compte par lui-même, à sa vitesse, de son propre vide.

Et l'on peut remarquer alors que Socrate est quelqu'un qui s'insupporte du féminin en se défaussant vers l'Agathon qu'il désigne à Alcibiade. Dès lors :

- Il n'est pas contestable que, tel Alcibiade avec Socrate, le psychanalysant situe les *agalmata*, qui sont en jeu dans son analyse, chez son psychanalyste, métaphoriquement dans le ventre de celui-ci. Il s'agit, en fait, d'un savoir, symboliquement phallicisé, mais transmué en *agalmata*. Cela place le psychanalysant en position de féminin, c'est-à-dire ici, dans l'espoir d'obtenir, d'avoir, de recueillir, voire d'arracher ces *agalmata*. D'un féminin, sur son versant, dans sa dimension imaginaire.
- Il n'est pas moins contestable que, tel Socrate avec Alcibiade, le psychanalyste est invité à ne livrer à l'analysant aucun signe de cette présence en lui des *agalmata* supposés. Mais non pas de lui dire son savoir de cette absence comme le fait Socrate. Cette abstention est un refus actif. Il peut se réaliser grâce au grand Φ que Lacan vient d'introduire dans ce séminaire *Le Transfert* (1960-1961), le phallus symbolique, et auquel l'analyste va se laisser identifier.

Le mouvement de l'analyse fait de l'analyste quelqu'un qui va déchoir. Un n'importe qui. Sa dé-chéance est une déchéance de position. L'analyste est appelé à déchoir de grand A en petit a. Et là où l'analysant s'en remet à un savoir supposé chez son analyste, *l'analyste, lui, va répondre par son manque à être*. Socrate se refuse à l'échange avec Alcibiade. Il reste un donneur de leçons impavide. Impavide, il reste analyste, donneur de leçons, il sort de la position analytique.

Socrate, portraituré en analyste, n'aurait-il pas pu retrouver et assumer en lui « son » féminin, sur un autre registre que celui sur

lequel fait fond Alcibiade et que nous avons nommé imaginaire ? Socrate aurait été analyste jusqu'au bout s'il s'était autorisé à considérer son action comme un don, dont le nom est « consommation » – ce n'est pas un don de ce que l'on n'a pas, pas non plus un don de ce que l'on est, mais don non sacrificiel (rien n'en est attendu en retour, mais va de pair avec un effet de destitution subjective) d'un désêtre, – laissant Alcibiade rencontrer son féminin à lui, Socrate, mais un féminin dans le registre du réel, – l'*ouden ón* (je étant rien) dont il est question plus haut dans son propre discours de réponse à Alcibiade. En s'absentant donc de le renvoyer à Agathon, en lui laissant son temps, pour son analysant d'Alcibiade, de mettre à nu son manque à être à lui, Socrate, à l'analyste Socrate, devenu ainsi « son » analyste pour de bon. C'eût été un don sans retour du féminin, dans le réel, qui aurait répondu à une insistance répétitive et séductrice du féminin, dans l'imaginaire. Pas un échange, mais un croisement. Comme on dit : « Vous avez rencontré untel ? — Non, je n'ai fait que le croiser ! » Le féminin, ici, trouve enfin, dans la rencontre analytique, comme une allure de croisière.

6. Du féminin mal à l'aise chez la prostituée : une femme qui s'ignore

La prostitution est un lieu exemplaire de recherche sur la question du masculin et du féminin, une expérience de la différence sexuelle. À bien les écouter en analyse, les femmes prostituées cherchent à régler leur compte avec le féminin plus qu'avec le masculin. Les carences précoces, les manques vécus dans l'enfance poussent la femme prostituée à une recherche de complétude désespérée : elle a toujours quelque chose à combler. C'est ainsi qu'elle en vient à essayer désespérément de « castrer » le client, sur le plan de l'argent comme du plaisir, dans une castration qui, cependant, n'aboutit jamais, car elle ne peut, sur ce mode aboutir. C'est une volonté perdue d'avance d'emprise sur l'autre. Autrefois victimes, ces femmes prostituées deviennent agents de castration agie sur le client, position qui peut leur sembler momentanément de domination, même si celle-ci est complètement illusoire et se retourne finalement contre elles. Tout se passe comme si, dans la prostitution, les jeunes femmes cherchaient un regard qu'elles n'avaient pas eu. Alors, la femme prostituée veut prouver, à tout prix, sa séduction en se faisant *girl-phallus*. Elle engage un véritable effort de représentation de la féminité, un effort de construction osée, mais aussi, en même temps, en creux, se dévoile l'envers de la médaille qui se traduit, concomitamment, par un effet de destruction inévitable du féminin de la femme qu'elle est, toujours oscillant entre pulsion de vie et pulsion de mort, qu'elle ne maîtrise aucunement, mais dont elle pâtit.

Pourquoi disons-nous que la prostituée est une femme qui s'ignore ? On a essayé de le comprendre avec l'avancée que fait Lacan, dans la séance du 13 mars 1973, puis dans celle, terminale, du 25 juin 1973 de son séminaire *Encore*. Notre approche a consisté à mettre en évidence *deux manières de localiser le féminin*. L'une formelle, l'autre modale.

1. On se souvient du tableau dit des quanteurs de la sexuation, page 73 de l'édition du Seuil⁶. En allant à l'essentiel, on s'aperçoit que la partie inférieure du tableau fait apparaître une différence entre le côté « homme » et le côté « femme » du positionnement sexuel (même, on le sait, si un homme peut aller se ranger du côté « femme », à l'occasion, et inversement pour une femme). Côté « homme », l'homme n'a rapport avec le côté « femme » qu'en prenant la femme, exclusivement, en tant qu'objet petit a. Il n'en jouit que comme cela. Ce qui fait dire à Lacan que cette jouissance, au sens étymologique, est une jouissance d'idiot (du grec *idiotès*, particulier, ignorant).

Alors qu'une femme, elle, quand elle jouit, peut échapper, partiellement, à la jouissance de l'idiot, parce qu'elle a rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre, et non pas seulement au phallus (comme le montre ledit tableau... et la pratique de l'analyste !). Ce à quoi, cependant, se limite la prostituée, qui ne paraît pas savoir, dans son exercice de prostituée en tout cas, qu'elle peut se dédoubler, confondant, en outre, porteur de pénis et lieu du phallus.

Cette monstration formelle aboutit à ce que le féminin s'en trouve, dès lors, une première fois, localisé : le rapport d'une femme au S(A). Il y trouve son *locus*, son lieu, son *home* dans ce rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre, mais aussi au *corps réel de l'Autre* qui le symbolise. Lacan est formel à cet endroit. Le féminin, dans ce rapport au corps de l'Autre, grand A, est chez lui, *at home* ! D'autant plus « chez lui » que ce rapport de *Lá* à S(A) se situe du même côté, du côté femme de la partie inférieure du tableau. Ce qui échappe à la prostituée, qui n'a de rapport qu'au phallus, mais uniquement sous sa forme du $-\varphi$, le phallus imaginaire qu'incarne pour elle le pénis du « client », qu'elle vise et veut châtrer... « é » ! Pas du phallus symbolique, Φ .

2. On peut aussi aller chercher une deuxième localisation du féminin lors de la séance du 26 juin 1973 de ce séminaire *Encore*, lorsque Lacan décline les modalités logiques, nommément les formules de la contingence et de la nécessité :

« Cesse de ne pas s'écrire », est la formule de la *contingence*, celle de la rencontre en est l'exemple *princeps* ;

6. Voir en fin de volume.

« Ne cesse pas de s'écrire », est la formule du *nécessaire*, de l'amour, qui n'est pas le réel ;

À quoi s'ajoute la formule de l'*impossibilité*, soit du *réel* :

« Ne cesse pas de ne pas s'écrire », dont la non-existence du rapport sexuel fait ici paradigme, Lacan définissant le rapport sexuel comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Il y a donc un déplacement de la négation, du cesse de ne pas s'écrire au ne cesse pas de s'écrire. C'est-à-dire d'un passage de la contingence à la nécessité.

« c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour.

Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas.

Tel est le substitut qui – par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère – fait la destinée et aussi le drame de l'amour. » (p. 132 de l'édition du Seuil).

Nous avons avancé que ce déplacement du *cesse de ne pas* au *ne cesse pas*, ce déplacement, donc, de la négation, est *une autre façon de localiser ledit féminin*. Pourquoi ? Parce que le féminin, c'est ce qui, comme un furet, furtivement passe par là, et s'écrit dans le temps même de ce passage, de cette passe d'une forme de négation à une autre, pour comme s'évanouir après. Ce qui s'avère alors ne pas concerner seulement, comme le dit Lacan, ce qui fait « la destinée et le drame de l'amour », mais, porté par lui, aussi bien le féminin... sauf à conclure qu'amour et féminin sont, sinon une seule et même chose, à tout le moins une même cause et qu'ils sont pris, l'un et l'autre, dans ce même mouvement, ce même élan, qui, *in fine*, par la rencontre, *vise l'être !*

Ce à quoi la prostituée reste, parfaitement, et à son plus grand détriment, étrangère, puisque, comme nous l'avions énoncé : « La prostitution, c'est l'absence d'un amour dans le réel. »

IX

Ce qui fait enseignement ou D'un ratage produire une réussite

15 novembre 2004

Ce séminaire est-il en train de devenir un enseignement ? demandai-je à mon auditoire...

Ce serait très prétentieux. Mais pourquoi pas ? puisque dans le domaine qui nous préoccupe ici, celui de la psychanalyse, on ne sait jamais ce qui fait enseignement, ni surtout pour qui. Ça ne se décide pas à l'avance.

En tout cas, si ce séminaire, public, est peut-être en train de devenir un enseignement, c'est aujourd'hui un séminaire-enseignement de l'École Lacanienne de la Salpêtrière. Dire que c'est un séminaire de l'ELS, est-ce que ça veut dire que ça lui appartient, à l'ELS ? Je ne le crois pas. Ça se fait dans son cadre, c'est déjà pas mal. Ça lui donne pignon sur rue, à cette École. Mais ce séminaire reste le mien. Le mien, en tant que membre de cette École, l'ELS. Que veut dire « le mien » ?

Quiconque vient ici, prend le risque, on peut toujours rêver – « Dormir, dormir, rêver peut-être ? » (*Hamlet*, III, 1) –, prend le risque d'y rencontrer un enseignement. Un supposé enseignement. Et un enseignement pour lui, bien sûr, pas nécessairement pour son voisin ou sa voisine de chaise. En tout cas, pas obligatoirement dans le même temps pour l'un et pour l'autre. La temporalité est toujours subjective.

Parce qu'ici, il ne s'agit que très peu de *connaissance*, à écrire au singulier ou, comme maintenant l'université nous le bassine à tour de bras, des *connaissances* au pluriel. La *connaissance*, ça se passe sinon, au moins à deux, mais aussi comme l'École nous le démontre chaque jour, à plusieurs. *Connaître*, c'est bien sûr *co(n)-naître*, « naître ensemble », à quoi ? Eh bien, naître ensemble aux savoirs, au pluriel.

Alors qu'ici, dans ce champ de la psychanalyse, il ne s'agit qu'assez peu de connaissances, mais plutôt de *savoir*, au singulier, et

spécialement d'un savoir du sujet, et pour le sujet. Et l'on ne sait jamais quand le sujet va s'y trouver confronté à ce savoir qui le concerne et, je dirais, à ce savoir qui l'attend, lui, le sujet. Et voilà ce qui différencie savoir et connaissance en notre champ. Les connaissances, on les produit, on les enseigne, ensemble. Elles évoluent ; les unes remplacent les autres ; on les « met à jour », comme on dit, la ou les connaissances sont toujours, en quelque sorte, à venir. Les connaissances, c'est l'avenir de l'homme de la modernité. On voit où ça le mène, d'ailleurs, cet homme de la modernité, n'est-ce pas ?

Le savoir, c'est ici autre chose. Il est là. Et peut-être déjà là, depuis toujours. En tout cas, ils vous antécède. Il y a ainsi des gisements de savoir, là, sous vos fesses, qui vous attendent. Ils sont patients, de vous attendre ainsi. Ne les laissez pas attendre indéfiniment comme ça. Faites votre psychanalyse. Puisque ces gisements de savoir, ils ne sont pas de la connaissance, car la connaissance, c'est la connaissance universitaire du discours scientifique à visée universelle, ce savoir est non pas, ou pas seulement du particulier, mais *du singulier*. Ce savoir, ces bouts de savoir, ils vous regardent. Ils vous regardent, ils vous parlent. Ils vous nourrissent aussi, ils vous font produire encore. Parfois, ironie du sort, ils vous font produire... de nouvelles connaissances ! C'est là le comble !

Mais, à ce quiconque, revenons-y ici. « *Here comes anybody* », ici vient quiconque. Ce n'est plus du Shakespeare, mais plutôt du James Joyce. Lequel s'y connaissait, sans le savoir, dans le savoir, celui qui, justement, gît dans le Réel. Lacan s'en est trouvé, comme vous le savez, enseigné. Et enseigné sur la psychose. Par le « sinthome » de ce saint homme de Joyce. Le sinthome où, comme vous pouvez l'entendre, plus rien ne tombe. Lisez *Gens de Dublin*, lisez *Portrait de l'artiste en jeune homme*, lisez *Finnegans Wake*, lisez *Ulysse*. Plus rien ne tombe du *ptôma* grec, de la chute, à laquelle l'avait voué l'écriture moderne du sinthome en « sym-ptôme », d'où son sens en chute libre. Ça ne *ptôme* plus, au contraire, ça se noue, ça se noue comme ça peut, ça se raboute, pour que le nœud borroméen tienne, tienne comme il peut, que les trois consistances R, S, I, cessent de glisser les unes sur les autres jusqu'à la décompensation de la folie, la psychose sous-jacente en l'occurrence, dudit Joyce.

Par son art, comme sinthome, l'artiste, certains artistes – pas tous bien sûr – écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, mais aussi savants, mathématiciens, physiciens, etc., peuvent, à condition que leur œuvre passe – c'est ici aussi une *passe* –, à condition que leur œuvre passe au public, refaire nouaison d'un nœud borroméen, défailant, non noué, ou noué de travers, alors fragile, susceptible de délitement. Cliniquement parlant le sujet est exposé au risque, à chaque instant, à chaque événement, de décompensation psychotique.

Faut-il pour cela que le psychanalyste se fasse le « dépotoir », comme dit Lacan, se fasse le dépotoir de son analysant ? Lacan, lui, avec Joyce sur lequel Philippe Sollers lui avait, à lui Lacan, attiré l'attention, s'en est fait le dépôt de ce savoir. *Le dépôt*, ce n'est pas tout à fait le dépotoir. Le dépôt, cela provient du latin juridique *depositum*. Est-ce que Lacan s'en est fait, je dirai, le « dépositaire » ? Dépositaire, c'est aussi issu en droite ligne du latin juridique. Ça marche avec la déposition : *depositarius, depositio*. Déposer, en fait, c'est ôter ce qui est posé.

Est-ce que l'analysant dépose chez l'analyste ? Oui, oui, c'est assez juste. Il ôte ce qui est, très souvent, un peu trop bien posé. Et qui a été un peu trop bien posé par quelqu'un d'autre que le sujet. Le sujet l'a juste repris, entériné, ce « posement », ou « pose-ment » (en deux mots), pose mensongère, car il y a du mensonge là-dedans. Le sujet prend aussi la pose, ou des poses (en deux mots ici aussi). C'est un poseur. Au féminin, il devient une poseuse. Il est alors en mauvaise posture. Allons-y donc avec lui... mais... posément.

D'expérience, longue, ce que le sujet, en analyse, dépose, déverse, ce n'est pas toujours très ragoûtant. D'où sans doute le dépôt, chez Lacan, qui se transforme en « dépotoir » ; la psychanalyse devenant alors cette sorte d'usine de traitement des matières provenant de vidanges. Le cabinet (qui porte bien au fond, ici, son nom) devenant, lui, cet endroit où l'on entasse les détritiques, les ordures. Un lieu d'aisance ! En tout cas, le cabinet de l'analyste ne saurait être autre chose qu'un lieu en « dés-ordre ». *Un lieu du dés-ordre*.

L'ordre, ici, en prend un sale coup ! Il se *dé-construit* (hommage à Jacques Derrida ?). L'ordre familial, l'ordre conjugal, l'ordre des médecins, l'ordre aussi dit des « sages femmes », comme si cela existait ! Tous les ordres, en somme, et il ne s'agit plus d'y entrer, ou rentrer, dans les ordres, mais bien, oui, oui, d'en sortir. Et définitivement si possible. Si la psychanalyse est une école, c'est une école de la liberté. Du sujet, mais pas seulement... Une école du *dés-ordre*. Enfin ! Pas besoin d'être révolutionnaire pour cela. Même pas du tout, car une révolution vous savez ce que c'est, c'est faire un, petit ou grand, tour et revenir au point de départ. Parfois en pire, là encore en un ou deux mots. Une révolution, ça a une structure circulaire. Entre deux révolutions... l'Empire. C'est-à-dire ça ou pire. Ou ça... en pire, en deux ou un seul mot, du verbe *empirer*.

On est donc loin, très loin, quand on est dans la psychanalyse, de la psychothérapie. Quand on est dans la psychothérapie, – c'est très simple pour vous y repérer –, on est toujours – je dis bien toujours, cela ne souffre d'aucune exception –, on est toujours dans l'ordre, c'est-à-dire, bien sûr, puisque ça se fissure et se déglingue toujours l'ordre, dans le retour à l'ordre : familial, conjugal, moral, l'ordre des

médecins, psychiatrique ou comportemental, mais aussi des soi-disant « femmes sages ». C'est un retour adaptatif à l'ordre culturel du moment. Du moment commercial, business oblige, comme on disait jadis « noblesse oblige » (a-t-on gagné beaucoup au change ?). Puisque leur origine, à toutes les psychothérapies, quelles qu'elles soient, ce sont les techniques issues des pratiques religieuses du *religere*, du re-liaison, du refaire du lien social, conforme à l'ordre culturel du moment. Une psychothérapie, souvenez-vous en, c'est toujours une *restauration*. Une restauration du cœur. Ayez donc plutôt bon appétit si, de cette nourriture-là, le cœur vous en dit.

Aujourd'hui, toute psychothérapie, – qui n'est en somme, réfléchissez-y bien, qu'un protocole de rééducation des conduites afin de les contraindre à se plier à servir les normes sociétales dominantes du moment –, peut se résumer à se décrire comme une réadaptation du sujet à l'ordre narcissique de son petit moi autonome tout-puissant.

C'est de cela qu'il s'agit, ce petit moi autonome narcissique qui se croit libre de faire ce qu'il *veut* bien, parce qu'il le *vaut* bien. Alors qu'en fait il se laisse formater, initialiser comme n'importe quel ordinateur à répondre favorablement et aveuglément à la marchandisation de tout ce qui échappait jusque-là au grand commerce généralisé de la globalisation et de la circulation *merchandising* des objets, dont il est partie prenante sans même s'en apercevoir. Puisque la haine de la pensée l'a mené jusque-là. Il récolte ainsi ce qu'il a semé.

Fausse liberté de son petit moi cultivé dans les serres chaudes des officines des cinq cents techniques repérées des psychothérapies, mais vraie aliénation, par contre, à son narcissisme qu'il prend pour sa liberté recouvrée de bon consommateur (con-som-mateur) moutonnier, lequel bêle contre la psychanalyse pendant qu'il se fait tondre par tout le petit monde du « si tu te vends, j'achète » !

De là peut prendre effet, et parfois racine, un enseignement.

Mais qu'est-ce qu'un enseignement ? Dans notre domaine, ici, il faut bien le dire, on n'en sait rien. Toujours rien. Lacan, encore lui, savait qu'il avait été enseigné. Qu'il avait été un *enseigné*. Ça, oui, cela peut se cerner.

Je sais, moi aussi, que j'ai été enseigné. Que j'ai été un *enseigné*. Et que je le suis encore, chaque jour, à chaque séance, d'un certain nombre de mes analysants.

Je l'ai été par les maîtres de la médecine française parisienne de mon époque d'abord. Puis par des génies des sciences dites humaines, ensuite. Claude Lévy-Strauss, Roland Barthes, Michel Foucault, pour ne citer qu'eux. Puis vint la rencontre avec Lacan, via mon premier psychanalyste, Octave Mannoni, dont l'œuvre, à l'origine à cheval sur l'ethnographie et la psychanalyse, me permit le passage. C'est donc Mannoni qui fit *passer* pour moi, à ce moment-là, entre l'université et

la recherche, d'où je provenais, et l'univers de la psychanalyse : le Lacan des années soixante-dix. J'arrivais déjà un peu tard ! Mais n'arrive-t-on pas toujours un peu tard ? Croit-on..., la névrose aidant...

Cependant, enseigné, je l'ai été par Lacan. Par exemple, à son Séminaire, fondamentalement. Mais pas seulement. Je l'ai été, autre exemple, lorsque je lui écrivais et... Et quoi ? Eh bien, je lui écrivais et il ne m'a pas répondu ! Je ne vous dirai pas, à ce moment-là, ce que je lui écrivais, cela ne vous regarde pas, c'était au cours de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-1977). Eh bien, ce qui vous regarde, par contre, c'est ce que je peux vous dire en témoignage. Qu'il ne m'ait pas répondu, écrit, c'était ce qu'il fallait, à ce moment précis... me répondre. Cette non-réponse, écrite en tout cas, car il y avait la suite des séances du Séminaire où, justement, cela m'amenait à poursuivre, à y aller, m'y rendre, pour y trouver la réponse, « ma » réponse à mon courrier auquel il ne semblait pas décidé à répondre, en tout cas sous cette forme d'écriture. C'était, bien sûr cela, « ma » réponse, aller à ce séminaire apparemment incompréhensible, sur le moment, qui fit cependant pour moi, enseignement, donc « réponse ». Cette non-réponse de Lacan fut une réponse lacanienne, qui fit enseignement pour moi.

Je remercie, encore aujourd'hui, Jacques Lacan, de ne pas m'avoir répondu, ce jour-là, sous la forme que j'attendais, que je fantasmais comme un amoureux transi, névrotique à souhait, à souhait que cela continue, « pourvu que ça dure » (disait la mère de Napoléon, sur la fin de l'Empire), pourvu que Lacan m'aime encore, après ce que je viens de lui écrire, de lui adresser... Que je pensais alors être *extra-ordinaire*...

J'avais même été jusqu'à l'aborder, rue Cujas, le long de mon cher lycée Louis-le-Grand, au sein duquel je fus, *stricto sensu*, un élève, justement, « extra-ordinaire », je ne vous en dirai pas plus..., mais « extra-ordinaire » est bien le mot qui convient, car ici l'ordinaire (il y a « ordre », dans « ordinaire ») avait fait, pour moi, des « extras »... Donc, je le rencontre, après son séminaire, rue Cujas, séminaire auquel je venais, pendant deux heures, d'assister, juste avant qu'il ne monte dans la voiture de sa fille Judith qui le raccompagnait à son cabinet, je suppose, sur les coups de 2 heures de l'après-midi, comme d'habitude. Je lui fais face, lui barre un peu le passage, afin de rendre la rencontre quasi inévitable, et lui dis : « Monsieur, vous ne me répondez pas à mon courrier !?... ». Là, Lacan lève sur moi ce regard scrutateur indéfinissable, mélange d'étonnement bienveillant, d'ironie glaçante et de foudroiement sans appel, puis se détourne sans répondre, encadré par sa cheftaine de fille qui l'engouffre, sans retour possible, dans la petite automobile garée juste là, à quelques pas...

C'est cela, jusqu'au paradoxe, qui fait en notre champ, enseignant. À la séance suivante du séminaire *L'insu...*, le savoir, précisément, le savoir de l'insu de ma réponse me sauta aux yeux, c'est-à-dire aux oreilles. J'étais alors devenu, ce jour-là, un *enseigné de Lacan*. Ou plutôt un *astudé* de Lacan, car il préférerait ce terme pour ce qu'il résonne plutôt du côté de l'astreindre, voire de la *stupidification*, lorsque ça grippe, dit-il, dans la machine. Il faut peut-être parfois se laisser « astuder » jusqu'à une apparente stupidification de vous-même, pour que quelque réponse, enfin, vôtre, vous saute au nez...

Donc, un enseigné, cela se repère. Lacan lui-même se repérait comme un enseigné. Comme un enseignant, cela est bien plus difficile à aborder. J'ai été moi-même, un temps de mon histoire, un enseignant dans le Supérieur, à l'université. Eh bien, je peux vous dire que cela ne me dit en rien ce que c'est qu'être un enseignant dans notre domaine de la psychanalyse. Car l'enseignement, on croit toujours, comme allant de soi, que ledit enseignement ce serait quelque chose qui aurait en charge de véhiculer et transmettre le savoir. Lacan fera, lui, remarquer que rien ne dit à l'avance que l'enseignement ne soit pas là pour barrer le savoir, par exemple. Et qu'en fait, ce n'est pas joué à l'avance, cette histoire de savoir, d'un savoir qui, on l'aura noté, est déjà là, foisonnant, avant que quoi que ce soit ne s'instaure, ne s'institue qui puisse prendre le nom d'enseignement.

Par contre, ce que Lacan pointe, cela va ici nous intéresser, c'est le rapport enseignant / enseigné, qui est, comme vous pouvez avec moi le remarquer, construit sur le modèle du rapport qui existe entre le participe présent et le participe passé.

Le participe présent indique, comme nous le savons depuis l'école primaire, indique celui, ce qui fait l'action. L'amant-l'aimant / l'aimé, l'enseignant / l'enseigné, l'analysant / l'analysé, dans ces trois figures, vous le sentez, il est plus aisé, plus à notre portée d'en cerner le participe passé que le participe présent. Ce qu'est un ou une aimée, un ou une enseignée, un ou une analysée, à peu de choses près, on voit de quoi il s'agit, on en a rencontré, on l'a été, peut-être, soi-même, peu ou prou. Mais un amant ou une amante, qu'est-ce que c'est au fond ? Un fou ? Une folle ? On est fou d'amour ! Mais un enseignant – hormis l'outrecuidance de l'université de nous y faire accroire en nous délivrant le titre à s'y exercer –, un enseignant, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ce devrait être ?

Enfin, un *analysant*, il fait le boulot, certes, c'est même pour cela que c'est Lacan qui a introduit ce participe présent pour désigner que c'est lui qui bosse, mais au fond, qu'est-ce qu'il fait ? Comment il s'y prend ? Et comment même il sait – je dis bien « il sait » –, qu'il doit s'y prendre ainsi ? Ce qui fait l'action, ou si vous voulez, celui qui fait l'action, qui acte, ce n'est pas pour autant que l'on sait ce qu'il est ou

doit ou devrait être. Tel est l'amant, l'enseignant ou l'analysant. Logés sont-ils donc à la même *enseigne*...

Lacan, à cet endroit, fait remarquer, curieusement, qu'il s'agit toujours, dans ce cas, d'emplois intransitifs, c'est-à-dire sans complément d'objet. Aimer, enseigner, psychanalyser, point barre. On ne dit pas quoi ! À quoi il faudrait ajouter que la relation entre le participe présent et le participe passé n'est pas aussi assurée que cela. Y en a-t-il même une ? Rien n'est moins sûr. Lorsqu'il y en a une, cela semble fausser toute l'affaire. Quand l'aimé se met à avoir une relation, un rapport ou des rapports avec l'amant, et réciproquement... catastrophe ! L'amour courtois, ou l'amour dit platonique, c'était moins remuant, moins décevant, moins violent, à écrire avec un petit « a » (hommage plus à Lacan, ici, qu'à Derrida). Lorsque l'enseigné fait de même avec l'enseignant, ou l'enseignant avec l'enseigné... ça jase dans le landernau scolaire ou universitaire, et ça lui fout par terre ses chères études au petit, à la petite. Lorsque l'analysé (c'est-à-dire l'analysé à fond devenu l'analyste) se met à établir un rapport avec l'analysant, c'est réputé faire verser l'analyse dans le cul de basse fosse, accoté à la route analytique.

Donc qu'en conclure ? Que l'amant / l'aimé, l'enseignant / l'enseigné, l'analysant / l'analysé ont des chemins respectifs, parallèles, à parcourir, à accomplir, des chemins qui feraient mieux de ne jamais se rencontrer, ou plutôt de ne jamais se croiser, en tout cas de ne jamais se rejoindre, sauf, comme les parallèles dans un espace exclusivement euclidien, à l'infini...

Pour l'analysant et l'analysé, c'est très net, à l'expérience ; laissons-les faire leur chemin, ne les mélangeons pas, ne les croisons pas, ne les faisons pas copuler, car ils doivent arriver, chacun, à bon port. À bon port ? Oui, et pas le même pour chacun, bien que Lacan ait hésité quelque temps au début.

Le bon port, pour l'analysant, en fin de parcours, c'est la *destitution subjective* que Lacan avait attribuée, d'abord, dans un premier temps de son repérage, au psychanalyste, c'est-à-dire à l'analysé, au mieux analysé des deux.

Le bon port, pour ce supposé bien analysé que l'on a coutume d'appeler l'analyste, le bon port donc, le sien propre, au moment où son psychanalysant devenu son psychanalysé le quitte, c'est le *désêtre*.

À chacun donc son lot.

Mais c'est de son opération à lui, le psychanalysant, de son opération de *déssubjectivation*, qui le propulse à devenir l'analysé, c'est de son opération que va se produire ce qui est littéralement *infligé* – infligé, c'est le terme de Lacan –, infligé à son psychanalyste, lequel reçoit de plein fouet l'effet de ce qui s'opère en son analysant.

Au psychanalyste, cette opération lui inflige du *désêtre*. Et là, paradoxalement, il existe une relation. L'opération qui s'effectue chez l'analysant – la destitution subjective, qui est destitution subjective du *sujet supposé savoir* – se présente comme le lieu de départ, la base de lancement, de ce qui est infligé au psychanalyste. Parce qu'il se produit l'une, il s'en déduit et récolte l'autre.

Nous sommes en train d'atteindre là le pourquoi, contrairement à la psychothérapie qui réussit, la psychanalyse rate. La psychanalyse réussirait si, comme la psychothérapie, je dirais, simplement, elle faisait se rejoindre le psychanalysant et le psychanalyste dans une copulation, ne serait-ce qu'intellectuelle, ou psychique, qui puisse être dite, en relation, en rapport, ou en harmonie, ou en concordance, ou en paix, ou du même, ou comme avant, c'est-à-dire du *restitutio ad integrum*, d'une restauration telle que l'a toujours pensée la médecine en son action bienfaitrice sur les corps et sur les âmes, etc.

Mais plus grave encore, parce qu'à l'instar de beaucoup de sujets rencontrés aujourd'hui, dans la société néolibérale qui nous arrive et submerge à grands pas, parce qu'on le *veut* bien, parce qu'on le *vaut* bien, parce qu'elles (les psychothérapies) et eux (lesdits sujets) ne voient pas où est la question que vous leur posez. Ils ne voient pas quelle question pourrait se poser dans la collaboration sincèrement entreprise pour le bonheur et la libération explosive et sans vergogne d'un petit moi autonome, narcissique et tout puissant, qu'ils permettent au sujet de recouvrer... Non, vraiment, ils ne voient pas l'improbable question !

Et la raison pour laquelle ils ne peuvent pas voir la question, je vais maintenant vous la livrer, elle réside dans le fait qu'ils n'ont pas la même approche que Lacan, en ce qui concerne le lieu à partir duquel il peut y avoir de l'enseignant.

À partir de son séminaire *L'Envers de la psychanalyse* (1969-1970) dans lequel, avec les quatre places que dessinent deux fractions, qu'il fait occuper par quatre petites lettres de son algèbre, S1, S2, S barré, petit a, Lacan construit sa théorie des discours. Elle répond, à l'époque, à celle que théorise dans son coin Foucault. Quatre lettres, occupant quatre places, dans une sorte de petite machine tournante, à deux fractions, voici la théorie lacanienne des quatre discours : 1) du maître ; 2) de l'universitaire ; 3) de l'analyste ; 4) de l'hystérique ¹.

Où Lacan met-il la possibilité qu'il y ait de l'enseignant ? Où les psychothérapies la mettent-ils ?

1. Les formules lacaniennes des quatre discours (1969). S barré, c'est le sujet divisé ; S1, le significatif maître ; S2, le savoir ; et petit a, l'objet cause du désir. On passe d'un discours à un autre en tournant d'un quart de tour.

$\frac{S1}{\$}$	$\frac{S2}{a}$	$\frac{S2}{S1}$	$\frac{a}{\$}$	$\frac{\$}{S2}$	$\frac{S1}{S1}$	$\frac{\$}{a}$	$\frac{S1}{S2}$
Maître		Universitaire		Analyste		Hystérique	

Les psychothérapies, ce n'est pas une invention dans l'histoire de notre civilisation, mettent cette possibilité, dans l'entière confusion, avec la position du discours du maître, dans la pratique et l'enseignement de la pratique, avec la position de l'universitaire dans l'enseignement théorique. La dernière position étant une concession toute récente, dont témoigne, par exemple, l'acceptation des psychothérapeutes d'injecter un peu d'université dans leur chaudron, une pincée, pour être garantis par l'État, dans sa bienveillante bonté, au niveau de la nouvelle loi sur la protection – l'État protecteur, « protecteur » comme on le dit pour une prostituée –, sur la protection du titre et de l'exercice des psychothérapies, dans la loi de Santé publique du 9 août 2004 et ses décrets d'application de mai 2010.

Lacan, pour la psychanalyse et le psychanalyste, pose, *a contrario*, le seul point où justement quelque chose d'à proprement parler *enseignant* se trouve en position maîtresse, au niveau du *discours de l'Hystérique*. N'est-ce pas l'hystérique qui a été l'enseignante de Freud et, en quelque sorte, la co-inventrice de la psychanalyse ?

C'est donc le S barré (\$) qui, en position maîtresse d'agent, est l'agent, du même coup, purement enseignant, dans le sujet qui enseigne. Ça se fait à son insu, ou presque, ça se fait s'il se laisse, je dirais, enseigner par son inconscient, ça se fait donc en parlant et non pas en préparant un « cours », toujours un peu court, d'un savoir déjà mort, – le savoir du discours universitaire –, pour enseignant galonné. Cela se fait en laissant cette parole libre enseigner en position de sujet barré, S barré (\$), ce qui, ce sujet, le divise, et le divise *entre savoir et vérité*.

Et seule la psychanalyse est cette discipline qui a eu ce culot de confronter *le savoir qui s'écrit*, dans une limite toujours repoussée, à *la vérité qui parle* jusqu'à plus soif. La science ne se souciant, elle, aucunement de la vérité. Seul le savoir (produit) lui importe. La religion ne se souciant, elle, aucunement du savoir. Seule la vérité (révélée) lui sied. Pas la psychanalyse, qui se différencie des deux en son champ comme en son acte propres. Les psychothérapies ont toujours choisi, soit l'une, soit l'autre. Elles ne peuvent ainsi, en aucun cas, soutenir le dialogue avec les deux, comme la psychanalyse ne cesse d'y concourir, tout en s'en différenciant.

C'est la raison pour laquelle, lecteurs, la psychanalyse, d'un *ratage*, peut produire une *réussite*.

X

Le moment de conclure

1^{er} juin 2005

Il y aura eu, sur cette question de la psychanalyse, l'instant de voir que la psychanalyse *est* une discipline mortelle. Il y aura eu, ensuite, tout un temps pour comprendre en quoi elle est potentiellement mortelle et d'où sa mort peut lui venir : de la psychothérapie dans son alliance idéologique avec le pouvoir d'État, c'est-à-dire la question de la formation, de la garantie et donc du contrôle des prétendues connaissances académiques de base, comme de la morale rebaptisée éthique professionnelle, mais aussi tout aussi bien de l'idéologie de la science, ce que l'on appelle le scientisme, ou encore, et surtout, du surgeon de la religion qui ne peut s'empêcher de badigeonner le monde avec du sens, de trouver à tout et à n'importe quoi, du sens qui lui coule à flots.

Il y aura, ici, le moment de conclure.

Si je relis ou relie (du verbe *relire*, mais aussi du verbe *relier*), avec vous lecteurs, les points et lignes de fragilité ou de fractures potentielles, évoqués tout au long de mon travail à mon séminaire public (1990-2010), où une année (2004-2005) il porta ce titre que j'ai cru bon d'exposer sous la forme d'une question : *La psychanalyse mortelle ?* et qui pourraient faire que la psychanalyse s'avère vraiment mortelle, force m'est de constater une chose assez surprenante. Ces points ou lignes de fragilité ou de fractures éventuelles concernent tous la question de la *transmission* – laquelle inclut, entre autres, le problème de l'enseignement. Ou plus exactement, je dirais qu'ils se réfèrent tous à cette question comme étant l'enjeu fondamental, crucial, pour savoir si la psychanalyse, demain matin, perdurera ou non. Survivra ou non, comme dit lui-même Lacan.

Cette vérité : la psychanalyse, qui est une discipline, non pas de ce qui se chiffre, ce que sont les sciences, mais, au contraire, une *discipline du dé-chiffrement* – déchiffrement du *symptôme*, lequel est

signe à déchiffrer –, vous l'aurez compris, cette vérité, la psychanalyse, tient au réel, c'est-à-dire à la mort.

« Je dis toujours la vérité – énonce Lacan en 1972 dans *Télévision*¹ : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. »

Alors, la transmission, c'est la seule chose qui puisse nous sauver la psychanalyse. Plus de transmission, plus d'analyse. Et cette transmission se mesure à ce qu'il y ait encore, demain matin, des psychanalystes dignes de ce nom. C'est-à-dire quoi ? C'est-à-dire, selon un bon mot devenu maintenant célèbre dans mon entourage, « il n'y a pas de bon analyste... il n'y a que des analystes qui tiennent bon ! »

La transmission, Lacan l'a dit à la fin de son œuvre, en psychanalyse, il n'y en a pas. Mais c'est un peu plus complexe que cela. Il n'y en a pas... mais il y en a quand même... ! Sauf qu'il n'y en a pas comme d'habitude on est prêt à la rencontrer sur le mode de l'université, celui de la transmission des savoirs, ou classiquement sur le mode, de maître à élève et du compagnonnage, de la transmission des savoir-faire telle qu'elle se développe traditionnellement dans l'art, l'artisanat, le maniement des armes ou encore et surtout la médecine et la chirurgie.

L'enseignement, un séminaire par exemple, dans notre domaine, est chose cruciale pour aborder cette question de *la transmission*, hormis la cure personnelle, le contrôle du jeune analyste, le travail en cartel dans une école de psychanalyse, ou encore la présentation de malades, les colloques et, bien sûr, la lecture et le commentaire des textes qui font autorité dans le champ freudien de la supposée communauté analytique, c'est-à-dire en somme toutes les autres formes par lesquelles est susceptible de passer cette transmission d'intransmissibilité de la psychanalyse. L'enseignement sera notre exemple conclusif.

Lacan, pour lui-même, à cause de ou plutôt grâce à sa théorie de l'objet petit a, ne fait pas de distinction entre la télévision qui le filme et son public habituel :

« Car il n'y a pas de différence entre la télévision et le public devant lequel je parle depuis longtemps, ce qu'on appelle mon séminaire. Un regard dans les deux cas : à qui je ne m'adresse dans aucun, mais au nom de quoi je parle. » (*ibid.*)

C'est donc bien l'*objet* qui mène le jeu et non pas l'enseignant, le maître enseignant, sachant ou même simplement *sujet supposé savoir*. C'est bien l'objet qui cause le jeu de la transmission qu'est l'enseigne-

1. Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, « Le champ freudien », 1974, p. 9. Toutes les citations qui vont suivre seront extraites de ce texte.

ment de Lacan à son séminaire. Et l'objet petit a de Lacan, concluons, c'est le *regard*. Le regard qui le cause comme enseignant. Ici aussi, pour moi-même, à mon séminaire public, c'est le regard. Si ce regard s'amenuise, ou si ce regard disparaît, se fait absent, fait dans l'absence, s'évanouit de fatigue, de lassitude, ou ailleurs à mieux à faire, il n'y aura plus de séminaire. Un bout de réel aura gagné dans cette course folle pour avoir la peau de la psychanalyse.

Un analyste, c'est quelqu'un qui tient un rôle. C'est sa *posture*. S'il ne le peut pas, il est, littéralement, dans l'im-posture. Ça veut simplement dire qu'il est mal placé, pas placé où il faudrait, où il devrait. Sa position n'est pas celle que l'on doit attendre d'un analyste.

Il doit *tenir bon* dans ce rôle. Il est là, avant tout, pour tenir ce rôle. Qu'il n'entende rien, au début, ou même après n'est qu'un aspect – je vais vous faire hurler – un aspect second, voire secondaire de l'enjeu. Ce rôle, c'est celui de l'objet dit petit a. Lacan :

« Mais même à ne rien entendre, un analyste tient ce rôle que je viens de formuler, et la télévision le tient dès lors aussi bien que lui. »
(p. 10)

D'ailleurs, concernant l'objet-analyste, Lacan n'hésitait pas, ces analystes, à les troubler, voire à les suggestionner, à essayer, à tout le moins :

« J'ajoute que ces analystes qui ne le sont que d'être objet – objet de l'analysant –, il arrive que je m'adresse à eux, non que je leur parle, mais que je parle d'eux : ne serait-ce que pour les troubler. Qui sait ? Ça peut avoir des effets de suggestion. »

Car Lacan cherchait toujours à savoir si ces analystes tenaient bon – c'est-à-dire n'avaient pas un Moi trop plein, trop rigide, trop prompt à se paranoïser à la moindre chose, au moindre événement, à la moindre petite pointe d'angoisse qui lui tombe dessus, s'ils n'étaient pas troublés, ne subissaient pas trop facilement la suggestion, bien que, ajoutait-il, comme chute... :

« Le croira-t-on ? Il y a un cas où la suggestion ne peut rien : celui où l'analysant tient son défaut de l'autre, de celui qui l'a mené jusqu'à "la passe" comme je dis, celle de se poser en analyste. » (p. 10-11)

Un analysant tient donc son « défaut » – attention, là ça réfère chez Lacan à *faillir*, du latin classique *fallere*, « tromper », « échapper », « faire défaut, manquer, commettre une faute » ; au passif, *falli* signifiait déjà « se tromper », « manquer à », d'où aussi « défaillir », ce qui peut se faire entendre encore à nos oreilles du verbe issu du même champ sémantique : « défausser », qui est à comprendre ainsi : que l'analysant a été délogé, si vous voulez, pour parler plus simplement et clairement aux dites oreilles, a été délogé par son analyste,

de là où, névrotiquement, dans la « fausse », dans la fausseté de la *dimension* (terme de Lacan) de la tromperie, de là où, précisément, il stagnait depuis longtemps, depuis peut-être même toujours, avec son symptôme en bandoulière. Du lieu où il « logeait », l'analyste l'a délogé, mettant ainsi à nu la *faille* du sujet analysant, précisément, ce que Lacan ici appelle son « défaut ». L'opération de l'analyste fait ainsi apparaître au sujet sa *division* entre *vérité* et *savoir*. Le *Wo es war, soll Ich werden* de Freud n'indiquait-il pas déjà le mouvement... ?

Il ne pourra dès lors devenir analyste qu'en étant « vrai », de cette vérité qui est la sienne, à condition, toutefois, de reconnaître, *a minima*, que son « défaut », il le tient de l'Autre, de sa rencontre avec son analyste, de son plus ou moins long « concubinage » avec celui-ci qu'aura été son analyse. S'il le méconnaissait, ce serait grave de conséquences pour lui/elle. C'est ce qui le mène, rigueur logique oblige, à « sa » passe. Avec son analyste, ou « pas sans » son analyste, « ça passe », ou pas !

Inconscient pas mort, lettre/l'être suit, pourrait être le télégramme à chacun, à chacune adressé. Lacan appelait l'inconscient, « l'insistance dont se manifeste le désir, ou encore la répétition de ce qui s'y demande » (p. 19). Mais la psychanalyse est une discipline qui, comme toute discipline – universitaire ou non –, ni ne demande, ni ne désire... Et « Il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. » (p. 15). Ou encore : « L'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage [...] » (p. 16).

Concluons ainsi, pour le moment, que si la psychanalyse est *mortelle*, il faut – c'est une nécessité –, que le psychanalyste soit, *de facto*, lui, *vivant*. Et le reste... Et qu'il en reste. Des vivants. Pas des morts-vivants. Car le psychanalyste, c'est l'objet petit a incarné. Que la psychanalyse soit – c'est une évidence – mortelle, cela devrait les piquer, comme on dit, les piquer... au vif, les psychanalystes d'aujourd'hui ! Mais est-ce vraiment le cas... ?

« Venons-en donc au psychanalyste et n'y allons pas par quatre chemins. Ils nous mèneraient tous aussi bien là où je vais dire. »

« C'est qu'on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint. »

S.a.i.n.t, pas s.e.i.n, ce que croyaient ou auraient voulu certains. Laissons cela à la psychothérapie.

« Un saint durant sa vie n'impose pas le respect que lui vaut parfois une aréole. »

Pas une aréole, donc !

« Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la struc-

ture impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir. »

Lacan appellera son objet petit a, dorénavant : l'*abjet*.

« C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saint.

Que ça ait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épaté le plus dans l'affaire. Épate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebut de la jouissance.

Parfois pourtant a-t-il un relais, dont il ne se contente pas plus que tout le monde. Il jouit. Il n'opère plus pendant ce temps-là. Ce n'est pas que les petits malins ne le guettent alors pour en tirer des conséquences à se regonfler eux-mêmes. Mais le saint s'en fout, autant que de ceux qui voient là sa récompense. Ce qui est à se tordre.

Puisque de se foutre aussi de la justice distributive, c'est de là que souvent il est parti.

À la vérité le saint ne se croit pas de mérites, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas de morale. Le seul ennui pour les autres, c'est qu'on ne voit pas où ça le conduit.

Moi, je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. C'est sans doute de ne pas moi-même y atteindre.

Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste, – ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains. » (p. 28-29)

Alors faut-il espérer de la psychanalyse et des psychanalystes en tant qu'ils doivent se poser en saints ? Enceints ?

Aux trois questions de Jacques-Alain Miller, dans *Télévision*, reprises d'Emmanuel Kant, du Kant de la *Critique de la raison pure*, dite première *Critique* de la philosophie morale dudit : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? », Lacan répond à la troisième et dernière question :

« [...] espérez ce qu'il vous plaira.

Sachez seulement que j'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent, mener les gens que j'estimais autant que je vous estime, au suicide tout simplement.

Pourquoi pas ? Le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans ratage. Si personne n'en sait rien, c'est qu'il procède du parti pris de ne rien savoir. Encore Montherlant, à qui sans Claude [Lévy-Strauss] je ne penserais même pas.

Pour que la question de Kant ait un sens, je la transformerai en : D'où vous espérez ? En quoi vous voudriez savoir ce que le discours analytique peut vous promettre, puisque pour moi c'est tout cuit.

La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé.

Bien plus, excusez-moi de parler des vous de mauvaise compagnie, je pense qu'il faut refuser le discours psychanalytique aux canailles : c'est sûrement là ce que Freud déguisait d'un prétendu critérium de culture. Les critères d'éthique ne sont malheureusement pas plus certains. Quoi qu'il en soit, c'est d'autres discours qu'ils peuvent se juger, et si j'ose articuler que l'analyse doit se refuser aux canailles, c'est que les canailles en deviennent bêtes, ce qui certes est une amélioration, mais sans espoir, pour reprendre votre terme.

Au reste le discours analytique exclut le vous qui n'est pas déjà dans le transfert, de démontrer ce rapport au sujet supposé savoir – qu'est une manifestation symptomatique de l'inconscient.

J'y exigerais de plus un don de la sorte dont se crible l'accès à la mathématique, si ce don existait, mais c'est un fait que, faute sans doute de ce qu'aucun mathème, hors les miens, ne soit sorti de ce discours, il n'y a pas encore de don discernable à leur épreuve.

La seule chance qui en ex-siste ne relève que du bonheur, en quoi je veux dire que l'espoir n'y fera rien, ce qui suffit à le rendre futile, soit à ne pas le permettre. » (p. 66-68).

Voilà, vous voyez que tout cela est bien fragile, jamais assuré et vous apercevez aussi *qu'il y faille y mettre du sien* (vous entendez le génie de la langue, son cristal, qu'il « faille », c'est autant du côté du « falloir » que du côté du « faillir », de la faille du sujet autant que de celle des analystes à faire face à la situation, et à ne pas devenir des canailles ordinaires, aussi bêtes deviendraient-ils alors...).

Quelle tâche, ainsi, attend les psychanalystes qui ne veulent pas *dé-faillir* de leur position ? Celle d'un Freud, reprise par un Lacan, celle du jeu avec le signifiant, car la psychanalyse est une discipline du dé-chiffrement du symptôme, à considérer comme un signe (pas un sens). Signe, en provenance du réel. Quel moyen a-t-il ? Depuis Freud, et aussi toujours depuis Lacan, le même jeu sur le mot, sur le signifiant, sur la lettre : *l'équivoque signifiante* et son maniement dans le *champ de manœuvre du transfert*. En un mot, freudien celui-là, faire de l'esprit avec le mot, jouer du mot d'esprit qui fait jouir mais aussi passe le sens, l'effet de sens, d'un autre sens possible, *un sens inouï jusque-là*.

« Ne savons-nous pas – dit Lacan, à la toute fin de *Télévision* – que le mot d'esprit est lapsus calculé, celui qui gagne à la main l'inconscient ? Ça se lit dans Freud sur le mot d'esprit.

Et si l'inconscient ne pense, ne calcule, etc. (etc., c'est-à-dire, d'ajouter : ni ne juge, mais travaille...), c'est d'autant plus pensable.

On le surprendra à réentendre, si on le peut, ce que je me suis amusé à moduler dans mon exemple de ce qui peut se savoir, et

mieux : moins de jouer du bonheur de la langue que d'en suivre la monte dans le langage...

Il a fallu même un coup de pouce pour que je m'en aperçoive, et c'est là où se démontre la fin du site de l'interprétation.

Devant le gant retourné supposer que la main savait ce qu'elle faisait, n'est-ce pas le rendre, le gant, justement à quelqu'un que supporteraient La Fontaine et Racine ? »

Conclusion : les Classiques traitaient bien déjà de la « monte », pour parler comme Lacan, de *lalangue* dans le langage.

Puis viennent ces deux phrases, capitales, conclusives, la première :

« L'interprétation doit être prête pour satisfaire à l'entreprêt. » (p. 72)

Ce qui signifie que *l'interprétation* n'est plus, chez un Lacan, simple explication, analyse ou production d'un plus de sens, mais *scansion, dé-placement, voire soufflage* (spécialement dans les cas de psychoses en analyse) par le moyen de *l'équivoque signifiante*, surgissement, dans la célérité, parfois extrême, *blitz*, d'un effet de sens nouveau, inattendu, inouï jusqu'alors et qui se fait comme un tranchement, un éclair éclairant, une coupure au sujet dont, je le rappelle, la structure est elle-même, pour Lacan, celle d'une *coupure*. Le sujet est coupure ; l'interprétation de l'analyste en est une autre qui rejoint le sujet en le déplaçant. Bien sûr, si ça déplace le sujet, ça dérange un peu le moi, par la même occasion...

La deuxième :

« De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire. » (p. 72)

Ici, avec cette dernière phrase de *Télévision*, gît notre conclusion : je dirai que le psychanalyste a à se situer, se positionner, très exactement, très rigoureusement là, entre les deux membres de cette phrase qui, comme vous l'entendez, fait mouvement : « de ce qui... à ce qui... ».

C'est là, juste entre les deux qu'il doit trouver sa juste place, sa posture, sa fonction, son assiette. Il est lui-même pour son analysant à la place de ce qui relance ce qui perdure chez ce dernier de *perte pure*, car la perte pure, c'est l'objet petit a dont il réactive l'ex-sistence, la consistance et le trou, afin que se construise pour celui-ci son fantasme dit fondamental, lequel devra possiblement être traversé en fin d'analyse : *castration*. Il est aussi à la place de ce qui ne parie que du père (souvenons-nous du : « Le père on ne peut s'en passer, à condition de s'en servir »), car il fait entendre à son analysant que ne plus parier sur le père comme fonction de castration et de savoir sur la castration, cela ramènerait l'analysant au pire. À la *perversion* telle qu'elle cavale aujourd'hui en nos sociétés. Et ce n'est pas la sortie

qu'il lui souhaite. Ce ne serait là qu'*impasse* supplémentaire. La sortie qu'il lui souhaite, c'est que ça *passe*. *La passe* même si le désir l'anime et l'y mène. *L'hymen* ? Bien que la passe ne soit en aucun cas un mariage, mais plutôt son définitif, son irréversible contraire. Ou plus exactement, une sorte de mariage à *l'envers*.

Voilà pourquoi, voilà à quel prix, même si la psychanalyse est *mortelle*, il se pourrait bien qu'elle *ne meure pas*. Elle ne mourra pas, si quelques analystes ne meurent pas eux-mêmes avant d'avoir pu transmettre ce qui la traverse, depuis ses débuts freudiens, de la question du *sujet*, du *désir*, de l'*inconscient* et du *sexe*.

ANNEXE

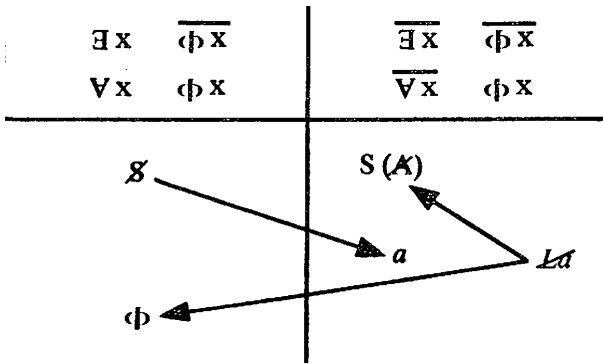


Tableau dit des « quanteurs de la sexuation »,
 extrait du séminaire *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.

Table des matières

Préambule	7
I. Le psychanalyste s'occupe de ce qui ne marche pas	21
II. Un psychanalyste ... vu de la France hospitalière	29
III. D'un titre de « sans papiers » ?	39
IV. La psychanalyse mortelle ? (Lettre de l'Autre)	45
V. Remarques pour une théorie de la clinique La théorie de la clinique lacanienne <i>pas sans</i> la théorie de la clinique freudienne	55
VI. Du féminin et de la dimension réelle du transfert	59
VII. Le transfert	69
VIII. Féminin point d'orgue	77
IX. Ce qui fait enseignement ou D'un ratage produire une réussite	87
X. Le moment de conclure	97